

*Cahiers* **ISABELLE DE CHARRIERE**  
**BELLE DE ZUYLEN** *Papers*

\*

**Isabelle de Charrière face aux hommes:  
correspondants, épouseurs  
ou personnages de fiction**

\*

**Belle de Zuylen facing men:  
correspondents, lovers or fictitious figures**

\*

Genootschap Belle van Zuylen  
Universiteit Utrecht  
2008  
No 3

Pour le soutien financier accordé à cette publication, nous remercions le projet N.W.O. “New approaches to European Women’s Writing” (Université d’Utrecht; [www.womenwriters.nl](http://www.womenwriters.nl)).

Financial support has kindly been provided by the N.W.O. project “New approaches to European Women’s Writing” (Utrecht University; [www.womenwriters.nl](http://www.womenwriters.nl)).

## Comité de rédaction

### Les hommes d'Isabelle de Charrière : Correspondants, épouseurs, confrères et personnages fictionnels<sup>1</sup>

Comme nombre d'écrivains féminins, Isabelle de Charrière a été perçue par la postérité d'abord dans ses relations avec un homme à la réputation littéraire mieux établie. Dans son cas, ce fut Benjamin Constant. Sainte-Beuve qui lui consacra deux articles<sup>2</sup> insiste en particulier sur le fait qu'elle est le modèle de l'un des personnages d'*Adolphe*, publié par Constant en 1816. Tout en ayant conscience de l'intelligence supérieure de Charrière, Sainte-Beuve souligne surtout l'influence desséchante de son scepticisme sur le jeune Constant. La monumentale biographie de Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis* (1906) donne une image beaucoup plus riche et nuancée de la dame du Pontet ; il n'empêche qu'Isabelle de Charrière a, dans la (mince) réputation qui était la sienne, longtemps vécu dans l'ombre des hommes qu'elle a rencontrés.

Parmi ces hommes, se détachent les deux plus flamboyants. David Constant d'Hermenches, le grand amour – fut-il essentiellement un amour de papier – de la jeune Belle, n'était pas écrivain mais se piquait de littérature et fréquentait Voltaire. Plus tard, Benjamin Constant, de 27 ans plus jeune qu'Isabelle, prenait la relève de son oncle. *The Portrait of Zélide*, la biographie romancée que Geoffrey Scott, inspiré par l'ouvrage de Godet, consacra à Isabelle de Charrière en 1925, et qui connut un grand succès, privilégie sa relation avec les deux Constant tout en s'intéressant aussi à celle entre-

---

<sup>1</sup> Les écrits d'Isabelle de Charrière sont cités d'après : Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière, *Œuvres complètes*, éd. Jean-Daniel Candaux, Cecil P. Courtney, Simone Dubois-De Bruyn, Pierre H. Dubois, Patrice Thompson, Jeroom Vercruyse, Dennis M. Wood. Amsterdam, 1979-1984, 10 vol. (O.C.). L'orthographe et la ponctuation ont été modernisées.

<sup>2</sup> « Madame de Charrière », *Revue des deux mondes*, 4<sup>e</sup> série, 17, 1839, pp. 738-768 ; « Benjamin Constant et Madame de Charrière, lettres inédites », *Revue des deux mondes*, nouvelle série, 6, 1844, pp. 193-264.

tenue avec James Boswell : cet ouvrage contribua à façonner une certaine image de Belle/Isabelle dans le monde anglo-saxon, mais aussi en France par le biais de sa traduction en 1932 par Philippe Neel avec une préface d'André Maurois<sup>3</sup>.

Des éditions modernes de la correspondance avec Constant d'Hermenches et de celle avec Benjamin Constant<sup>4</sup> ont rendu plus accessibles au lecteur d'aujourd'hui ces lettres passionnantes et ont en même temps focalisé de nouveau l'attention sur les deux Constant et sur leur relation sentimentale avec l'épistolière.

« Les amours de Belle », « Belle et ses prétendants », « les mariages manqués de Belle » ont souvent été le sujet de prédilection de certains biographes. Et bien que C.P. Courtney ait dans sa biographie<sup>5</sup> mis en valeur le portrait intellectuel de la jeune fille puis de la femme mûre, on a parfois tendance à oublier que tous ces hommes gravitant autour d'elle ne sont pas seulement des épouseurs éventuels, même si la question du mariage fut cruciale – mais aussi très souvent des mentors pour la jeune fille désireuse d'aiguiser ses talents littéraires : la correspondance avec d'Hermenches et Boswell est révélatrice sur ce point. Mais ils ne furent pas les seuls à jouer ce rôle. Des documents récemment découverts dans les archives néerlandaises<sup>6</sup> éclairent la dimension « littéraire » des relations masculines de l'écrivaine : ainsi les textes en vers que Belle échange en 1763 et 1764 avec le poète suisse, résidant en Hollande, Jean-Laurent Garcin. L'homme qui fut sans doute avant Constant d'Hermenches son premier amour, le comte de Dön-

---

<sup>3</sup> Sur *The Portrait of Zélide* : Janet Whatley, « Reading the life of Isabelle de Charrière », in *Isabelle de Charrière*. Proceedings of the International Conference held at Yale University in April 2002, édité par Vincent Giroud et Janet Whatley, New Haven, The Beinecke Rare Book and Manuscript Library, 2004, pp. 133-136; C.P. Courtney, « *The Portrait of Zélide: Geoffrey Scott and Belle de Zuylen* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 219, 1983, pp. 281-288.

<sup>4</sup> *Isabelle de Charrière, une liaison dangereuse. Correspondance avec Constant d'Hermenches 1760-1776*. Edition établie, présentée et annotée par Isabelle et Jean-Louis Vissière. Paris, Editions de la Différence, 1991 ; *There Are No Letters Like Yours: The Correspondence of Isabelle de Charrière and Constant d'Hermenches*, traduit par et avec une introduction et des annotations de Janet Whatley et Malcolm Whatley, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, 2000; Isabelle de Charrière, Benjamin Constant, *Correspondance (1787-1805)*, édition établie, préfacée et annotée par Jean-Daniel Candaux. Paris, Les Editions Desjonquères, 1996.

<sup>5</sup> C.P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen : A Biography)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993.

<sup>6</sup> Kees van Strien, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). Early Writings : New Material from Dutch Archives*, Louvain-Paris-Dudley MA, Editions Peeters, 2005 (La République des Lettres, 25).

hoff, lui donne aussi l'occasion d'aiguiser sa plume<sup>7</sup> et de se livrer à des exercices de style, ce qu'elle fera ensuite abondamment avec d'Hermenches. Et il faudrait ne pas oublier un amoureux inconnu jusqu'à il y a encore fort peu de temps, Gijsbert Jan van Hardenbroek (1719-1788), membre du corps des nobles d'Utrecht, de 21 ans son aîné, dont la demande en mariage fut rejetée par Belle : l'amoureux éconduit a conservé précieusement des lettres, des copies et des brouillons de la jeune femme, qui constituent pour le chercheur une précieuse documentation conservée dans les archives d'Utrecht<sup>8</sup> et jettent une lumière nouvelle sur les activités littéraires de l'écrivaine en herbe.

Le roman tout récent de Joke Hermsen<sup>9</sup>, tout en comblant avec brio par le pouvoir de la fiction une « lacune » dans la biographie de Belle, celle de son amour malheureux pour le jeune Charles d'Apples dans les années 1785-1786, reprend une thématique plus convenue, celle de la femme mûre désillusionnée, vivant une dernière passion, aux côtés d'un mari étonnamment attentionné, mais ô combien terne.

C'est en effet de longue date l'image que l'on a eue de Charles-Emmanuel de Charrière et c'est celle qu'a retenue Simone de Beauvoir, qui, ainsi que l'a signalé Janet Whatley<sup>10</sup>, a découvert Isabelle de Charrière par le biais de la traduction française de la biographie de Geoffrey Scott et en a tiré le jugement qu'elle porte sur son mariage : « C'est le mariage qui a lentement assassiné l'éclatante Belle de Zuylen »<sup>11</sup>. Or ce mariage – sans sous-estimer les désillusions auxquelles il a pu donner lieu – a sans doute offert à Isabelle de Charrière une solution, de compromis certes, mais favorable à l'épanouissement de son talent<sup>12</sup> ; la demeure du Pontet, « sa tanière »<sup>13</sup>, fut un havre propice à sa création littéraire. Son époux lui a procuré la liberté nécessaire à ses travaux et l'a aidée efficacement dans la mise au point de ses manuscrits ou dans les contacts avec ses éditeurs. Il fut aussi le pilier de la vie à Colombier comme le note Janet Whatley<sup>14</sup> et le confirme sa corres-

<sup>7</sup> Sur les relations avec Dönhoff et Garcin, voir Kees van Strien, *op. cit.*, pp. 72-78 et pp. 94-106.

<sup>8</sup> Voir Kees van Strien, *op. cit.*; voir aussi le site des Archives d'Utrecht, qui présente quelques-uns de ces documents : [www.hetutrechtsarchief.nl](http://www.hetutrechtsarchief.nl).

<sup>9</sup> Joke J. Hermsen, *De liefde dus* (roman), Amsterdam-Anvers, De Arbeiderspers, 2008.

<sup>10</sup> Whatley, art. cité, p. 136.

<sup>11</sup> Simone de Beauvoir. *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, II, p. 121.

<sup>12</sup> Voir Isabelle Vissière, « Une intellectuelle face au mariage : Belle de Zuylen (Madame de Charrière) », in *Femmes savantes et femmes d'esprit*, éd. Roland Bonnel et Catherine Rubinger, New York, Peter Lang, 1994, p. 294 : « Loin d'avoir 'assassiné l'éclatante Belle de Zuylen', le mariage semble avoir favorisé la maturation de son talent ».

<sup>13</sup> Lettre à Chambrier d'Oleyres, 30 mars 1789, *O.C.*, III, p. 133.

<sup>14</sup> Whatley, art. cité, p. 143.

pondance récemment publiée par Guillemette Samson et Jean-Daniel Candaux<sup>15</sup>.

Ces récentes publications ont inspiré la thématique du premier volet de ce numéro : le rôle des hommes, de certains hommes dans la vie de Belle/Isabelle, à commencer par le mari, trop longtemps considéré comme un des personnages mineurs du cercle fréquentant le Pontet. Dans sa contribution, Janet Whatley, reprenant ses remarques antérieures sur Monsieur de Charrière dans son article déjà cité, note que la correspondance publiée dans les *Œuvres complètes* avait déjà révélé aux lecteurs attentifs la personnalité attachante de Charles-Emmanuel. Les lettres inédites publiées en 2006 permettent de compléter et de préciser le portrait. Janet Whatley évoque brièvement le couple et rappelle le travail de lecteur et de correcteur accompli par le mari ainsi que son implication concrète dans les tâches de mentor endossées par son épouse. Mais voulant éclairer la personnalité de Monsieur de Charrière, Janet Whatley centre son article sur des aspects moins connus, ses intérêts intellectuels, l'attention passionnée qu'il accorde à la vie politique de son époque ; la correspondance avec Dudley Ryder (1762-1847), homme politique anglais révèle que Charrière fut un observateur intéressé et perspicace dont le témoignage constitue un précieux document sur une période mouvementée de l'histoire européenne.

La contribution de Jürgen Siess, « Inversion des rôles, différence des sexes, Isabelle de Charrière et les deux Constant », met en scène les partenaires épistoliers les plus connus d'Isabelle de Charrière, mais aborde cette correspondance sous un angle nouveau en l'axant sur l'échange épistolaire envisagé comme une pratique culturelle à part entière, avec sa dynamique particulière. L'inversion des rôles genrés occupe une place cruciale dans la dynamique de cet échange : d'Hermenches masculinise volontiers sa correspondante, tandis que vingt-cinq ans plus tard le jeune Benjamin Constant à la recherche d'un guide se féminise. Belle maintient sa position d'indépendance par rapport au séducteur d'une part, par rapport aux normes sociales contraignantes d'autre part. Isabelle, dans son échange épistolaire avec Benjamin Constant, cherche à établir un rapport où règneraient réciprocité et égalité. En ce sens, nous pourrions dire que la correspondance familière, bien que se distinguant du roman épistolaire, n'en acquiert pas moins une dimension littéraire et constitue un laboratoire de la fiction, dans laquelle se trouve également très présente cette interrogation sur le masculin et le féminin, comme nous le verrons dans le second volet de ce numéro.

L'article de Magdalene Heuser est consacré à Ludwig Ferdinand Huber (1764-1804), figure-clé dans le transfert culturel entre la France et

---

<sup>15</sup> Isabelle et Charles Emmanuel de Charrière, *Correspondances et textes inédits*. édition critique par Guillemette Samson et Jean-Daniel Candaux, avec les contributions de Jerom Vercrusse et Dennis Wood, Paris, Honoré Champion, 2006.

l'Allemagne, qui a collaboré pendant dix ans avec Isabelle de Charrière et contribué à faire connaître son œuvre au public allemand. Cet article qui s'appuie sur la correspondance d'Isabelle de Charrière, ainsi que sur celle encore en partie inédite de sa femme Therese Huber, rappelle d'une part l'amitié et la collaboration de l'écrivaine et de son traducteur, nourries de discussions sur l'art de la traduction, ainsi que leur éloignement graduel dû à leurs divergences d'opinion sur le plan politique aussi bien que littéraire. D'autre part, il montre aussi la part jusqu'à présent assez peu mise en relief de la participation de Therese Huber<sup>16</sup>, elle-même écrivaine et traductrice, qui collabora étroitement avec son second époux. La correspondance de Therese Huber et en particulier les lettres échangées avec sa fille Therese Forster, qui séjourna de 1801 à 1806 chez les Charrière, apporte un éclairage nouveau à cette relation ainsi que sur les dernières années de la dame du Pontet. Elle révèle également le rôle non négligeable joué par Therese Huber et sa fille, qui se sont occupées de l'héritage littéraire de Ludwig Ferdinand, dans la réception de l'œuvre de Madame de Charrière. Il est intéressant et aussi révélateur de constater que l'une des premières notices biographiques consacrées à Isabelle de Charrière fut rédigée par une femme, Therese Huber, mais publiée sous le nom de Paul Ustéri, homme politique et publiciste suisse.

Il serait sans doute hasardeux d'avancer que le couple formé par Ludwig Ferdinand et Therese uni par l'amour et par les occupations intellectuelles ait pu représenter un modèle pour Isabelle de Charrière, mais il lui offrirait l'exemple d'une relation dans laquelle homme et femme partageant les mêmes activités arrivent à construire ce rapport basé sur la réciprocité et l'égalité – même relative – dont elle manifeste le désir dans sa correspondance.

La problématique des difficiles relations qu'entretiennent hommes et femmes est très présente dans la fiction d'Isabelle de Charrière, qui souligne à diverses reprises la difficulté pour le couple de vivre en harmonie tout en respectant des aspirations non conformes à ce qu'exige la société. Les *Lettres écrites de Lausanne* en donnent, par les propos que la mère de Cécile tient à sa fille, une vision assez pessimiste tandis que la *Suite des Trois femmes* offre une perspective plus optimiste en faisant, il est vrai, intervenir dans le couple formé par Emilie et Théobald une figure tierce, celle de Constance et un médiateur « neutre », celui de l'abbé de la Tour. Mais si les *Lettres écrites de Lausanne* abordent les difficultés de la condition féminine à la fin du XVIIIe siècle,

---

<sup>16</sup> Notons cependant l'article de Monique Moser-Verrey, « Enjeux esthétiques de la collaboration d'Isabelle de Charrière avec L.F. Huber », in *Isabelle de Charrière. Proceedings of the International Conference held at Yale University in April 2002* [...], *op. cit.*, pp. 69-86, qui retrace avec précision les relations d'Isabelle de Charrière et de son traducteur et la part qu'y a prise Therese Huber.

dans *Trois femmes*, ce n'est pas la condition féminine en tant que telle qui est au cœur du texte mais ce que cette condition féminine, dans son rapport à l'universel, nous dit des limites ou des zones aveugles de concepts à vocation universelle – le préambule du roman suggérant d'ailleurs que la catégorie « femme » fonctionne comme la catégorie « sauvage ».<sup>17</sup>

Consciente de l'image construite de la femme – « L'homme invente la femme. Puis on s'agenouille devant une chimère de sa propre invention [...] devant un sexe paré de vertus qui lui sont étrangères », affirme l'abbé des Rois dans *Henriette et Richard* –, Isabelle de Charrière s'interroge sur le féminin et par là même sur le masculin, leurs rapports, leur imbrication. Dans le recueil des Actes du XIVe colloque de la SATOR, *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800*<sup>18</sup>, quelques articles concernaient Isabelle de Charrière. Les deux articles du second volet de ce numéro prolongent cette réflexion et s'appuient tous les deux sur les propos cités ci-dessus de l'abbé des Rois.

Marie-Hélène Chabut ouvrant son texte sur cette citation se propose d'examiner comment dans les romans d'Isabelle de Charrière, de Marie-Jeanne Riccoboni et de Sophie Cottin les critères traditionnels de la masculinité et de la féminité sont remis en question par le biais de personnages masculins qui n'acceptent pas la place et le rôle imposés par la société. Se dessine alors un nouveau type d'homme annonçant l'homme sensible romantique, mais qui n'exclut pas – pas encore – l'autre féminin. Aussi bien dans *Henriette et Richard* que dans *L'Histoire de Christine de Suabe* de Marie-Jeanne Riccoboni et *Claire d'Albe* de Sophie Cottin, le jeune héros est associé à un personnage féminin qui allie force morale, raison et sensibilité. Cependant, dans *L'Histoire de Christine de Suabe*, le rejet des préjugés liés à la classe et au sexe conduit à l'isolement social, et la restauration de l'ordre patriarcal à la fin du roman place la remise en question initiale dans le registre de l'utopie. Dans *Claire d'Albe*, le rejet de la loi patriarcale aboutit à la mort sociale et physique des protagonistes. Selon Marie-Hélène Chabut, le rejet de la clôture romanesque, caractéristique de l'esthétique d'Isabelle de Charrière, laisse entrevoir que cette construction d'une relation d'égalité et de respect entre personnages masculins et féminins pourrait peut-être dans un futur meilleur se concrétiser ailleurs que dans le seul espace fictionnel. Notons que

<sup>17</sup> Valérie Cossy, « Des romans pour un monde en mouvement. La Révolution et l'émigration dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière », *Annales Benjamin Constant*, 30, 2006, p. 170.

<sup>18</sup> *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du « gender »*. Actes du XIVe colloque de la SATOR (Amsterdam/Leyde, 2000), édités par Suzan van Dijk et Madeleine van Strien-Chardonneau, Louvain, Editions Peeters, 2002.



c'est aussi ce type de relation que l'épistolière essaie d'établir dans sa correspondance avec Benjamin Constant.

Nous retrouvons l'abbé des Rois dans l'article de Marie-Paule Laden qui examine les rôles endossés par les personnages d'ecclésiastiques peuplant les romans de l'époque révolutionnaire. Valérie Cossy avait déjà noté qu'« il peut paraître surprenant qu'une femme incroyante, hollandaise et protestante choisisse pour véhiculer ces récits et ses idées des personnalités d'évêque ou d'abbé, français de surcroît » et, consacrant plusieurs pages à ces personnages, elle conclut que

grâce à ses abbés, Isabelle de Charrière parvient à évoquer le rapport historiquement différent des hommes et des femmes à l'universel, sans se dissocier de l'universel. Ils définissent une posture d'énonciation hybride ou « amphibie » car leur auteur les conçoit comme appartenant autant au monde des hommes qu'à celui des femmes.<sup>19</sup>

Marie-Paule Laden, rendant hommage à l'article de Michel Delon<sup>20</sup>, place sa contribution précisément sous la bannière de l'« amphibie » et centre son analyse sur trois de ces personnages. L'abbé des Rois, précepteur d'Henriette et de Richard, est à la fois substitut paternel et mentor, mais il est également celui qui suscite la discussion sur les constructions socioculturelles de classe et de sexe et en ce sens, il peut être considéré comme le médiateur entre un monde ancien et un monde en devenir. L'abbé anonyme des *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* occupe lui aussi une fonction médiatrice en favorisant comme dans le précédent roman les amours contrariées du jeune couple amoureux, mais surtout parce que refusant d'adhérer à un système – ce qui lui vaut d'être qualifié d'amphibie – il est ce personnage hybride susceptible de mettre en regard les diverses idéologies politiques incarnées par les différents personnages du roman. Narrateur dans les *Trois femmes*, l'abbé de la Tour en tant que personnage est tout comme les abbés des deux romans précédents, médiateur des amours des jeunes héros, mais aussi le porte-parole d'Isabelle de Charrière qui, en remettant en question le contexte social et idéologique de son époque et en luttant contre les dogmatismes dans ses romans de la période révolutionnaire, essaie de « changer la façon de penser ».

Cet abbé à qui Constance, l'une des protagonistes des *Trois femmes*, confierait volontiers son métier à tapisserie<sup>21</sup>, incarne bien cet estompement des frontières entre féminin et masculin qui marque la fiction charriériste de l'époque révolutionnaire. Ces frontières pourront-elles s'estomper hors de

<sup>19</sup> Cossy, art. cité, p. 170.

<sup>20</sup> Michel Delon, « *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* ou l'éloge de l'amphibie », in *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Doris Jakubec et Jean-Daniel Candaux (dir.), Neuchâtel, Attinger, 1994, pp. 197-207.

<sup>21</sup> *O.C.*, IX, p. 92.

l'espace romanesque ? La lettre d'instruction qu'Isabelle de Charrière adresse à son neveu Willem-René en 1799<sup>22</sup>, laisse aussi entrevoir un glissement possible dans les stéréotypes des rôles liés au sexe : après avoir offert à son neveu les diverses perspectives d'une carrière publique, elle clôt sa lettre sur une évocation éminemment privée, celle de Willem-René en patriarce, éduquant ses enfants et petits-enfants et reproduisant en quelque sorte, dans une inversion des rôles, la relation pédagogique qu'il a entretenue avec sa tante. Se projetant dans le sujet à éduquer et par là même dans l'avenir postrévolutionnaire, l'épistolière abolit ici toute différence de sexe.

---

<sup>22</sup> *O.C.*, V, lettre à Willem-René van Tuyll van Serooskerken, novembre 1799, pp. 632-640.

Janet Whatley

## The engaged life of a quiet man: Charles-Emmanuel de Charrière

“Aurait-on jamais pu penser que la fille de M. van Zuylen épouserait M. de Charrière?”<sup>1</sup> So the Prince of Orange is reported to have said. There were a number of voices, then and much later, that expressed disbelief that the dazzling Belle de Zuylen could have settled for a quiet Swiss gentleman of the minor nobility – a man often regarded as a negligible figure in the life of a brilliant woman. Constant d’Hermences had asked: “Je crois Charrière un excellent homme, mais quel plaisir, quel agrément pouvez-vous jamais en avoir?”<sup>2</sup>

It is only recently that Charles-Emmanuel de Charrière has come to be regarded as a figure of interest in his own right. The publication of the correspondence in the *Œuvres complètes* (1979–1984) had already revealed to the attentive reader much about him that had escaped the casual dismissive judgments of earlier commentators: his insight, his cultivation, his generosity, his gift for friendship<sup>3</sup>; the 2006 volume of previously unpublished correspondence provides fresh data that augment and enliven our knowledge of him<sup>4</sup>. In this article I review briefly the well-known contours of his marriage

---

<sup>1</sup> *O.C.*, I, p. 578, n. 1.

<sup>2</sup> *O.C.*, II, p. 205. I have modernized and normalized spelling and punctuation.

<sup>3</sup> See Dorette Berthoud, “Défense et illustration de M. de Charrière,” *Musée neuchâtelois*, 2, 1965, pp. 61–77; and Raymond Trousson, “Portrait d’un époux dans l’ombre: Charles-Emmanuel de Charrière,” *Bulletin de l’Académie royale de langue et littérature françaises*, Bruxelles, Palais des Académies, 1998, XXVI, n. 3-4, pp. 459–485. Both have sought to rectify a persistent denigration of him. C. P. Courtney’s *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen)* (Oxford, Voltaire Foundation, 1993) has provided a wealth of information from which a fuller picture can be constructed.

<sup>4</sup> Isabelle et Charles-Emmanuel de Charrière, *Correspondances et textes inédits*, édition critique par Guillemette Samson et Jean-Daniel Candaux, avec les contributions de Jeroom Vercrusse et Dennis Wood, Paris, Champion, 2006. This volume gives the entire extant correspondence of Charles-Emmanuel, including letters published in

with Belle, and give more attention to other, less commented aspects: how he attended to the intellectual and political life of his turbulent times, and how he thought about his own life. I would also like to communicate something of the particular voice of Charles-Emmanuel de Charrière.

The marriage that some found so mystifying is less so when one takes into account the value that Belle set on probity and integrity, which she claimed as the chief characteristics of her family. After an exhausting decade of unpromising suitors, and an exciting, provocative correspondence with Constant d'Hermenches that had played itself out, she was ready to settle with a man who was probity itself. Belle provided this portrait of him for a sceptical d'Hermenches: "Une figure noble et intéressante quoique un peu maladroite, un esprit juste, droit, et très éclairé, un cœur sensible, généreux et strictement honnête [...] voilà mon amant"<sup>5</sup>. One might add that he had a slight stutter, which he himself could make fun of<sup>6</sup>.

Born in 1735 in Colombier, near Neuchâtel, Charles-Emmanuel had entered the Tuyll household as a tutor to Belle's brothers in 1763. Their friendship developed over several years; Charrière, both charmed and wary, had resisted her complex coquetry with difficulty: "Mademoiselle, vous êtes inconcevable!" he wrote, recounting a night of highly charged conversation in which she had tested his heart like an experimental physicist<sup>7</sup>. He expressed his own qualms about bringing Belle to the quiet home in Colombier that he shared with his elderly father and two unmarried sisters; qualms concerning not only a social misalliance, but a mismatch of temperament. Belle herself paraphrased his doubts about her unsparingly:

Votre attachement n'est pas de nature à pouvoir se soutenir; vous désirez du plaisir et vous ne savez pas en prendre; [...] vous prenez pour de l'amour un délire passager de votre imagination [...] quelques mois de mariage vous détromperaient, vous seriez malheureuse, vous dissimuleriez, et je serais encore plus malheureux que vous.<sup>8</sup>

To his aunt Charrière announced Belle's "projet de m'épouser," in a tone of ironic lucidity: "Il est vrai que pour moi elle a trop d'esprit, trop de naissance, trop de fortune. Mais il faut bien se passer quelque chose"<sup>9</sup>.

Both of them managed to put aside their doubts, and they were married in 1771. Belle recounted to her favorite brother Ditié, with both reserve

---

the Van Oorschot edition, to be identified as *O.C.*; the letters not published in a modern edition until the 2006 volume I will identify by *Corr.* and page.

<sup>5</sup> *O.C.*, II, p. 176.

<sup>6</sup> *Corr.*, p. 256.

<sup>7</sup> *O.C.*, I, p. 486.

<sup>8</sup> *O.C.*, II, p. 177.

<sup>9</sup> Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, Jullien, 1906, I, p. 164.

and comic detail, a rather unromantic wedding night: her husband was sick from the punch, and she was visited by a raging toothache “comme si je n’eusse pas été une nouvelle mariée”<sup>10</sup>. As to the difference marriage made in her life, she admits only to this: “J’ai changé de nom et je ne couche pas toujours seule, voilà toute la différence”. She finds him *trop ordentlyk, trop overlegend* and he finds her too much the opposite; but he seeks to please her, she says, and, significantly, he shares all her attachments<sup>11</sup>. That will be true all their life.



Charles Emmanuel de Charrière.  
From a miniature attributed to Léonard-Isaac Arlaud.  
Bibliothèque publique et universitaire, Geneva.

---

<sup>10</sup> *O.C.*, II, p. 238.

<sup>11</sup> *O.C.*, II, p. 239.

### Tenderness and concern

Amid the speculation as to their physical accord or lack thereof, too little note has been taken of the way in which Charrière's kindness warmed and revived Belle's family life, which had been diminished by the death of her mother in 1768. The bond soon established between Charrière and Ditié must have been a comfort to her; and when she was devastated by Ditié's early death in 1773, her husband's steady affection was an essential solace: "Si j'aimais moins mon mari, si j'en étais moins aimée, je ne sais ce que je deviendrais"<sup>12</sup>.

Obscure ailments, unsuccessful attempts to have a child, and apparently an unhappy love for a younger man, coupled with the melancholy that had tracked her since adolescence – all this culminated in some kind of crisis in 1784–85<sup>13</sup>. The *Lettres de Mistriss Henley*, published in 1784, has been regarded by some as a portrait of their marriage. But anyone who tries to identify Charles-Emmanuel de Charrière with the unresponsive and impenetrably obtuse Mr. Henley has probably not read his letters to her from this period, when she was frequently away from Colombier seeking various remedies for her chronically troublesome health. These letters are full of tenderness, anxious concern, and a great desire both to comfort her and to allow her the distance and privacy she seemed to require; in fact, he is struggling against a silence she seems to have imposed<sup>14</sup>. Fourteen years into their marriage, he is still running to the door at the sound of the post. With candor and humility, he acknowledges those little mannerisms of his that irritate her. In fact, the letters of the committed husband are far more loving than those of the uneasy suitor of their courtship days.

In spite of their troubles, the couple had a partnership. Charrière was to become an attentive reader and indefatigable copyist of Belle's manuscripts. Belle saw herself as a mentor and a rescuer; over the years, she and Charrière took into their home people – waifs and *émigrés* alike – in need of something, be it a roof or an education. The list of Belle's protégés is long and well-known: among others, the servant Henriette Monachon, twice pregnant out of wedlock and threatened with exile by the authorities; the super-conscientious Henriette L'Hardy and Isabelle de Géliou, in search of the best use of their talents and their hearts. Charrière was part of that whole support system, and his intelligent gentleness was acknowledged unstintingly by their friends. Suzanne Moula, governess to the children of George III, on the point of her marriage expressed the hope that she would find in her husband the *extrême douceur* of her great friend, her *cher frère*<sup>15</sup>. One can imagine his im-

---

<sup>12</sup> *O.C.*, II, p. 308.

<sup>13</sup> About this period in Charrière's life, Joke Hermsen wrote her novel *De liefde dus* (2008).

<sup>14</sup> Trousson, art. cit., discusses this phase of their relationship.

<sup>15</sup> *O.C.*, II, p. 462.

portance in the life of François Julien: encountered on his way to a factory job, the young boy is offered a place at Le Pontet, where he becomes both the servant and the mathematics pupil of Charrière. When their household became a hospitality center for *émigrés*, Charrière's presence was essential. A letter from Luise von Madeweiss (1794) is revealing; having just read Belle's play *L'Émigré*, she finds the character of the *père de famille* – kind, courageous, and resourceful – especially endearing: “dans la personne de M. Jager, il est impossible d'y méconnaître l'homme respectable dont vous portez le nom”<sup>16</sup>.

And when one considers the intensity of Belle's relationship with Benjamin Constant, one can marvel at the equanimity and the generosity of her husband, who quietly let the fruitful exchange between these brilliant and prickly personalities take place. Indeed, he maintained his own friendship with Constant, who called on him for all kinds of favors and revered the simplicity and tact with which they were granted.

The dynamics of this marriage have long been debated and analyzed, and the letters probed for evidence of the emotional life of the couple. But the letters to and from Charrière have other kinds of interest as well. They form a precious document of the ways people lived, suffered, and dealt with each other: in relationships with servants; investments; home repairs (the plastering of the walls, the installation of a stove); ailing bodies (in constant need, it seemed, of dosing and purging). A funny and touching series of letters on the acquisition of a dog (with the Sternian name of Yorick) relates vicissitudes and obligations familiar to any dog owner of today<sup>17</sup>. Charrière was a man whom people counted on for all sorts of help – from negotiating a bureaucratic labyrinth, to salvaging a reputation unjustly compromised.

### Intellectual companionship

Beyond his attention to the detail of everyday existence, Charrière had a passion for following the epochal events of his time. Of the 1787 meeting of the Assemblée des Notables: “J'ai été surpris de l'esprit de liberté qui régnait dans cette assemblée, et j'ai fini par croire qu'elle deviendrait une époque intéressante pour la France”<sup>18</sup>. On September 10, 1789, he remarks presciently:

L'étrange spectacle que nous donne la France! Comment cela finira-t-il? Il faudrait être plus que sorcier pour le prédire. L'anarchie est aussi redoutable que le despotisme, et ramène souvent au despotisme après avoir tout détruit.<sup>19</sup>

<sup>16</sup> *O.C.*, IV, p. 424.

<sup>17</sup> *Corr.*, pp. 256–262, 268–270, 272–274.

<sup>18</sup> Letter of June 2, 1787 to Dudley Ryder, *Corr.*, p. 204.

<sup>19</sup> To Dudley Ryder, *Corr.*, pp. 223–224.

How indeed might this finish? Charrière was curious and enterprising enough to go to Paris in the spring of 1792. The slaughter of the Swiss Guard at the Tuileries took place after his return; but his recent visit must have given it a heightened reality, for it haunted his dreams, and as was the case for Belle, it darkened his hopes for the Revolution as it was then unfolding:

Est-il possible qu'un homme raisonnable soit Jacobin dans ce moment-ci? Les horreurs du 10 août m'ont frappé l'imagination. Je vois Paris comme une place immense destinée aux jeux publics et dont toutes les barrières ont été franchies par les bêtes féroces. Je repousse ces images affreuses pendant le jour, mais la nuit elles m'obsèdent dans mes rêves. Que pourront faire les vrais amis de la liberté?<sup>20</sup>

As Charrière tried to interpret events, he found a great companion in the German publicist Ludwig Ferdinand Huber<sup>21</sup>, who in his time was a major voice in the complex response of European humanists to the French Revolution. Huber was the editor of *Friedens-Praeliminarien*, a journal dedicated to seeking reconciliation within a fractured Europe. It was through his translations of Belle's late works that she became a known figure in German cultural life. The Huber family had lived in Neuchâtel between 1793 and 1798; when they moved to Tübingen, Charrière felt the distance keenly:

Votre absence de moi ne vous rend étranger ni à mon souvenir ni à mon cœur. [...] Jamais je ne me sens un peu en état de converser que je ne regrette votre esprit judicieux et modéré. Sur tous les événements importants et obscurs qui peuvent influencer sur l'avenir je me demande ce que vous en penseriez.<sup>22</sup>

It was with Huber that Charrière wanted to probe the questions concerning "la possibilité physique et la nécessité morale du perfectionnement de l'homme"<sup>23</sup>.

We find the record of another kind of intellectual companionship in the letters of Charrière recently made widely available in the critical edition by Samson and Candaux. The letters to the English statesman Dudley Ryder (1762-1847) are among the richest and most revealing of Charrière's thoughts on a number of matters, and it is regrettable that we do not have Ryder's responses<sup>24</sup>. In 1769, Charrière wrote a letter – in remarkably good

<sup>20</sup> To Daniel von Fellenberg, August 21, 1792, *Corr.*, p. 240.

<sup>21</sup> About his role in Charrière's life, see the article by Magdalene Heuser (pp. 40-59).

<sup>22</sup> *O.C.*, VI, p. 334.

<sup>23</sup> *O.C.*, V, p. 629.

<sup>24</sup> There are three interesting letters from Belle to Ryder, two from 1789 and one from 1798. *O.C.*, VI, p. 910.



English – to Dudley’s father, Nathaniel Ryder, Baron of Harrowby; he had apparently met the whole Ryder family the year before when he visited England. By 1785, Charrière had seen Dudley grow into a young man of considerable charm and ability. In a letter laying out for him plans for a journey through Switzerland, he writes with a warmth that goes beyond amicable epistolary formulas.

Both geographically and in manner of life, Ryder is at a greater remove from Charrière than Huber, and is a different kind of intellectual companion. There is a continual work of imagination, even longing, perceptible in Charrière’s letters to him. For instance, in 1786 he imagines an ideal but unrealizable excursion, given Ryder’s duties in Parliament:

Je me ferais une fête de voir, d’examiner, de juger avec vous tout ce que Paris offre de remarquable, d’aller avec vous au spectacle, et à la fin de la journée de souper quelquefois à nous trois [including Belle] pour causer de l’Angleterre, de la France, de nos amis, de nous-mêmes; pour vivre enfin, après avoir couru.<sup>25</sup>

The fact that Ryder was English counts for a great deal here, for Charrière was a great Anglophile. For him, England is clearly the land of liberty – a constitutional monarchy whose people are in the truest sense republicans. For many Europeans during the reformist period of the Revolution, England was the model for a hoped-for polity. When Charrière writes to Ryder of the Assemblée des Notables of 1787, his approbation takes the form, “Tout le monde a parlé, écrit, critiqué avec une liberté digne de l’Angleterre”<sup>26</sup>.

Inevitably there is an asymmetry in Charrière’s friendship with Ryder, who is at the threshold of a remarkable public life. Ryder will serve in the cabinet of his friend, William Pitt, as secretary of state for foreign affairs in 1804-05; in 1805, Pitt will send him as a kind of minister without portfolio on a mission to the king of Prussia and the emperors of Austria and Russia. He will eventually be offered – and refuse – the position of prime minister to George IV<sup>27</sup>.

In 1789, Charrière recognizes, with regret and acceptance, that the accessibility of Ryder’s life as a private man is about to end:

Il faut que je pense pour me consoler que ce qui n’est que doux ne plaît pas longtemps à votre âge. Vous allez avoir des jouissances un peu après à la vérité, mais *high-season’d* et qui à tout prendre vous conviendront mieux.<sup>28</sup>

---

<sup>25</sup> *Corr.*, p. 202.

<sup>26</sup> *Corr.*, p. 204.

<sup>27</sup> “Harrowby, Dudley Ryder”, in *Encyclopedia Britannica*. 11th ed.

<sup>28</sup> *Corr.*, p. 223.

As Ryder's political career takes on shape and momentum, Charrière imagines him as a successor to William Pitt, creating with Necker a perpetual peace between England and France. But by May 1790 he is observing the distance between the "republican" stability of England and the paroxysms on the European side of the Channel: "Vous êtes tranquilles, vous autres vrais républicains anglais, et vous vous moquez des convulsionnaires qui s'agitent et se tourmentent autour de vous"<sup>29</sup>.

Their correspondence lapses, but Charrière resumes it in 1794. Ever apprehensive that he might be importunate, he assures Ryder that he is writing only to ask a service for a friend:

Je sens que vous devez avoir la tête toute remplie de débats parlementaires, de vues politiques, d'idées relatives à votre famille et à votre société, en un mot de pensées anglaises, et que vos amis suisses, sans être oubliés précisément, ne sauraient cependant vous occuper, comme moi oisif campagnard je me plais à m'occuper de vous.<sup>30</sup>

When Ryder responds, Charrière's joy and relief are palpable; his letter of November 14, 1794 is an uninhibited outpouring of thoughts and feelings.

Votre lettre m'a donné un des plus grands plaisirs que j'ai éprouvé depuis longtemps. J'y vois la preuve que loin de m'avoir oublié comme je le craignais, vous pensez toujours à moi avec l'intérêt de l'amitié; la preuve encore que [...] vous savez, quoique ministre, servir avec zèle ceux dont la reconnaissance ne peut vous être d'aucune utilité, que vous êtes toujours mon ancien Dudley Ryder.<sup>31</sup>

With the bond renewed, Charrière allows himself to offer Ryder advice on the subject of marriage, and the personal considerations open out into more public and political ones:

Vous pensez à vous marier, dites-vous, parce que l'homme n'est pas fait pour la liberté. Mariez-vous, parce qu'une aimable femme est une fort bonne chose. Quant à la liberté, je ne sais plus ce que c'est. Liberté et égalité bourdonnent depuis deux ans à mes oreilles sans que je comprenne le premier mot de ce qu'on veut dire. Pour être vraiment libre il faudrait vivre seul dans un désert. Toutes les définitions qu'on donne de la liberté, soit civile, soit politique, me paraissent incomplètes et fautives. Il ne s'agit en dernière analyse que de pouvoir jouir soit individuellement, soit collectivement, du bonheur le plus grand et le plus durable, et le meilleur gouvernement serait celui où les gouvernants éclairés auraient le même

---

<sup>29</sup> *Corr.*, p. 230.

<sup>30</sup> *Corr.*, pp. 262–263.

<sup>31</sup> *Corr.*, p. 289.

intérêt que les gouvernés. Quant au mariage, les chaînes dont il lie me paraissent bien préférables à la triste liberté de faire ce qu'on veut de son indifférence et de son ennui. Mariez-vous donc, mon aimable ami; vous aimerez, vous serez aimé, vous serez heureux.<sup>32</sup>

As for the personal considerations, Charrière prefers, to an ultimately wearying availability of all options, the specific attachments of marriage. Asked about his own occupations, Charrière gives a candid account:

Je passe mes journées à lire, à écrire, à méditer, sans plan et sans but. Pour suivre une étude particulière il me faudrait des motifs et je n'en ai point. Que ferais-je à Colombier de connaissances approfondies? Ferais-je un livre? Il y en a tant de médiocres. Une question de géométrie ou d'algèbre qui se présente à mon esprit m'entraîne et pendant quinze jours je ne fais que calculer. Une phrase de Tacite ou de Ciceron que je me rappelle m'engage à relire des volumes entiers. Souvent mes réflexions se fixent sur la fermentation qui agite l'Europe et sur les grandes questions qui s'y rapportent. J'ai été bien tenté de prendre la plume en lisant l'ouvrage de Mr. Burke, mais à quoi bon? Personne ne songe véritablement au bonheur général; il ne s'agit pour tout le monde que d'intérêts particuliers, de préjugés et de passions. Une correspondance suivie avec quelques amis donne de l'intérêt à ma solitude. Mes journées se passent doucement et je prévois toujours avec plaisir le lendemain. Voilà ma vie [...].<sup>33</sup>

Surely Charrière's interest in maintaining the friendship has to do with the kind of life that Ryder had. "J'ai été fort aise d'apprendre que vous aviez des emplois d'homme d'état et non de courtisan. Occupez-les longtemps pour le bonheur de l'Angleterre"<sup>34</sup>. One can read in these lines a kind of regret – a dissatisfaction for which envy is too crude a term. He is writing to a man whose every moment, he imagines, is filled with explicable, externally validated activity: that of the British statesman, the worthy servant of a political system that Charrière believed to be the best on the planet. That he is paying attention to what affects Ryder may be suggested by his mentioning Burke: while for most intellectuals on the continent, Burke's name would be associated with his *Reflections on the Revolution in France*, Ryder could be expected also to think of the "Old Whig" with whom Pitt had been contesting for decades, but who was now supporting the Tory opposition to revolutionary France.

---

<sup>32</sup> *Corr.*, pp. 289–290.

<sup>33</sup> *Corr.*, p. 290.

<sup>34</sup> *Corr.*, p. 291.

### **Mental and moral integrity**

Belle had complained about her own lack of an aim, a *plan*, an *ensemble*; but she also had an incessant drive to throw herself into projects, even if she felt that there was always something unfinished about them. Charrière, on the other hand, claims only to live calmly from day to day, *sans plan et sans but*, without the motivation to undertake a major, coherent intellectual project. “Nous végétons”, he would say on more than one occasion, with his characteristic self-deprecation. But the private intellectual activity never ceases, be it geometry or Tacitus or the latest books on electricity – and it is never solipsistic. Charrière is too unassuming to tell Ryder what we know from the letters of Belle and others: how his presence was the substrate (the mulch of vegetation?) of the intellectual nourishment and parental comfort that the Charrière home provided.

The last letters to Ryder, from late 1795, are written in the aftermath of a heart attack that left him in a state of “grande irritabilité de nerfs” and a hypersensitivity that often brings him to the point of tears. His close brush with death, his view from the precipice, have offered him a spectacle “plus étrange en effet qu’effrayant”. Again, he wants to know whether Ryder has married; once more he imagines with pleasure that useful, fortunate public life. His chief happiness now, he says, is to be found through that of his friends:

Quand je suis malade, j’aime à penser qu’ils jouissent de la santé. Quand je me perds dans de vaines spéculations dont l’inutilité me fatigue et m’ennuie, je contemple avec joie le bien que vous pouvez faire à votre pays.<sup>35</sup>

As we read into the lives of others to gain understanding, the winding down can be as revealing as the years of prime vigor. Charrière notes his own decline after his heart attack. Belle did not find his state of hypersensitivity easy to live with; she poured out her own frustration and impatience in a 1796 letter to Caroline de Sandoz-Rollin<sup>36</sup>. Yet a visit from Isabelle’s nephew Willem-René in 1799 brought some form and purpose as well as youthful energy back into the household, and in this fireside vignette (written by Belle) one sees Charrière’s perennial readiness to share in learning:

M. de Charrière n’a pas plutôt fait sa méridienne que nous nous plaçons aux deux côtés de son fauteuil devant son feu. Il a Miss [the Charrières’ dog] et

---

<sup>35</sup> *Corr.*, p. 314.

<sup>36</sup> *O.C.*, V, pp. 262–263.

un gros Virgile sur ses genoux, nous chacun un petit Virgile à la main, et là on lit ou explique et on finit par très bien entendre.<sup>37</sup>

As one reads out to the end of his correspondence, one continues to see, even in his diminished state, the maintenance of a kind of mental and moral integrity. One of his later letters (1801) was written to Isabelle de Gélieu, trapped in an unhappy engagement. His prose is brisk, cogent, and penetrating as to her character and situation. He warns her not to sacrifice her happiness to factitious duties: “Surtout défiez-vous d’une délicatesse qui écarte souvent des devoirs réels en présentant une fausse image de devoirs”<sup>38</sup>.

Charles de Constant stopped by with his young wife around that time and found the couple in a sad state: “âgés, malades et isolés”. He noted that if Charrière were to die before his wife did, “elle éprouverait un vide bien grand”<sup>39</sup>. But in 1801 there was a new addition to the household: a kind of two-way gift in the person of Thérèse Forster, Huber’s stepdaughter. She came to help the couple and also to receive a care and cultivation that the over-extended Huber family could not provide. “Je souhaitais”, wrote Belle to Thérèse, “que M. Huber eût une preuve, une marque de l’estime et de l’attachement que M. de Charrière professait pour lui. En cela, j’ai réussi”. Thérèse’s arrival, this gage of friendship between the two men, served also to warm the depressive chill of Belle’s last years: thanks to Thérèse’s sympathy and support, “je me suis consolée, égayée, je me suis ranimée et je vis encore”<sup>40</sup>.

As for the *vide* that might have been caused by the death of Charles-Emmanuel, Belle never had to experience it. Her death in 1805 left her husband in a state of intense and disorienting grief. But he gradually recovered in part, and he marshalled his resources once again, putting them at the service of friendship, sharing his mourning with Isabelle de Gélieu (now Morel): “Vous avez perdu une constante amie. J’ai perdu une compagne de trente ans. Je me sens seul dans le monde. Vous me conserverez votre amitié. La mienne vous est acquise pour la vie”<sup>41</sup>.

He reached out as well – in what spirit we are not sure – to the young and beautiful Henriette L’Hardy. He made some kind of proposition; it is unclear whether he was offering her marriage or simply a legacy, but in whichever case, when he learned that she was about to be married, he withdrew that offer with courtesy and dignity<sup>42</sup>.

---

<sup>37</sup> *O.C.*, V, p. 650.

<sup>38</sup> *O.C.*, VI, p. 747, n. 5.

<sup>39</sup> Godet, *op.cit.*, II, p. 338.

<sup>40</sup> *O.C.*, VI, p. 603,

<sup>41</sup> *Corr.*, p. 358.

<sup>42</sup> See Trousson, *art. cit.*, pp. 483–484.

Charles-Emmanuel apparently did outlive his intelligence, his full lucidity. In 1806 Chambrier d'Oleyres described him as being in a state of "enfance"<sup>43</sup>; in 1807 the faithful Thérèse Forster expressed the hope for him of "une prompte délivrance"<sup>44</sup>. He died of a stroke in 1808.

In a famous letter to Constant d'Hermenches, written in the prime of her youth, Belle de Zuylen had described the kind of husband she wanted: one who would put up with her "sang si bouillant", her *vapeurs*; one who would, if she were tempted by infidelity, try to bind her to him "par des preuves de tendresse et de confiance"<sup>45</sup>. She seems, after all, to have got what she asked for: a man who did indeed put up with her highs and lows; who forgave whatever there was to forgive in her various passions. At the time of their engagement she had said that he loved her "sans illusion, sans enthousiasme"<sup>46</sup>. He certainly loved her tenderly and durably; and he had the substance, the occupations, and the repose in his own life that freed her to accomplish what she did.

Janet Whatley is Professor of French at the University of Vermont, where she writes and teaches courses on the literature of New World exploration, on the eighteenth century, and on women writers from the Middle Ages to the French Revolution. She has translated, with Malcolm Whatley, the correspondence of Isabelle de Charrière and Constant d'Hermenches, under the title *There Are No Letters Like Yours* (University of Nebraska Press, 2000). She was also co-editor, with Vincent Giroud, of *Isabelle de Charrière: Proceedings of the International Conference held at Yale University on 19-20 April 2002* (New Haven, Beinecke Library, 2004). Her essay "Reading the Life of Isabelle de Charrière," a discussion of Simone de Beauvoir's use of Charrière in *Le Deuxième sexe*, is the concluding piece in that volume.  
Address: Janet.Whatley@uvm.edu.

### Résumé

Charles-Emmanuel de Charrière a été trop longtemps considéré comme une figure mineure dans le cercle d'Isabelle de Charrière. Mais la correspondance dans les *Œuvres complètes* révèle des aspects très attachants de son caractère: son intelligence, sa compréhension de la dynamique complexe de son mariage, son dévouement à ses amis et surtout, une profonde intégrité. L'édition par Samson et Candaux (*Correspondance et textes inédits*, 2006)

---

<sup>43</sup> Godet, *op.cit.*, II, p. 380.

<sup>44</sup> Godet, *op.cit.*, II, p. 384, n. 1.

<sup>45</sup> *O.C.*, I, pp. 217–218.

<sup>46</sup> *O.C.*, II, p. 235.

nous offre de nouvelles perspectives sur ses rapports avec les autres, et sur l'attention qu'il a portée à la vie intellectuelle et politique de son époque turbulente. En particulier ses lettres à Dudley Ryder, homme d'Etat anglais dont il a suivi avec intérêt la carrière, sont révélatrices à cet égard et contiennent maintes réflexions sur les diverses formes d'engagement possibles à un homme de sa classe et de son tempérament.

Jürgen Siess

## Inversion des rôles, différence des sexes Isabelle de Charrière et les deux Constant

Quinze années durant, elle s'était donnée tout entière à sa correspondance secrète et passionnée [...]. Ces longues missives [...] étaient devenues pour elle comme un substitut de la création.

A la belle citation de Raymond Trousson<sup>1</sup> j'aimerais ajouter : *mais aussi d'une relation nouée dans le face à face*. Je considérerai l'échange épistolaire comme une pratique à part entière, une dynamique en soi, à l'égal du texte romanesque, à l'égal de la conversation aussi, mais indépendantes de l'un et de l'autre. Je l'analyserai dans les missives « familiales » de Belle de Zuylen/ Isabelle de Charrière, lettres privées à enjeu relationnel où, comme dans tout discours adressé, interviennent des rapports hiérarchiques, correspondant à ce que François Flahault, dans *La parole intermédiaire*, a appelé des « rapports de places ». Le sujet du discours est pris dans un rapport de positions mais, en même temps, celui/celle qui dit « je » entend, dans et par son discours, se constituer une identité, laquelle dépend de sa possibilité à attribuer des places<sup>2</sup>. Si le système des places est inscrit dans le discours, il n'en laisse pas moins une certaine marge aux sujets de la relation épistolaire ; il leur octroie diverses possibilités de moduler ou d'infléchir, voire de modifier, le rapport de places donné.

Dans les lettres entre une femme et un homme, la différence des sexes est un facteur déterminant qui doit être situé par rapport aux autres différences – de rang, de statut, de compétence, d'âge. Ensemble, elles constituent les caractéristiques de la situation propre à chacun des partenaires, et peuvent

---

<sup>1</sup> Raymond Trousson, *Isabelle de Charrière. Un destin de femme au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1994, p. 169.

<sup>2</sup> François Flahault, *La parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978.



être reliées au système des places inscrit dans le discours. Par ailleurs, dans le texte adressé à l'autre, l'épistolier peut projeter une image de soi et de l'autre par rapport auxquelles le destinataire est supposé se situer. L'évaluation de l'idée qu'on se fait de soi-même et de son correspondant fait partie de la dynamique interactionnelle. Dans ces images, l'élément qualificatif et le trait distinctif masculin/féminin sont corrélés. Si l'on voulait insérer ce 'jeu d'images' dans la conception de la *parole intermédiaire*, on dirait que l'identité du sujet dépend de la possibilité d'attribuer des images qualificatives, images qui vont du valorisant au dépréciatif : « belle Ninon », ou encore « pauvres qui se battent pour une obole »<sup>3</sup>.

Je voudrais montrer à l'appui des échanges épistolaires d'Isabelle avec David Constant d'Hermenches et Benjamin Constant que, dans le rapport étroit qui s'établit entre les images et les places, une fonction particulière revient au jeu d'inversion des rôles 'sexués'. Dans cette inversion, la différence des sexes peut être appréhendée comme facteur déterminant pour l'échange. Les épistoliers, lorsqu'ils inversent les rôles, s'ingénient à jouer avec les images et les positions, tout en restant liés par le système des places inscrit dans le discours. Il s'agira d'examiner quelle est la fonction de ces images, qui se distinguent dans une certaine mesure de ce qui était convenu à l'époque<sup>4</sup>, dans le projet qui sous-tend le discours épistolaire. Les images qualificatives et les places marquées par la différence des sexes doivent être analysées comme faisant partie intégrante de la dynamique épistolaire, chaque divergence nécessitant une « renégociation ».

### **Belle de Zuylen et David Constant d'Hermenches**

Voyons donc dans quelle mesure on peut relever l'inversion des rôles dans la correspondance de la jeune Belle avec David Constant d'Hermenches, quelles images de soi et de l'autre les partenaires construisent, quelles places chacun entend attribuer. On verra que David associe des images masculines à Belle et qu'il lui réserve une place bien au-dessus de lui-même. Parallèlement il tend, quoique d'une façon moins marquée, à se doter de traits féminins. Belle, quant à elle, se considère placée au même niveau que lui, se contentant de la place que la société hollandaise lui attribue. Quels buts ces procédés sont-ils susceptibles de servir pour chacun des deux partenaires ?

On connaît la situation de départ de ces correspondants que tout sépare, sauf leur verve intellectuelle, et celle de la jeune fille apportant une

---

<sup>3</sup> O.C., IV, p. 592, lettre à Benjamin Constant, 4 octobre 1794.

<sup>4</sup> On peut considérer comme une exception les lettres de Vincent Voiture (publiées en 1650, suivent des dizaines d'éditions jusqu'en 1743).



*David-Louis Constant d'Hermenches avec deux jeunes officiers (fragment).  
Peinture anonyme du XVIIIe siècle.  
Collection ICN.*

spontanéité et une liberté d'esprit rares. C'est Belle qui initie la relation épistolaire avec un homme plus âgé réputé dangereux : dès le début elle montre un désir d'indépendance qui fait fi du cadre normatif dans lequel elle est censée s'insérer. Dans la lettre de David du 7 août 1762, on trouve les images convenues de l'homme dévoué à la femme et de l'homme expérimenté fait pour être son conseiller. Mais on en relève aussi qui sont contraires à la convention. Ainsi deux représentations traditionnellement

réservées aux hommes<sup>5</sup>, *Jupiter* et le *génie*, sont à présent attribuées à la femme : « vous avez mis infiniment d'esprit à persuader que vous n'en avez pas autant que vous voudriez : c'est Jupiter qui se plaint que son tonnerre ne fait pas assez de bruit » ; « Agnès est un prodige [...] ; puissent le bonheur, les plaisirs, être proportionnés aux traits de feu de son génie ! »<sup>6</sup>. Aux dires de David, sa destinataire surpasse jusqu'au grand homme (Voltaire) lui-même. La jeune femme qu'il présente ainsi est 'masculinisée' comme par enchantement.

Belle, cependant, ne reprend pas les images qui la donnent à voir en homme. Elle laisse entendre que c'est plutôt son destinataire qui tend à occuper la position du dieu qui a le privilège de séduire les femmes – « vous avez trop d'art, trop de talents, cet esprit que vous semblez dédaigner vous vous en servez avec trop d'avantage [...], comment voulez vous que je vous regarde comme [...] une liaison qui ne saurait avoir rien de dangereux ? » (*O.C.*, I, p. 128). Belle le considère « trop empressé » pour se donner comme un simple ami : David doit occuper la place du pair, non du supérieur sous la coupe duquel elle risque de tomber. Ainsi, elle rétablit les rôles et le rapport de places tels que la société les conçoit : on décèle la figure de la jeune fille exposée à l'art de la séduction du mondain expérimenté qui a un avantage considérable sur elle, avantage qui joue au détriment de la femme. Mais il y a plus. Rappeler au baron qu'il doit occuper la place que les normes de comportement prévoient pour lui, et se tenir à la place prévue pour elle, constituent des éléments intégrants de l'identité que la jeune femme cherche à acquérir : parvenir à une indépendance qu'on ne concède pas aux femmes, sans manquer, aux yeux de sa famille et du monde, au respect des règles de la bienséance.

De même, dans sa lettre du 26-27 décembre 1764, Belle refuse d'endosser le rôle de l'homme : « je ne baisera pas vos lettres » (*O.C.*, I, p. 365) – l'homme, sous le coup de la passion, presse ses lèvres sur les caractères tracés par l'autre, se donnant ainsi des illusions<sup>7</sup>. Ce refus est complété par la demande adressée à l'autre d'endosser ce rôle : « que faites vous de mes lettres ? Les brûlez-vous ? ne courent-elles aucun risque dans vos voyages ? ».

---

<sup>5</sup> Réservées aux hommes à deux exceptions près (ceci n'implique pas que d'Herméniches fasse allusion à elles) : Madame de Sévigné comme épistolière que les auteurs de manuels mettent au-dessus de tous ; Madame du Châtelet comme savante que Voltaire met au-dessus de tous.

<sup>6</sup> *O.C.*, I, p. 125.

<sup>7</sup> Cf. Diderot écrivant à Sophie Volland : « Vous baiserez au bout de cette ligne, car j'y aurai baisé aussi : là, là » (Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. André Babelon, Paris, Editions d'Aujourd'hui, 1978, I, p. 158). Nous ne disposons pas de la réaction de Sophie.

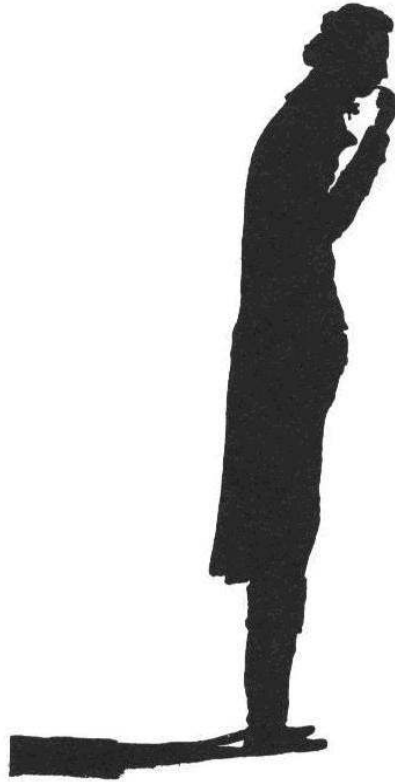
Le 24 février 1765 d'Hermenches revient à l'élévation dont il gratifie sa destinataire :

S'il était possible que mon enthousiasme pour vous, divine Agnès, pût s'augmenter, c'est aux sentiments que vous me montrez dans cette lettre, et au motif de courageuse amitié qui vous engage à me parler ainsi que vous le devriez. Loin de vous montrer trop hardie, je ne puis vous trouver que trop parfaite ; je suis persuadé que vous feriez ainsi que vous me prescrivez, mais pour moi qui ne suis sublime que dans ma façon d'aimer, avant de vous ôter le scandale que vous me témoignez, je veux vous avouer que j'aurais pu me rendre coupable de tout ce qui vous choque, sans en être moins à mon aise vis-à-vis de moi même. (*O.C.*, I, pp. 382-383)

Il répond ainsi à une lettre dans laquelle Belle a pris le risque de s'exposer et qui se distingue par sa sincérité, par un ton de pleine confiance et d'intimité qui, selon le code, ne sied qu'à l'épouse (ou, à la rigueur, à la maîtresse en titre). David parle avec la même franchise. Par ailleurs, il juge, tantôt malicieusement, tantôt sévèrement, connaissances ou amis qui leur sont communs, ceci pour mettre en valeur Belle « Archange », autre figure de caractère masculin – mais aussi Belle « aigle », curieusement féminisé (« l'aigle doit elle parler ainsi vis à vis des autres Oiseaux ? »), ce que la destinataire corrige dans sa réponse, mettant l'aigle au masculin.

Dans la clôture, on lit : « brûlez, je vous prie, cette lettre, elle ne signifie rien » (*ibid.*, p. 386). Sans doute David ne veut-il pas que cette missive qui décrie des personnes de la société soit lue par qui que ce soit d'autre que Belle, mais il n'empêche qu'il emploie une formule d'intimité qui est caractéristique des femmes. Ce sont elles qui demandent généralement de détruire des lettres risquant de les compromettre. Si l'on peut y voir un égard pour la jeune fille qui entretient une correspondance secrète qu'elle est obligée de cacher, il n'en reste pas moins que l'image qui se dessine en filigrane, dans cette lettre d'homme, est teintée de féminité : on dirait que d'Hermenches se donne à voir comme occupant la place de la femme, les rôles étant inversés. Dans sa réponse du 2 mars 1765, Belle ne relève pas l'image à inflexion féminine que son destinataire s'est attribuée : « Je ne détruirai point votre lettre, j'aime trop le feu dont elle est toute étincelante ». (*O.C.*, I, p. 395) Elle restitue à l'homme son rôle convenu : à lui d'écrire dans le style passionné que les manuels réservent à l'épistolier et refusent à l'épistolière censée se distinguer par la retenue et la pudeur<sup>8</sup>.

<sup>8</sup> Voir Jürgen Siess, « Cadre normatif et différence des sexes : lettres de femmes du XVIIIe siècle. La place des femmes dans la correspondance amoureuse. Le cadre normatif de l'épistolaire au XVIIIe siècle », in R. Mortier / H. Hasquin (dir.), *Etudes sur le XVIIIe siècle 28 : Portraits de femmes*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles 2000, pp. 117-127.



*Benjamin Constant en 1792*

*D'après une silhouette par Marianne Moula.*

*Papiers Philippe Godet, Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel.*

Ceci n'empêche pas que Belle puisse re-féminiser l'image teintée de masculinité que d'Hermenches construit à son intention. Lorsqu'il l'imagine en aigle de Jupiter, elle lui répond : « [s'] il se remplissait la tête de sa supériorité sur tout ce qui l'environne, avouez que votre ami l'aigle serait un animal très malheureux et très ridicule, et plus ridicule que toutes les comtesses du St. Empire Romain » (*ibid.*, p. 394). En refusant de s'identifier à l'aigle, oiseau impérial, Belle demande d'être reconnue pour ce qu'elle est. Elle sous-entend qu'elle est tout à fait disposée à se contenter de la place qui lui est réservée dans la noblesse hollandaise, qu'elle préfère celle-ci au rang d'une comtesse impériale – donnant à voir celle-ci comme imbue de sa personne et

prêtant à rire. Elle réclame ainsi que David reconnaisse son identité et, l'aigle et l'archange étant écartés, précisément son identité féminine.

Toutefois Belle a, à son tour, dans sa lettre du 14 février 1765, revêtu son correspondant d'une fonction féminine : « ma chambre est chaude, je voudrais seulement pour une heure vous y donner la place de ma chambrière et causer à mon aise avec vous » (*O.C.*, I, pp. 375-376). D'Hermenches dont, au moment où elle écrit, Belle suppose qu'il « soupe avec des dames », est invité à prendre, au moment où il lira cette lettre, la place d'une femme qui la connaît dans son intimité, pour ne pas dire : il est imaginé en femme. Ainsi le piquant du propos est émoussé. Par ailleurs, on pense aux réponses que Belle donne à David quand il se présente comme affligé par la « cruauté » de sa partenaire ou en être qui s'épanche trop<sup>9</sup>. Le 30 septembre 1772 elle lui avoue : « J'avais été un peu choquée [...] de cet étalage de sentiments et d'attendrissement » (*O.C.*, II, p. 285). Si, donc, le baron peut être doté de traits féminins, leur attribution revient d'abord à lui-même, sa partenaire lui faisant tout au plus écho. Et surtout l'inversion des rôles 'sexués' importe à d'Hermenches bien plus qu'à sa destinataire. Belle n'est pas prête à accepter le rôle masculin que David lui attribue, et elle accentue la différence des sexes au détriment de l'image masculine que l'épistolier construit de sa destinataire.

Le portrait de la jeune fille en grand homme ou en être sublime est-il censé détourner l'attention de Belle qui risque de se laisser séduire ? En effet d'Hermenches semble vouloir faire oublier sa tentative de séduction. Sa destinataire en est-elle dupe ? Elle n'entre dans son jeu que jusqu'à un certain point : on relève dans ses lettres la conscience de ce qu'elle prend un risque majeur en écrivant à un séducteur de renom. Il faut bien relever, dans la reprise ludique des rôles figés et le jeu de séduction qui caractérisent cette correspondance, les *différences* entre la conduite de Belle et celle de David. C'est que la jeune femme prend toujours soin de garder la maîtrise du jeu. Sans doute se permet-elle parfois de s'avancer trop dans la relation à l'autre telle qu'elle est définie par le cadre normatif<sup>10</sup> – le 8 novembre 1764, elle écrit : « Si je vous donnais un baiser, me trahiriez vous ? » (*O.C.*, I, p. 344), et le 27 décembre 1764 : « je fis semblant de ne pas entendre, je demandai et je courus encore... Je demandais un baiser » (*ibid.*, p. 365). Mais elle remet le baron à sa place, celle de l'ami lié par la règle du respect, dès lors que c'est lui qui s'avance trop et risque de menacer la position de la jeune fille tenue de veiller à sa réputation.

<sup>9</sup> *O.C.*, II, p.25, lettre de Constant d'Hermenches, 6 janvier 1767 ; p. 231, lettre du même, 22 décembre 1770.

<sup>10</sup> Voir Pierre H. Dubois, « Ambiguïté comme forme de vie. La correspondance Belle de Zuylen – Constant d'Hermenches », *Documentatieblad Werkgroep 18<sup>e</sup> Eeuw*, 27-29, juin 1975, pp. 73-90 ; Paul Pelckmans, *Isabelle de Charrière. Une correspondance au seuil du monde moderne*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1995, p. 28.

Par ailleurs, on voit l'importance du rapport qui relie entre elles l'image censée qualifier la personne et la place assignée à l'homme ou à la femme. Chez David, la figure masculine associée à la femme et la place dont elle est gratifiée se recourent. En revanche, Belle tend à distinguer entre l'image et la place : l'*aigle*, et le véritable rang social de la jeune fille ; entre l'attribut et le sexe donné de la personne : le caractère *élevé et dominant*, et la femme en position inférieure face au mondain expérimenté. Elle définit sa place dans la relation épistolaire et montre qu'elle a clairement conscience de la place qu'elle occupe. D'Hermenches, en revanche, donne à voir la place et l'image comme pouvant devenir identiques : Belle devient le génie qui peut être substitué à Voltaire, ses qualités sublimes lui permettent d'atteindre au rang de Jupiter. La différence des sexes est brouillée. Belle toujours revient au sens littéral, et tâche de rester sur terre, d'y ramener le baron aux élans poétiques. A ses yeux, jamais David ne pourra se métamorphoser en chambrière. La différence des sexes est marquée.

Pour David, il s'agit de maintenir le jeu galant tout en prétendant réserver le rôle actif et la place la plus élevée à la femme. En cas de besoin il fait appel à la sincérité, voire à l'épanchement pour renforcer sa position. Pour Belle, il s'agit d'éviter le piège qu'elle décèle dans l'entreprise de son correspondant tout en déjouant les normes rigides auxquelles elle est censée se soumettre. Créer une amitié forte sans être dupe du séducteur, et enfreindre des règles qui l'empêchent d'atteindre à l'indépendance, ce sont autant d'éléments de l'identité qu'elle entend se constituer. Elle semble pouvoir y parvenir en trouvant le difficile équilibre entre deux attitudes et comportements : il s'agit de réussir à avoir au moment opportun le recul nécessaire face au séducteur d'une part, face au cadre normatif d'autre part.

### **Isabelle de Charrière et Benjamin Constant**

Comment les images et les places jouent-elles dans la correspondance qu'entretiennent, vingt ans plus tard, Benjamin Constant et Madame de Charrière ? Quand il la rencontre pour la première fois en mars 1787, Benjamin n'en est qu'à ses débuts. Isabelle, de 27 ans son aînée, semble prédestinée à être le guide et l'âme sœur du jeune homme qui se cherche. Elle est en position de l'initier aux usages mondains et institutionnels, et en mesure de le faire profiter de son expérience. Cette fois-ci, c'est l'homme qui sollicite la femme pour nouer une relation épistolaire, et qui rehausse son *ethos* de traits féminins. Ainsi l'inversion des rôles tels qu'ils sont prévus pour les deux sexes se met en place à partir de l'image que l'épistolier donne de lui-même. Celle-ci se forme par un jeu de contraste avec l'image de l'autre, Constant dotant Madame de Charrière de traits masculins.

Sans doute trouve-t-on, ici encore, des images existantes telles que le soupirent<sup>11</sup> ou le couple fondé sur la réciprocité<sup>12</sup>. Mais dès le début de l'échange, le jeune Constant se donne à voir en être fragile, hypersensible, hésitant, sujet à l'ennui, facettes qui à l'époque sont attribuées à la femme. Sans doute aussi, dans les premières missives, il se prête parfois à l'ironie, ainsi lorsqu'il se présente comme « votre chevalier errant » ou comme « moi chétif » qui rend un service à la « noble Dame »<sup>13</sup>. Mais plus on avance dans la correspondance<sup>14</sup>, plus un ton plaintif se fait entendre. Celui-ci peut être relié à l'expérience de Benjamin à Brunswick, comme gentilhomme de la chambre du duc (1788-1793). Le jeune homme qui a rencontré un climat libre et convivial à l'Université d'Edimbourg (1783-1785), souffre de la vie étriquée du petit Etat et voit les courtisans en marionnettes. Cependant ce ton se fait entendre encore souvent par la suite. Dans ses lettres de 1788-1790 et de 1793-1794, la plainte se fait insistante, et il s'y dessine un *ethos* aux traits féminins. « Plus je vis et plus je vois que tout n'est rien. Il faut savoir souffrir et rire ne serait ce que du bout des lèvres » (*O.C.*, III, p. 45, lettre du 27 décembre 1787) ; « je vous ai écrit [...] de tristes et lamentables Epîtres » (*ibid.*, p. 59, lettre du 9 mars 1788) ; et dans un ajout : « Si pourtant [...] une Lettre de vous venait rompre cette éternité de silence que j'ai mérité, [...] je vous regarderai comme une compensation cent fois supérieure à toutes mes peines » (*ibid.*, p. 68). Et un mois plus tard Benjamin écrit qu'il se trouvait « sous le fardeau de la mélancolie et du dégoût », quand il a rencontré Isabelle (*ibid.*, p. 80, lettre des 4-5 avril 1788). En 1793 encore on lit : « je suis abattu et une profonde mélancolie me saisit » – et, dans la conclusion : « vous trouverez en moi [...] un homme bien peu amusant, moins amer peut-être que la dernière fois, mais beaucoup plus triste » (*ibid.*, p. 593, 594, lettre du 31 mars). Et, à la fin de sa lettre du 18 juin 1793, il s'exclame : « Ah ! la sottise que la vie [...] ! » (*O.C.*, IV, p. 103). Le ton de plainte monte encore, dans l'épître du 25 septembre 1793 : « voir qu'on n'existe que pour souffrir est horrible » (*ibid.*, p. 182). Par ailleurs, Constant parle de gémissements, de nerfs irrités, d'affliction<sup>15</sup>. Tous ces éléments affectifs rappellent le discours épistolaire féminin, qu'il soit réel ou fictionnel : on pense à la correspondance de Julie de Lespinasse aussi bien qu'aux *Lettres portugaises*.

A la facette de l'homme sujet à l'ennui il faut ajouter celles de l'être fragile et de l'être inquiet : « je suis d'une faiblesse extrême », les « inquié-

<sup>11</sup> *O.C.*, III, pp. 52-53, lettre de Benjamin Constant, 25 février 1788.

<sup>12</sup> *O.C.*, III, p. 54, lettre de Benjamin Constant, 3 mars 1788.

<sup>13</sup> *O.C.*, III, p. 37, lettre de Benjamin Constant, 4 octobre 1787 ; p. 44, lettre du même, 27 décembre 1787.

<sup>14</sup> Les réponses d'Isabelle manquent (jusqu'au 6 août 1789), elles ont été brûlées par Constant.

<sup>15</sup> *O.C.*, III, p. 593, lettre de Benjamin Constant, 31 mars 1793 ; *O.C.*, IV, pp. 161-162, 27 août 1793 ; pp. 222-228, 16-18 octobre 1793.



tudes morales » me tuent, lit-on dans la lettre du 4 juin 1790 (*O.C.*, III, pp. 220-221). Et, dans la réponse d'Isabelle, on relève le souhait que son correspondant revienne de « cet état de langueur que vous me peignez si bien et si tristement » (*ibid.*, p. 230, lettre du 30 ou 31 août 1790). Le 17 mai 1793, il écrit : « je combats de toutes mes forces cette indifférence pour le vice et la vertu qui a été le résultat de mon étrange éducation et de ma plus étrange vie, et la cause de mes maux » (*O.C.*, IV, p. 67). Vains efforts, à en croire l'épître envoyée un mois plus tard : « Je suis horriblement découragé, parce que je ne vois rien qui me ranime [...] » (*ibid.*, p. 102, lettre du 18 juin 1793), et le 25 septembre il se désole d'être usé « par l'anxiété et l'inquiétude » (*ibid.*, p. 182). On voit transparaître ici la figure du jeune homme languissant, inquiet, aux traits féminins.

Isabelle, cependant, n'est pas prête à accepter cette image. Dans sa réponse à la lettre du 24 décembre 1790, elle critique la complaisance de Benjamin pour le spleen : « à quoi bon aussi se tourmenter pour discuter le à quoi bon de tout ce qu'on fait et de tout ce qu'on voit ? » (*O.C.*, III, p. 264, lettre du 8 janvier 1791). Et, plus loin : « Je ne suis pas de votre avis, du tout, relativement à vous-même. Vous vous plaigniez du *décousu* il y a trois ans comme aujourd'hui et peut-être avec plus de raison » (*ibid.*, p. 266). Aux yeux d'Isabelle, il a fait des expériences dures mais salutaires dont il doit tirer des leçons, aussi devrait-il concevoir un projet de vie. On peut relever ici, dans le mode du *dire*, l'*ethos* du guide qui peut faire profiter de ses conseils le jeune homme à la recherche de son identité.

On retrouve les accès d'ennui pendant la période de la Révolution. Le 6 juillet 1793, Benjamin écrit à Isabelle, dans l'attente de son départ pour Colombier : « Hélas non, ce n'est pas pour vous dégoûter de mes lettres que je griffonne si inlisiblement [*sic*] : c'est tout simplement parce que l'ennui influe sur ma main comme sur mon esprit, et que jamais je n'ai été plus dégoûté de tout ce qui m'entoure » (*O.C.*, IV, p. 114). Il met sa destinataire (et hôtesse) à rude épreuve, certes. Il faut bien noter cependant que, jusque dans le penchant de l'épistolier à se refermer sur lui-même, c'est un appel à l'aide qui se fait entendre. Celui-ci résonne fortement dans la conclusion : « plaignez-moi de l'insupportable incertitude qui consume ma vie et aimez-moi ». La facette de l'homme atteint du spleen a pour complément celle de l'homme qui épanche ses sentiments (17 septembre 1790) : « oui certainement vous seriez nécessaire à mon esprit, à mes idées, à ce besoin que j'ai encore quelquefois de m'épancher dans le sein de quelqu'un qui me sente et me comprenne, deux choses [...] que je ne trouve réunies que chez vous » (*O.C.*, III, p. 236). Benjamin se donne à voir comme être sensible qui se

confie à Isabelle, mais il tâche aussi de dépasser sa langueur et recherche soutien et réconfort auprès de sa correspondante<sup>16</sup>.

On peut relever un jeu d'images complémentaires, entre l'image de l'être fragile, sujet à l'ennui et aux afflictions et, à l'autre pôle, la figure de la femme qui excelle par un esprit revigorant. Dans sa lettre du 10 décembre 1790, on lit : « mon esprit n'est pas moins plat ni moins décousu [que ma lettre]. La vie que je mène m'abrutit ». Et, en conclusion :

quand on est aussi paresseux et décousu que je le suis, on l'est aussi dans tous les Etats. Adieu. Répondez-moi une bonne longue lettre. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière. Comme il faut finir par là, autant vaut-il commencer aussi par là. (*O.C.*, III, pp. 251-52)

Sa partenaire peut l'aider à guérir d'un état marqué par le sentiment du morcellement et de l'inertie. Mais il y a plus. L'humain abruti par le mal qu'on lui inflige<sup>17</sup> projette l'image d'un être qui a accès à l'Olympe : par le nectar de sa parole, Isabelle pourra relever le jeune homme qui se sent sombrer dans l'échec, qui ne saurait se constituer une identité. Cette image de la femme est rehaussée de couleurs communément réservées aux portraits d'hommes. Dans sa lettre du 7 mars 1788, Benjamin peint Isabelle en sage, la présentant comme le modèle à suivre, et comme placée au plus haut rang : « Puissent tous les souverains de l'Europe [...] s'éclairer en lisant vos feuilles<sup>18</sup>, et se conformer [...] à vos sages vues ! » (*O.C.*, III, p. 57). Cette idée se maintient jusqu'au tournant amené par la Révolution et à la rencontre avec Germaine de Staël<sup>19</sup>. Dans une lettre du 24 mai 1793 à sa tante, la comtesse Anne-Adrienne de Nassau, Benjamin voit en Isabelle un grand auteur qui a « plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour faire trembler la moitié de la Germanie »<sup>20</sup>.

Madame de Charrière fait, dans une certaine mesure, écho à cet éloge de la femme aux traits masculins. Ainsi, dans sa missive du 31 août

<sup>16</sup> Renvoyons, pour tous ces éléments « féminins » relevés jusqu'ici, aux deux ouvrages influents de l'époque que sont le *Système moral et physique de la femme* de Pierre Roussel (1775) et l'*Essai sur les femmes* d'Antoine Léonard Thomas (1772).

<sup>17</sup> Allusion au procès fait à son père que Benjamin défend contre les « coquins qui [le] tourmentent » (*O.C.*, III, p. 250).

<sup>18</sup> *Observations et conjectures politiques*, 17 numéros, 1787-1788 (*O.C.*, X, pp. 57-110).

<sup>19</sup> Voir les beaux articles de Roland Mortier, « Belle and Benjamin : Political Gradations », *Eighteenth Century Life* 13, 1989, pp. 16-25 (ici p. 17) et « Isabelle de Charrière, mentor de Benjamin Constant », *Documentatieblad Werkgroep 18<sup>e</sup> Eeuw*, 27-29, juin 1975, pp. 101-137.

<sup>20</sup> Benjamin Constant, *Cent lettres*, éd. Pierre Corday, Lausanne, Bibliothèque romande, 1974, p. 57.

1790, elle se présente, de son côté, tantôt sérieusement, tantôt avec ironie, comme son *mentor*. Ici, c'est elle-même qui s'attribue une fonction réservée aux hommes. Elle gratifie Benjamin de l'adresse « votre majesté », tandis qu'elle se donne à voir en « pauvre mentor » (*O.C.*, III, p. 231) : Isabelle réserve à son jeune partenaire la place du roi dont elle ne serait que l'éducateur, elle se place donc en position inférieure. Ce jeu d'images implique l'inversion du rapport social que les deux correspondants entretiennent entre eux. Sur le mode ironique l'épistolière fait entendre à son jeune partenaire qu'il doit montrer moins d'amour-propre et plus de reconnaissance.

Il faut ajouter que la différence des sexes est gommée ici : Isabelle se présente en homme qui se trouve face à face avec un autre homme, ainsi elle s'attribue des caractéristiques « masculines » comme la dureté ou la « rigoureuse franchise ». On relève une figure aux traits masculins également dans le ton, le mode du *dire*. Dans la même lettre, on trouve les intimités « ménagez-vous, que votre nourriture soit saine et vos repas réguliers, [...] Lisez de Thou, lisez Tacite [...] et peu à peu vous vous retrouverez capable de tout ce que vous voudrez exiger de vous » (*ibid.*, p. 230) ; et le 13 mai 1792 on lit : « Mettez-vous en règle avec vous-même et les autres ». Dans ces intimités et affirmations apparaît en filigrane l'image du pédagogue qui instruit son élève et lui prodigue des conseils.

Si Isabelle maintient encore l'*ethos* du mentor, elle tâche, par ailleurs, de corriger, voire de modifier l'image de l'autre, de gommer les traits féminins du portrait de Benjamin. Elle semble supposer que l'*ethos* de l'être fragile, efféminé, empêche le jeune homme de se constituer une identité. Le 24 août 1793 elle lui promet : « J'écrirai tous, tous les courriers, et me trouve heureuse de la loi que vous me faites » (*O.C.*, IV, p. 158). La figure du législateur occupant un rang élevé se substitue à présent à celle de l'élève qui a besoin de soutien et de conseils. Au moment où Benjamin, hypersensible, croit lire une annonce de rupture, Isabelle se place en position inférieure, en d'autres termes : elle « renégocie » leur rapport, pour rassurer son destinataire et raffermir leur relation.

Benjamin, quant à lui, oscille à présent entre l'*ethos* de l'être souffrant et peu sûr de lui<sup>21</sup> et l'*ethos* de l'esprit libre et de l'homme aux opinions fortes<sup>22</sup>. Parallèlement, dans l'image qu'il donne d'Isabelle, dominant tantôt les touches masculines, tantôt les touches féminines : on trouve les facettes de « Votre Excellence » (*O.C.*, IV, p. 161, lettre du 27 août 1793) ou de « Beelzebüb » (*ibid.*, p. 301, lettre de l'hiver 1793-1794), mais aussi la figure de la partenaire idéale<sup>23</sup>. Le mois d'avril 1794 marque le point cul-

<sup>21</sup> Lettres des 25 septembre 1793 et 28 avril 1794 (*O.C.*, IV, pp. 181-183 et pp. 408-410).

<sup>22</sup> Lettres des 23 mai et 6 juin 1794 (*O.C.*, IV, pp. 439-441 et pp. 453-455).

<sup>23</sup> Lettre des 5-7 avril 1794, *O.C.*, IV, pp. 378-379.

minant de la relation épistolaire, les deux partenaires affirment la réciprocité de leur sentiment fort, la conviction que leurs âmes communiquent intimement. En revanche, à partir du mois de juin, Benjamin, tout en répétant que son amour pour elle résiste à tous les orages, s'affirme comme caractère fort et comme homme partial, mais s'arroge aussi le droit de juger Isabelle. Aussi le 9 septembre se présente-t-il en défenseur de la Révolution, se moquant de la manière « doucette et détournée » par laquelle sa correspondante veut le « réconcilier avec une contre-révolution » (*O.C.*, IV, p. 558). Suit un échange marqué par l'ironie et le reproche. Les deux correspondants parviennent cependant à « renégocier » leur relation en réaffirmant leur fort attachement réciproque (à partir du 20 septembre). Nouvelle péripétie le 30 septembre, avec la lettre dans laquelle Benjamin prend la défense de Germaine de Staël. Elle suscite la réponse suivante (le 4 octobre), dans laquelle Madame de Charrière montre sa supériorité, revenant, sur le mode ludique, à l'image du jeune homme aux traits féminins :

Je puis supporter beaucoup de ridicules mais celui d'être jalouse d'elle Mme de Staël, comme le vieux Corneille l'était du jeune Racine me serait plus fâcheux qu'un autre. [...] Qu'on me croie jalouse de Mme de Staël à cause de vous et non à cause de notre petite réputation c'est bon cela. Je défends un trésor. La toison d'or, par exemple. Elle est Jason, moi un certain Roi. (*O.C.*, IV, pp. 591-592)

Implicitement elle attribue à Benjamin la place d'une femme, à travers l'évocation d'une rivalité et d'un amour d'obédience mythologique. Isabelle se voit à la place destinée à un homme (Corneille), image qu'elle écarte toutefois aussitôt, pour s'imaginer être à la place d'un autre homme (Pélidas) : elle attribue à présent à son destinataire la place de l'objet convoité que le roi ordonne à Jason (qui réclame le trône) d'aller quérir. Derrière la toison d'or se dessine la figure de Médée qui aime le jeune héros et lui permet d'obtenir le précieux objet. Le jeu d'images que met en place Isabelle est supposé faire entendre à Benjamin que la précieuse relation amicale avec lui est un objet convoité par chacune des deux femmes. En construisant une image à double face – objet précieux et femme à la force magique – l'épistolière dote, encore une fois, l'homme de traits féminins. Elle lui assigne une fonction ambivalente : il est désiré, mais autant comme objet que comme personne. Qui plus est, deux femmes au statut d'hommes puissants se le disputent comme on se dispute une femme considérée comme objet de désir. Quoiqu'il fasse, sous-entend-elle, Benjamin aura le second rôle, il sera en position inférieure. Sur le mode ironique et en montrant toute sa culture et sa finesse, Isabelle tente de garder Benjamin pour elle, au détriment de sa rivale. Son correspondant ne relèvera pas le jeu avec les places et les rôles qu'elle l'invite à jouer avec elle.

Cependant, à la même période les images commencent à changer. Dans le portrait d'Isabelle, les traits féminins sont accentués, le mentor cède la place à l'amie maternelle. Par ailleurs, dès le 24 septembre 1794, Benjamin est vu comme l'enfant fanfaron qui... sera reçu comme le fils prodigue (*O.C.*, IV, pp. 571-572). On peut entendre un écho de cette lettre dans celle de Benjamin du 3 décembre 1794 : « Quant aux buts, vous aurez beau faire, je n'en ai aucun » (*ibid.*, p. 654) – un projet de vie, de carrière, s'entend, puisque à ce moment les projets littéraires ne manquent pas. Il ajoute cependant qu'il reste à celui qui « erre sans but » le présent – dont il s'agit de faire quelque chose pour l'amour voué à la grande amie : « Aimez-moi, croyez que je vous aime tendrement, répétez-vous toujours que *though I intend nothing, yet I intend to love you as long as I live* » (*ibid.*, p. 655). Et dans sa réponse du 8 décembre, Isabelle s'engage à accepter Benjamin tel qu'il est : « Jamais on ne vous reparle plus de *buts*, ni de *plans*. Vous en aurez des premiers, qui pour être little ones ne vous en feront pas moins faire ce qu'il faudra », et affirme ne pas se soucier de ce qu'il ne veuille pas être un homme exceptionnel, qu'elle est seulement « fort impatiente de [le] voir » (*ibid.*, p. 661).

Mais, il faut le noter, dès le 21 octobre Benjamin a vanté les mérites de Germaine de Staël, être à part « tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle ». Cet éloge fait tressaillir Isabelle qui se sent mise à l'épreuve, soumise à un « experiment », comme elle le dira plus tard (le 11 janvier 1795). Et lorsque, le 6 janvier 1795, elle lui déclare encore une fois son amour – « Il faut savoir, cher Constantinus, que je vous aime autant que jamais et que je mets le plaisir de vivre avec vous au-dessus de toute autre jouissance de société et d'amitié » (*O.C.*, V, p. 26) –, Isabelle sait pertinemment que l'enfant prodigue est reparti pour se choisir une autre « *family* ». La lettre du 11 janvier est marquée par la déception, la désillusion : « J'avais trop souffert [...]. Aussi mobile que vous, et bien plus profondément sensible, je me raffermis et me guéris à force de résolution et de constance. Le séjour de Colombier m'était odieux » et, plus loin : « vous êtes autre [...], vous êtes le maître ou même vous n'êtes pas le maître de vos sentiments, mais il en est de même pour moi des miens » (*O.C.*, V, pp. 33-34). La blessure est profonde. Isabelle considère que Benjamin veut la reléguer à une place inférieure, qu'elle refuse d'accepter. Les rôles seraient dans un certain sens restitués, mais au prix de la perte de la réciprocité et de l'égalité, valeurs auxquelles elle n'est pas prête à renoncer. On décèle, dans sa lettre, la conscience de ce que Constant, qui à présent semble se croire tout permis, tend à réduire la différence des sexes à l'inégalité qui joue au détriment de la femme.

On notera que sa correspondance avec Benjamin diffère de l'échange avec David sur plusieurs points. Ce qui importe ici à Isabelle dans la conduite de son partenaire, c'est sa contribution à la construction de rapports matures entre eux. Et quel est le but que poursuit Benjamin, lorsqu'il se

montre sous des traits féminins et qu'il dote Isabelle de traits masculins ? L'image qu'il lui attribue la donne à voir en grand esprit et en caractère fort, ces qualités semblent la destiner à aider l'homme sujet à l'ennui et à l'inquiétude à sortir de son état de langueur et de l'indécision. Isabelle accepte cette image, sans pour autant accepter le portrait que son destinataire peint de lui-même. La figure du garçon efféminé fait partie pour elle d'un jeu d'images identitaires qu'il s'agit de dépasser. Aussi Isabelle tâche-t-elle d'amener Benjamin à abandonner les traits féminins, pour faire ressortir les traits masculins. C'est qu'elle a pleinement conscience de la différence des sexes. Montrer à travers le jeu de l'inversion précisément son identité féminine constitue un point fort de l'enseignement qu'elle entend dispenser à son protégé. Celui-ci, semble-t-elle sous-entendre, pourra, à condition d'accepter la différence, former sa propre identité. Benjamin a cependant du mal à sortir du jeu de rôles, à pleinement reconnaître Isabelle comme la partenaire au détriment du mentor.

Grâce à Isabelle qui lui a donné tout son appui, il s'est senti accepté tel qu'il est. Mais dès lors qu'elle entend à son tour s'appuyer sur lui, raffermir une amitié dans laquelle il s'engagerait contre vents et marées, Benjamin se détourne, comme si, une fois qu'elle l'a aidé à se constituer une identité, il n'avait plus besoin d'elle. En revenant aux rôles qui incombent à chacun des deux selon les conventions, il semble retomber dans l'idée reçue qui donne la première place à l'homme au détriment de la femme et qui confond ainsi différence et inégalité, inégalité et infériorité. Isabelle, en revanche, ne saurait rester dans le jeu d'inversion. Ses lettres montrent qu'à ses yeux la relation à l'autre, écrite ou vécue, doit se prouver au jour le jour, et être guidée par les principes de l'égalité et de la réciprocité.

On a pu voir que, dans les deux correspondances, en dépit de leurs situations et leurs enjeux bien distincts, une fonction particulière revient au jeu d'inversion des rôles « sexués ». Plus précisément, l'inversion des rôles a ici un impact pour le but poursuivi par chacun des partenaires. David d'Hermenches cherche à en tirer profit pour son projet de séduction, Benjamin Constant espère, grâce à elle, s'attacher la femme susceptible de le former, de lui permettre de constituer son identité. Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière, quant à elle, refuse le rôle masculin pour parer à la tentative de séduction tout en poursuivant la joute spirituelle. Par ailleurs, elle entend modifier l'image du jeune homme efféminé que projette son partenaire, pour qu'il s'engage dans une relation mature avec elle. Mais il y a plus. Le jeu avec les rôles convenus permet, d'une part, de « négocier » les attributs et les attitudes prévus pour les relations entre les deux sexes et, d'autre part, de subvertir le système des positions assignées à chacun. Ainsi Isabelle tend à affirmer son indépendance par rapport à l'homme susceptible de la séduire,

de s'affirmer comme son égale, ou encore à amener l'homme hésitant à s'affirmer et à entrer dans une relation fondée sur l'égalité et la réciprocité.

Jürgen Siess (Université de Caen) est spécialiste de littérature française et comparée, et membre du groupe de recherche ADARR (Analyse du Discours, Argumentation & Rhétorique) de l'Université de Tel-Aviv. Il publie sur l'écriture épistolaire, en particulier sur les correspondances de femmes – Emilie du Châtelet, Isabelle de Charrière, Julie de Lépinaise, Marie-Jeanne Riccoboni. Il a édité *La lettre entre réel et fiction* (1988, en ligne : <http://www.tau.ac.il/~adarr/>), et co-édité, entre autres, *La double adresse* (2002) et *L'Épistolaire au féminin* (2006). Il publie également sur Beckett et Rilke.

Adresse : [jsiess@noos.fr](mailto:jsiess@noos.fr)

### Abstract

This article views correspondence as a cultural practice to be distinguished from conversation or the epistolary novel, and examines the letters Isabelle de Charrière exchanged with David d'Hermences and Benjamin Constant in this perspective. A crucial function can be assigned to the inversion of gender roles in the epistolary dynamics. Addressing the baron d'Hermences, the young woman initiates an exchange characterized by wit and *galanterie*. The gender difference appears in the interplay of the images projected by the two correspondents: David endows his partner with masculine features; Belle, however, does not accept the portrait of the young lady as a mature man, in which she detects the gallant intentions of her correspondent. Nevertheless, Mademoiselle de Zuylen maintains throughout the brilliant exchange the unconventional position of the independent young woman tending to subvert discursive and cultural norms.

Twenty-five years later, young Benjamin Constant and Madame de Charrière develop an epistolary relationship in a setting noticeably different from the first one. This time a correspondent presenting himself as an effeminate young man, passive, hesitant, prone to *ennui*, is looking for a partner likely to guide him. Isabelle enters wholeheartedly into his search for a sentimental education, and attempts to convince Benjamin not only to leave behind the *ethos* of the effeminate man but also to adopt the project of a gender relationship based on equality and reciprocity.

**Magdalene Heuser**

**Ludwig Ferdinand Huber's contribution  
to the reception of Isabelle de Charrière's  
work in Germany<sup>1</sup>**

Ludwig Ferdinand Huber is considered the most important distributor of Isabelle de Charrière's œuvre in Germany<sup>2</sup>. Through his manifold and diverse activities as translator and journal publisher he became an authority in the cultural transfer between France and Germany around 1800. After his premature death in 1804, Therese Huber (his wife) and Therese Forster (his step-daughter) were in charge of his estate, which meant that they were also responsible for the works by Charrière that had become part of it.

In this essay we will consider how Isabelle de Charrière and Ludwig Ferdinand Huber got acquainted and became friends, which of their interests were starting points and topics for their collaboration, and what the effects were of their joint efforts, which lasted only some ten years. Central in all of this is Huber's work as translator of Charrière's work, which was always accompanied by an intensive exchange about details and principles of the art of translation. This led to a contribution to the general discourse around 1800 on French *versus* German literature<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Revised and expanded version of my lecture at the annual meeting of the Genootschap Belle van Zuylen, October 20, 2007, in Utrecht. I thank Margriet Lacy for translating this article (except for the French quotations) from the German into English.

<sup>2</sup> Michel Espagne, "Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer", in Hans-Jürgen Lüsebrink and Rolf Reichardt, eds., *Kulturtransfer im Epochenumbruch Frankreich-Deutschland 1770 bis 1815*, Leipzig, Universitätsverlag, 1997 (*Deutsch-Französische Kulturbibliothek*, vol. 9, parts 1 and 2), pp. 309-329.

<sup>3</sup> One must also take into account the extremely close collaboration between the Huber couple, which makes it impossible in many instances to attribute individual authorship to their comments or literary work.



Die *Briefausgabe Therese Huber*<sup>4</sup>, in this context considered for the first time with the inclusion of yet unpublished material, and Isabelle de Charrière's correspondence as it is available in the *Œuvres complètes*<sup>5</sup>, are the principal sources on which this essay is based<sup>6</sup>. The Huber and Forster biographies written by Therese Huber proved to be of little help in this regard<sup>7</sup>. The basis for research on Ludwig Ferdinand Huber still is the monograph by Sabine Dorothea Jordan – an American dissertation dating from 1978<sup>8</sup> whose contribution to the role of Charrière, however, does not take us beyond previously published knowledge (e.g., Ludwig Geiger's biography of Therese Huber<sup>9</sup>), except for some bibliographical information. Stephanie Meer-Walter's thesis (1996) is the first solid study of the Huber-Charrière correspondence, with special emphasis on translation work<sup>10</sup>. Geneviève Roche examines whether, and in which form, there was a Forster-Huber translation factory<sup>11</sup>. Marita Gilli (1997) describes the individual works that Huber translated, their publications, and their reviews<sup>12</sup>.

<sup>4</sup> Therese Huber, *Briefe*, 9 vols., edited by Magdalene Heuser and (vol. 5) Petra Wulbusch, Tübingen, Niemeyer, 1999ff., vol. 1 (1774-1803), vol. 2 (1804-June 1807), vol. 4 (1810-1811), vol. 5 (1812-June 1815), vols. 3 and 6-9 forthcoming (hereafter *BTH*).

<sup>5</sup> In the *O.C.*, vols. I-VI. Dans les citations l'orthographe et la ponctuation de l'auteur ont été respectées (n.d.l.r.).

<sup>6</sup> See *Georg Forsters Werke. Sämtliche Schriften, Tagebücher, Briefe*, 18 vols., edited by the German Academy of Sciences in Berlin, Institute for German Language and Literature, Berlin, Akademie-Verlag 1958-82 (2<sup>nd</sup> edition 1986ff.), here vol. 17, pp. 371-372, for a reaction by G. Forster (June 23, 1793) to a comment by his wife about Isabelle de Charrière.

<sup>7</sup> *L. F. Huber's sämtliche Werke seit dem Jahre 1802 nebst seiner Biographie*, 2 vols., Tübingen, Cotta, 1806, vol.1, pp.118-119; *Johann Georg Forster's Briefwechsel. Nebst einigen Nachrichten von seinem Leben*, 2 vols., edited by Th[erese] Huber, née H[eyne], Leipzig, Brockhaus, 1829, I, p. 123.

<sup>8</sup> Sabine Dorothea Jordan, *Ludwig Ferdinand Huber (1764-1804). His Life and Works*, Stuttgart, Heinz, 1978 (= *Stuttgarter Arbeiten zur Germanistik*), here pp. 123-131 and *passim*.

<sup>9</sup> Ludwig Geiger, *Therese Huber 1764 bis 1829. Leben und Briefe einer deutschen Frau*, Stuttgart, Cotta, 1901.

<sup>10</sup> Stephanie Meer-Walter, "Die Korrespondenz Isabelle de Charrières und Ludwig Ferdinand Hubers (1793-1803)" (typewritten essay in partial fulfilment of requirements for a highschool teaching licence, Osnabrück, 1996).

<sup>11</sup> Geneviève Roche, "Übersetzen am laufenden Band. Zum Beispiel Ludwig Ferdinand Huber & Co.," in H.-J. Lüsebrink and R. Reichardt, eds., *op.cit.*, pp. 331-359; on Mme de Charrière, pp. 336-338.

<sup>12</sup> Marita Gilli, "Les revues de L.-F. Huber, Médiatrices des lettres françaises", in Pierre-André Bois *et al.* eds., *Les Lettres Françaises dans les Revues Allemandes du XVIII<sup>e</sup> Siècle*, Bern, Lang 1997, pp. 49-71; here pp. 49-64.

### The literary field – biographical information

Huber presumably met Isabelle de Charrière shortly after his arrival in Neuchâtel (July 1793), through Therese Forster, who would become his wife. She herself had come from Vaumarcus to pay Madame de Charrière her first visit on May 7, 1793<sup>13</sup>. Huber's situation at the time was extremely precarious. In the fall of 1788 he had come to Mainz as secretary at the office representing the elector of Saxony and had very soon moved in with Georg Foster, at the latter's invitation. During Forster's trip, together with Alexander von Humboldt, to the Netherlands, England, and France (March – July 1790), Huber and Therese Forster became intimately acquainted, which led in December 1792 to a separation of the Fosters that eventually would have become a divorce, were it not for Forster's death in January 1794. These personal as well as political complications – Huber had witnessed the establishment of the Republic of Mainz (March 17 – July 23, 1793) in the house of his friend, who was a Jacobin and a spokesperson for the movement – formed the end of his diplomatic career. He resigned in June 1793 and in July moved to Neuchâtel, where Therese Forster lived at the other end of the city, firmly decided to marry her as quickly as possible and at the same time assume responsibility for the children from her first marriage, Therese and Claire.

His new role as husband and father collided with the necessity to make a new professional start, as author, literary critic, and political editor<sup>14</sup>. To do this, life in the country – members of the Huber family lived from late June 1794 until late February/early May respectively in the small village of Bôle near Neuchâtel, in rather poor circumstances – clearly was an unfavorable starting point. Huber's letters to his father-in-law, Christian Gottlob Heyne in Göttingen, and to his friend Paul Usteri in Zürich, as well as his wife's correspondence, tell us about the many unsuccessful attempts to get established in Germany, Switzerland, or England and to be associated again with intellectual circles and discourse. Therefore, the proximity to Isabelle de Charrière, her family, and her circle of intellectual friends in Colombier and vicinity became all the more important<sup>15</sup>. It was not until 1798 that Huber was able to find a position in a German-speaking area and in an urban envi-

---

<sup>13</sup> *BTH*, 1, nr. 153. According to Marita Gilli, *op. cit.*, p. 54, Th. Forster(-Huber) and the Charrières came into contact with each other through Georges de Rougemont. The first extant letter from L.F. Huber to Isabelle de Charrière is dated "approximately August 20, 1793" (see *O.C.*, IV, nr. 1096). See also Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses Amis d'après de nombreux documents inédits*, Geneva, Slatkine Reprints, 1973 (1906), II, pp. 81-35.

<sup>14</sup> By this time Therese Huber also supported her family financially, through her work (published anonymously or under her husband's name) as a writer; regarding the anonymity of her authorship, see *BTH*, II, nr. 103, notes 4-5.

<sup>15</sup> Around this time the friendship between both Hubers and Benjamin Constant developed, and the Hubers also became acquainted with Germaine de Staël.

ronment, when in mid-March he became, in Tübingen, the editor of Cotta's paper *Neueste Weltkunde* and continued that publication in Stuttgart, from late September 1798 on, under the new name of *Allgemeine Zeitung*. Through "the small literary circle" in this city – a regularly meeting group to which belonged writers, artists, editors, and Johann Friedrich Cotta in his capacity as publisher – Huber and his wife gained access to a completely different type of literary realm, the so-called Swabian circle of poets<sup>16</sup>. Because of censorship measures against the *Allgemeine Zeitung* in Württemberg its headquarters were moved in mid-November 1803 to Ulm, so Huber went there too. His family followed him in early April. His appointment in March 1804 as *Landesdirektionrat* in Swabia, without having to give up his work as editor, gave Huber a regular income and pension, and finally brought him and his family their long-sought financial security. Yet, in the same year, on December 24, Huber unexpectedly passed away after a short illness.

A decisive factor in Huber's becoming a translator from the French was the home in which he grew up<sup>17</sup>. His mother, Anna Louise (née L'Epine – she died in 1800) was French. His father, Michael Huber (1727-1804) lived, from approximately 1750 on, as writer and translator in Paris in the milieu of the Encyclopédistes (son Ludwig Ferdinand was born in Paris in 1764), and from 1766 on he taught French at the University of Leipzig and had professorial rank. Moreover, he was a great expert on the fine arts and owned an important collection of engravings. In Paris he contributed to the *Journal Étranger*. Michael Huber was among the first who, in a meaningful way, introduced German literature and German ideas to France. This includes his translations of theoretical works on art (e.g., by Johann Joachim Winckelmann). Son Ludwig Ferdinand followed in his father's footsteps, although in the opposite direction, when he started working with Isabelle de Charrière. Through his translations, his professional advice, the support that he could

---

<sup>16</sup> Among others, Friedrich Haug and Friedrich Matthisson, as well as Johann Heinrich Dannecker, belonged to this group, which was also called the "Saturday circle". See *BTH*, 1, nr. 222, note 84.

<sup>17</sup> About the father, Michael Huber, see Hanns Heiss, "Studien über einige Beziehungen zwischen der deutschen und der französischen Literatur im 18. Jahrhundert. I. Der Übersetzer und Vermittler Michael Huber (1727-1804)", in *Romanische Forschungen*, 25.3 (1908), pp. 720-800; Horst Heldmann, *Moritz August von Thümmel. Sein Leben. Sein Werk. Seine Zeit*, 2 vols., Neustadt/Aisch: Verlag Degener & Co., 1964, 1, pp. 225-237; Jürgen von Stackelberg, "Huber, Traducteur," in Jean Mondot *et al.*, eds., *Deutsche in Frankreich Franzosen in Deutschland 1715-1789*, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1992 (= *Beihefte der Francia*, vol. 25), pp. 191-196; Marcel Espagne, *op. cit.*, p. 314.

provide as a publicist, and his contacts in the publishing world, he became the most important agent of her work in Germany<sup>18</sup>.

The transmission and reception of Charrière's literary œuvre in Germany were facilitated in yet another way, which also was the result of the friendly relations between the Hubers and the inhabitants and guests of Le Pontet. On the advice of her parents and at the invitation of the Charrières, the elder daughter, Therese Forster (1786-1862) stayed with the latter in Colombier from July 5/6, 1801 until early 1806. The purpose of this stay was to refine the skills of the then fifteen-year-old girl with regard to a future position as governess<sup>19</sup>. It is thanks to this particular circumstance and, in addition to this, Therese Huber's decision to publish some of Charrière's work posthumously, that parts of her literary heritage that for a long time were considered missing – e.g., the rediscovered manuscript of *Victoire ou la vertu sans bruit*<sup>20</sup> – became available at all and are today accessible.

Not in the last place, though, we owe to Therese Huber's vast correspondence with important persons of her time incisive descriptions and evaluations regarding Isabelle de Charrière and her work<sup>21</sup>, which have contributed to creating interest in the Dutch-Swiss author within a widely dispersed network and to keeping that interest alive in Germany as well.

The letters between Isabelle de Charrière, Ludwig Ferdinand Huber and Therese Huber all reflect their working together. The important topics and developments in their collaboration are directly discussed in the exchanges between the author and her translator and advisor. Therese Huber's letters, however, present a kind of meta-level to this collegial exchange and provide, in addition, important information on the history of the survival of Charrière's œuvre.

---

<sup>18</sup> Marita Gilli, *op. cit.*, p. 54: "On peut dire que c'est grâce à ces traductions que la notoriété d'écrivain d'I. de Charrière dépasse les limites des frontières helvétiques".

<sup>19</sup> Magdalene Heuser, "'Therese ist der Contrast meines Wesens': Therese Hubers Briefe an ihre Tochter Therese Forster 1797-1828", in Irmgard Roebing und Wolfram Mauser, eds., *Mutter und Mütterlichkeit: Wandel und Wirksamkeit einer Phantasie in der deutschen Literatur*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1996, pp.131-146.

<sup>20</sup> Magdalene Heuser, "Die wiedergefundene Handschrift: *Victoire ou la vertu sans bruit* von Isabelle de Charrière", in *editio* 11 (1997), pp. 178-204.

<sup>21</sup> For example, *BTH*, II, nr. 171, lines 49-212, to Friederike and Johann Gotthard Reinhold, January 18 and 19, 1806; also in Arthur Chuquet, "M<sup>me</sup> de Charrière peinte par Thérèse Huber. Janvier 1806", in *Annales Révolutionnaires*, vol. 1 (1908), pp. 488-492, about Isabelle de Charrière; *BTH*, 1, nr. 261, lines 71-85; to Therese Forster, around September 17, 1803: about *Sir Walter Finch* and *Victoire ou la vertu sans bruit*.



*Ludwig Ferdinand Huber*  
*Painter unknown, around 1800.*

**Looking for traces in Isabelle de Charrière’s correspondence<sup>22</sup>**

In addition to the ten-year correspondence between Isabelle Charrière and Ludwig Ferdinand Huber there were meetings in person during the Bôle years (1793-98)<sup>23</sup>. The correspondence began shortly after Huber’s move to

---

<sup>22</sup> *O.C.*, IV-VI.

<sup>23</sup> Sabine Dorothea Jordan, *op. cit.*, p. 123, mentions “two hours by horse or carriage” for the distance between Bôle and Colombier.

Neuchâtel – presumably after an initial visit to Colombier – with his long letter of approximately August 20, 1793<sup>24</sup>. She was fifty-three years old at the time and he twenty-nine, *i.e.* very much the junior of the experienced author. Until April 21, 1803 they exchanged a total of 160 (extant) letters, the bulk of which (147) was written by Charrière, while only thirteen from Huber are known.

Thus, in light of what is known, one can hardly speak of a “frequent and even exchange of letters”<sup>25</sup>. The same applies to the range of topics, which include everyday questions, personal interest and offers of help, discussions about pedagogy, and information on politics and society, but focus most heavily on a discussion of Charrière’s work and its distribution. The Huber family’s return to Germany in the spring of 1798 led to a change in the nature of the correspondence and the letters acquired a different function: they now had to replace the loss of proximity, of live conversations, of small talk “sur des objets interessans”<sup>26</sup> through the continuity of a form of communication that was exclusively in writing and from a great distance. “La seule vue de votre ecriture m’en auroit fait beaucoup [de plaisir] en me faisant sentir que nous habitons encore le même monde”<sup>27</sup>. And the correspondence also had to provide participation in everyday events that were not experienced together: the Charrières wanted to receive lots of information on the, to them unknown, new surroundings of their friends and on their well-being, while the Hubers, for whom Bôle had become a “paradis perdu”<sup>28</sup>, tried to maintain contact with their friends and acquaintances back in their country of exile. From 1798 on, “news from Neuchâtel” took up so much space in Madame de Charrière’s letters that she made an apologetic comment about this new role of hers in October 1799:

Je suis toute vaine d’être votre nouvelliste & à Madame Huber. Il me semble que je n’ai jamais eu ce mérite avec personne, on vouloit trop de détails & sur trop de gens & de choses, & je ne voulois pas me prêter à être un gazetier minutieux & plat, mais vous êtes moins exigeant, et je vois bien que vous n’êtes curieux que de ce que je puis prendre plaisir à dire.<sup>29</sup>

Their interest in exchanging political news also increased significantly after 1798. Current events in Switzerland and France, Benjamin Constant’s attitude, and Huber’s work as political editor provided a need for information and advice, and the Charrières valued Huber’s “qualité d’homme instruit ou

<sup>24</sup> The last (extant) letter, of April 21, 1803, is by Charrière (*O.C.*, VI, pp. 530-532).

<sup>25</sup> Stephanie Meer-Walter, *op. cit.*, p. 46.

<sup>26</sup> *O.C.*, V, p. 582.

<sup>27</sup> *O.C.*, V, p. 586.

<sup>28</sup> *O.C.*, V, p. 611.

<sup>29</sup> *O.C.*, V, p. 628.

qui peut instruire de tout ce qui se passe”<sup>30</sup>. Gradually, though, Isabelle de Charrière’s sceptical lack of interest in politics (“je suis entièrement desaccoutumé de m’étonner de quoique ce soit en politique”<sup>31</sup>) manifested itself again and pushed this topic to the background.

The focus of the correspondence, whether between Bôle and Colombier or Stuttgart and Colombier, consisted, however, of discussions on Charrière’s work and their translation.

In this context, questions of style were reviewed with the help of specific examples, especially at the beginning of the correspondence<sup>32</sup>. In this increasingly theoretical discussion – characterized by Huber as “un combat avec un tel adversaire” and by Charrière as “cette espece de lutte”<sup>33</sup> – distinct positions became quite clear. She insisted on the literary norms of classicism, with its emphasis on *simplicité*, *pureté*, and *clarté*, and on the superiority of the French language and its literature<sup>34</sup>. Huber, however, pointed to the always individual character of languages and to their individual capacity to express concepts and refused to accept any claims of superiority. Both combatants in this debate, which at the threshold of the nineteenth century would become so important for the development of German-language literature, sought agreement. The younger of the two courteously and gratefully accepted the role of pupil assigned to him:

Quant aux véritables erreurs dont je me suis encore rendu coupable, je crois, soit dit en passant, que nous rencontrerons la vérité à mi-chemin [...]. Vous êtes impitoyable en ce qui touche la pureté, la précision du langage – d’où le grand profit que je tire de vos blâmes et de vos corrections. Et si je m’y

---

<sup>30</sup> *O.C.*, V, p. 452.

<sup>31</sup> *O.C.*, VI, p. 444; cf. *O.C.*, V, p. 458: “Je suis née perdue dans le labyrinthe de la politique”.

<sup>32</sup> Cf. Stephanie Meer-Walter, *op. cit.*, pp. 50-56.

<sup>33</sup> *O.C.*, IV, pp. 354 and 358.

<sup>34</sup> *O.C.*, IV, p. 354: “l’élégante clarté du françois”; *O.C.*, V, p. 187. Cf. Th. Huber, *L. F. Huber’s Sämtliche Werke seit dem Jahre 1802*, p. 134 for the opposite point of view: “Estrangement from the hustle and bustle of the German literary world, four or five years of preoccupation with the – we must say cold, precise, précieuse literature of poets, which Huber, this poor half-Frenchman whom fate had even ‘degermanized’ a little, could not deny to possess loftiness, decorum, composure, and truth” (“Entfremdung von dem Leben und Drängen der deutschen literarischen Welt, vier, fünf Jahre Beschäftigung mit der – nun ja doch, kalten, präzisen, präciösen Dichter-Litteratur, welcher der arme Halbfranzose, dervom Schicksal freilich ein Bisgen degermanisirte Huber, weder Erhabenheit, noch Anstand, noch Haltung, noch Wahrheit absprechen konnte”).

oppose quelquefois, c'est que je me réclame de ce principe général: les mots sont subordonnés à la pensée qu'ils ne doivent en aucun cas contraindre.<sup>35</sup>

The elder of the two was careful to continue to emphasize her position on the priority of style<sup>36</sup>, yet did not want to frustrate the translator of her work: "Je meurs de peur Monsieur de vous distraire & de vous refroidir pour mon *Inconsolable* & cependant je ne puis m'empêcher de vous répondre"<sup>37</sup>. At this stage the gap between the differing positions that had become evident at the beginning of their correspondence, was still being bridged and, thus, led to an ongoing and exceptionally productive collaboration. Over the years, though, the estrangement between the author and her translator became obvious, precisely on this point: "Mais pourquoi donc ne recevons nous presque jamais la même impression d'un livre, d'un poème, d'une tragédie! Vrayment cela m'étonne & me fait de la peine"<sup>38</sup>.

These discussions about their differing views on language served as a rite of initiation for Madame de Charrière's collaboration with her future translator<sup>39</sup>. Their differences also defined the actual translation activity and the concomitant discussions about translation theory. Both did agree, however, that translations should be oriented toward the reader in the target language and should sound natural in that language, instead of being literal translations (Huber's starting point). Charrière described her views when she tried to translate Huber's "Das heimliche Gericht"<sup>40</sup> into French:

Je m'érige ici en défenseur de la langue française. Il importe en effet de montrer – si je le puis – que tout ce qu'un écrivain allemand a justement exprimé dans sa langue peut être rendu clairement en français. Bien entendu on ne traduira pas chaque mot littéralement, mais la phrase aura le même sens, la même couleur, les mêmes nuances.<sup>41</sup>

She closely supervised the translation process of her own works and intervened with corrections and discussions. On the whole, though, she relied on Huber's expertise and asked that he treat the individual works with the

<sup>35</sup> *O.C.*, V, p. 187: "Vous me flattez en me prédisant du style en français. Il est vrai que je suis à charmante, à excellente école et ce que vous avez la bonté de faire pour moi est exactement ce dont j'ai besoin"; see also *O.C.*, IV, p. 354: "je m'instruis moi-même en continuant le combat avec un tel adversaire".

<sup>36</sup> *O.C.*, V, pp. 189-190.

<sup>37</sup> *O.C.*, IV, p. 358.

<sup>38</sup> *O.C.*, VI, p. 497f.

<sup>39</sup> Cf. Stephanie Meer-Walter, *op. cit.*, pp. 56-62; for individual analyses of the translated works, cf. pp. 62-108; Sabine Dorothea Jordan, *op. cit.*, p. 124 on "Huber's theory that a literal translation was the most desirable one"; G. Roche, *op. cit.*, pp. 331-359.

<sup>40</sup> L. F. Huber, *Das heimliche Gericht. Ein Trauerspiel*, Leipzig, Göschen, 1790.

<sup>41</sup> *O.C.*, IV, p. 359; see also p. 355.



same care as he would treat children that were entrusted to him: “Vous voyez Monsieur que je n’oublie & ne negligé pas mon enfant. adopté par vous il ne m’en paroît que plus digne d’interet. Il m’en est plus cher & plus précieux”<sup>42</sup>. She saw the result of such a collaboration if it were successful – and in that case comparable to the pictures on which Dutch and Flemish painters worked together – as a joint accomplishment; in the case of *Eitelkeit und Liebe* she chose the term “notre Elise”<sup>43</sup>. But she also gave this successful translation the status of a *new* work: “vos traductions étant souvent des originaux”<sup>44</sup>.

In addition to doing the actual translations, regarding which Charrière always was very exacting, Huber was also successful in getting her works that he translated, published in German journals and/or printed separately so that they could then be reviewed and acknowledged. To this end, Huber used his position as journal editor (*Friedens-Praeliminarien*, *Neue Klio*) as well as his numerous personal contacts with publishers Christian Friedrich Voß in Berlin, Paul Usteri in Zürich (between 1795 and 1804 owner of publishing house Wolf’s bookstore in Leipzig), and Johann Friedrich Cotta in Stuttgart. Some of Charrière’s works – *La parfaite liberté ou les Vous & les Toi* and *Trois femmes* – appeared first in Huber’s translation in Germany and afterwards in France<sup>45</sup>. The author also asked for Huber’s advice on customary honoraria “à vos grands auteurs. Göthe, Wielandt, &c”<sup>46</sup>. Ludwig Ferdinand and Therese Huber may have interpreted the place she gave herself in this regard, as yet another expression of her claim about the supremacy of French literature or of herself as an author.

In the course of the correspondence between Huber and Charrière we see a gradual estrangement. Several reasons can be given, which cannot be discussed here in detail. No doubt Huber’s move and the physical distance it caused, contributed to the fact that they increasingly became strangers to each other in their way of thinking and in their everyday lives. In his position as editor at the *Allgemeine Zeitung* Huber became more and more the journalist who should first react to current events before devoting himself, as during the years in Bôle, to literature and translation questions. Moreover, they had differences of opinion on the political events that occurred in Switzerland in the summer and fall of 1802, and Madame de Charrière indicated in her short letter of October 16, 1802 that these could not be bridged: “Vous êtes d’un bon avis sans doute [...], moi je suis d’un avis différent sur lequel je ne m’entendrai pas. [...] je ne doute pas que vous ne

---

<sup>42</sup> *O.C.*, IV, p. 514.

<sup>43</sup> Isabelle de Charrière, *Eitelkeit und Liebe. Lustspiel in drei Aufzügen*, translated by L.F. Huber, Leipzig, Wolfische Buchhandlung, 1795; *O.C.*, IV, p. 518 and *passim*.

<sup>44</sup> *O.C.*, V, p. 77.

<sup>45</sup> Sabine Dorothea Jordan, *op. cit.*, p. 181; Marita Gilli, *op. cit.*, p. 61-63.

<sup>46</sup> *O.C.*, V, p. 493.

m'entendiez"<sup>47</sup>. And, lastly, in the area of literature, so important to both of them, individual preferences and opinions manifested themselves clearly and in ways that could not be mediated – for instance, in their discussions about Schiller, Shakespeare, and Goethe<sup>48</sup>: “Que j'ai de chagrin, Monsieur, de notre peu de sympathie en fait de littérature!”<sup>49</sup>.

### Looking for traces in Therese Huber's correspondence

In this section the perspective will shift to Therese Huber and her correspondence, for yet another look at the collaboration between her second husband and the author/colleague who had become their friend. It should be noted right away that Therese Huber played a role in this collaboration that should not be underestimated<sup>50</sup>.

Isabelle de Charrière and her work became topics in Therese Huber's letters from 1793 until 1806/1807, starting with her mother's being invited to Le Pontet and ending with memories and obituaries of the deceased, in a particularly detailed way in the letters addressed to Friederike and Johann Gotthard Reinhold (who were siblings). At first the problems related to Georg Foster's estate in Mainz dominated (Madame de Charrière contacted Count Friedrich Adolf von Kalckreuth, a high-ranking officer during the conquest of Mainz, in an attempt to help secure the return of the estate to Mrs Huber)<sup>51</sup>. Therese Forster's stay, for several years, in the Charrière household (July 1801-spring 1806) became a frequent topic in the correspondence. In Colombier her presence was clearly seen as very positive, according to Friedrich Matthison, who at Therese Huber's request had paid the Charrières a visit while passing through town: “The Charrière ladies have told him that she is a comfort and joy to everyone in the house, and I notice in letters by *Mrs* Charrière that this extraordinary but impetuous woman has never been as sweet, happy, and good-humored as she is now, with Therese near her. The girl is there with four old people”<sup>52</sup>. In his letters to his father-in-law, Ludwig Ferdinand told the family of their granddaughter's stay with

<sup>47</sup> *O.C.*, VI, p. 512.

<sup>48</sup> *O.C.*, VI, pp. 464-465.

<sup>49</sup> *O.C.*, VI, pp. 497-498.

<sup>50</sup> Cf. also the indicators of Therese Huber's possible authorship in S. D. Jordan's bibliography, *op. cit.*, pp. 175-192.

<sup>51</sup> Cf. Th. Huber, *Johann Georg Forster's Briefwechsel. Nebst einigen Nachrichten von seinem Leben*, p. 123.

<sup>52</sup> *BTH*, I, nr. 231, lines 31-35: “Die Damen von Charriere haben ihm gesagt: sie sei der Trost und die Freude des ganzen Hauses, und ich bemerke aus den Briefen der *Frau* von Charriere, daß diese außerordentliche, aber heftige Frau, nie so sanft, so glücklich und heiter war, als seit sie sich mit Theresen beschäftigt. Das Mädchen ist da mit Vier alten Leuten”.

the Charrières – “her best friends in that country”<sup>53</sup> – and kept them up to date: “We are getting nothing but good news from Colombier. The lady with whom little Therese is staying, needs to love something or someone, but she loves in an excellent, although purely rational manner”<sup>54</sup>.

The tone and content of the letters changed accordingly. What mattered now was the reciprocal exchange of news about daily life and the



*Therese Huber.*

*Miniature by Johannes Schreiber. 1804. Private collection Bern.*

---

<sup>53</sup> L. F. Huber to Ch. G. Heyne, April 30, 1801 (Marbach DLA).

<sup>54</sup> L. F. Huber to Ch. G. Heyne, April 6, 1802 (Marbach DLA): “Von Colombier her kommt immer lauter Erfreuliches – die Frau, bei welcher die kleine Therese lebt, braucht es, etwas zu lieben, aber liebt mit ausgezeichneter, obwohl einfacher Vernunft”.

continuation of the mother's influence on the daughter's education<sup>55</sup>. In this context, there is a repetition of topics that similarly had been discussed for educational purposes in the correspondence between Isabelle de Charrière and Ludwig Ferdinand Huber, whom the former had considered her student: questions about style and literary esthetics. Thus, Therese Huber, who corresponded with her daughter in French, criticized "une espece de Germanisme, que me paroit moin ridicule parceque je me suis servi d'une nuance dans l'expression qui manque a la langue francoise: [...] traduit *hommes* par *Menschen* au lieu de *Männer* et tu comprendra ce que j'ai voulu dire"<sup>56</sup>. Mother and daughter also discussed frequently their reactions to what they had read. They talk about preferences and dislikes, with regard to which we may in general assume a consensus between the Huber couple. A postscript to a letter of March 17, 1802 to Therese Forster states: "le jugement de M. d. Charrière sur Kozebue est tout a fait le mien. c'est le livre, pas l'homme qui intéresse, et qui interesse malgré qu'il soit si mal fait"<sup>57</sup>. In her letter of February 24, 1802 Madame de Charrière had expressed reservations about this book, which were clearly primarily based on reviews of Chateaubriand's *Atala*<sup>58</sup>, whereupon Therese Huber alerted her daughter, in very clear terms, to differences of opinion as a potential source of friction: "Sur *Atala* mon opinion differe totalement de celle de Mad. de Charrière"<sup>59</sup>. Therese Forster received extensive advice on how to behave in the most clever way during conversations about Madame de Staël's *Delphine*:

tu parles très en passant de *Delphine*. [...] nous avons supposé tout de suite que Mad. de Charrière n'en seroit pas content [...]. evite de contrarier Mad. de Charrière sur les choses de gout, ecoute la, une femme de tant d'esprit, de tant de sentiment instruit meme quand elle juge mal – mais conserve le droit d'avoir une opinion a toi.<sup>60</sup>

Over the years differences of opinion did develop in Colombier, as far as we can tell from extant sources; the parents in Stuttgart who were concerned about their daughter, were always involved. These differences were caused

<sup>55</sup> Cf. Magdalene Heuser, "Therese ist der Contrast ...".

<sup>56</sup> *BTH*, 1, nr. 214, lines 4-7.

<sup>57</sup> *BTH*, 1, nr. 212, lines 128-129; August von Kotzebue, *Das merkwürdigste Jahr meines Lebens*, 2 vols., Berlin: Sander, 1802.

<sup>58</sup> *O.C.*, VI, p. 490; François-Auguste Chateaubriand, *Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert*. 4<sup>th</sup> reviewed and corrected edition, Paris: Migneret, 1801.

<sup>59</sup> *BTH*, 1, nr. 217, line 60.

<sup>60</sup> *BTH*, 1, nr. 240, lines 86-92. See M. Heuser, "Nationalität – Literatur – Weiblichkeit. Therese Hubers Beitrag zur Staël-Rezeption", in Gerhard R. Kaiser and Olaf Müller, eds., *Germaine de Staël und ihr erstes deutsches Publikum. Kulturtransfer und Literaturpolitik um 1800*, Heidelberg, Winter 2008 (forthcoming), pp. 283-303.

by Therese Forster's longing for her family, which changed after her rather long stay, in the spring and summer of 1805, in Ulm and Stoffenried respectively – following the death of her sister Adele and of her stepfather – and also because of a critical observation made in the summer of 1804<sup>61</sup> by pastor Frédéric Berthoud, who was a friend of both the Hubers and the Charrières: self-doubt and criticism – whether it was right to have a fifteen-year-old girl in a household of only old persons, and whether Isabelle de Charrière, “a woman who with her mind and heart and through her misfortune and old age attached, disarmed, and dominated”<sup>62</sup>, was really suitable to be a substitute mother – became the main topics in Therese Huber's later letters and reflections on her daughter's stay at Le Pontet<sup>63</sup>.

When Therese Huber later on, usually in the context of other topics and only in passing, mentioned Madame de Charrière, she used the same adjectives that hardly changed: *excellente*, *rare*, *distinguée*, *kühn*, *innig*, *despotisch*, *edel*<sup>64</sup>. She gave a more extensive assessment after Madame de Charrière passed away, in a series of letters to Friederike and Johann Gotthard Reinhold, between January 12 and September 23, 1806, of which the first letter became known, among other reasons, because it was printed by Geiger<sup>65</sup>. Therese Huber develops the portrait first from a comparison with her own character and behavior, pointing out differences at the same time, although starting from similarities between her and Madame de Charrière. She explains why they somehow did not become friends. Central in the first larger description is the attempt to grasp and appreciate the fascination with this unusual, new type of woman – a female writer and a woman who thought and acted independently – represented in a variety of ways by Madame de Charrière. Reflections outweigh the actual narration of the story of the author's life.

In the second part the narrative form of presentation becomes central, with the person of Benjamin Constant and the years of the Hubers's new start in Neuchâtel and Bôle. The collaboration with Ludwig Ferdinand is touched upon only briefly and is summarized in this often quoted sentence: “After she became acquainted with Huber, Madame de Charrière only wrote for the pleasure of being translated by him”. Striking is the final characterization that summarizes the deceased's bitterness, caused by her life

<sup>61</sup> *BTH*, II, nr. 53, p. 41: “que Mad. d. Charrière ne feroit rien pour toi”.

<sup>62</sup> *BTH*, II, nr. 240, line 132. For the concept of “mere” see *BTH*, I, nr. 205, lines 117-118; on Isabelle de Charrière's motherly love and attitude as a mother, see *BTH*, II, nr. 87, lines 8-13.

<sup>63</sup> *BTH*, II, nr. 188, lines 98-102 and *passim*.

<sup>64</sup> *BTH*, I, nr. 205, lines 69-70; nr. 231, line 36; *BTH*, IX, to Benjamin Constant, 13. <Nov.> 1826; *BTH*, II, nr. 171, lines 157-159.

<sup>65</sup> *BTH*, II, nr. 171, lines 49-86; 106/120-212); L. Geiger, *op. cit.*, pp. 105-109; A. Chuquet, *op. cit.*

("she had not spent enough time in the real society of people") and by old age, in the phrase "like many disturbed creatures"<sup>66</sup>. The for that time typical discourse on different representations of femininity also left its traces in the form and content of this portrait of a woman<sup>67</sup>. Through her description Therese Huber evidently aroused Friederike Reinhold's interest in Isabelle de Charrière's œuvre, as is clear from the following: "Friederike's judgment of what she has read so far of Madame de Charrière's work is very apt. As she led the life of a disillusioned woman who increasingly withdrew from society, she had the bad luck of starting to write less well"<sup>68</sup>. More readings were recommended. In the following letter (September 23, 1806) an inquiry by the Reinholds about the author's literary heritage was answered: "Who publishes Madame de Charrière's work, we don't know at all. Benjamin Constant together with Madame de Staël wanted to do it; narrow-minded *pruderie* of a friend to whom Madame de Charrière left her papers [Henriette Gaullieur], prevented this. In the *Œuvres de l'Abbé de la Tour, Honorine d'Uzerche* probably is the best one, and in her older works *Calliste*"<sup>69</sup>.

The Huber family's contribution – and Therese Huber's in particular – to passing on Isabelle de Charrière's literary heritage to posterity played a decisive role, we may safely assume, in making it possible for Isabelle de Charrière's life and work to endure – not just in Germany. On January 12, 1806 Therese Huber inquired in a letter to daughter Therese, who would also be the executor of the Forster and Huber estates: "qui herite les papiers de cette intéressante femme? conserve bien tout ce que tu en as"<sup>70</sup>. Mrs Huber correctly judged Charrière's œuvre as important for posterity and at the same time was concerned that it might be in jeopardy because of negligence on the part of the Charrière family members, in light of their advanced age. In a letter of September 15, 1807 to Henriette Gaullieur, Therese Huber brought up again the topic of the literary heritage, which at that time apparently was

<sup>66</sup> *BTH*, II, nr. 171, lines 203-204: "Seit ihrer Bekanntschaft mit Huber schrieb Frau v. Charrière nur noch um des Vergnügens von ihm übersezt zu sein"; "zu wenig in der wirklichen Menschheit gelebt"; "wie viel zerstörte Geschöpfe".

<sup>67</sup> Cf. Petra Wulbusch, *Therese Huber und Emil von Herder. Zum Geschlechterdiskurs um 1800*, Tübingen 2005 (= UdL; vol. 124); M. Heuser, "Nationalität – Literatur – Weiblichkeit. Therese Hubers Beitrag zur Staël-Rezeption", art. cit.

<sup>68</sup> *BTH*, II, nr. 216, lines 107-111: "Friederikens Urtheil über das was sie bisher von Frau v. Charrière las, ist sehr richtig. Bei der Lebensweise der seltsamen Frau fiel sie in das Unglück schlechter zu schreiben".

<sup>69</sup> *BTH*, II, nr. 240, lines 175-179: "Wer Frau von Charieres Werke verlegt, wißen wir gar nicht. Benjamin Constant mit Frau von Stael vereint wollten es; kleinliche pruderie einer Freundinn der Frau v. Charrière ihre Papiere vermachte, verhinderte es. in den Œuvres de l'Abbé de la Tour ist wohl Honorine d'Uzerche, in ihren ältern Werken: Calliste das beste?".

<sup>70</sup> *BTH*, III, nr. 170, lines 106-107.

in her hands: “Je n’ai pas encore eu le tems de regarder les papiers que Vous avez bien voulu me confier. [...] Je joindrois, en Vous renvoyant ces papiers, mes idées sur l’usage possible a faire de chaque pièce, et Vous m’en communiquerez après Votre opinion”<sup>71</sup>. In another letter that dates from “before February 8, 1808” and of which only a fragment remains, Therese Huber commented in detail on some of the works in an effort to assess their potential future success, and in this context made an interesting diagnosis regarding their reception:

dans la plupart de ses ouvrages, ou on retrouve non pas seulement Mad. de Charrière mais encore Mad. de Charrière dans l’époque ou elle écrit, avec les idées qui l’occupaient alors, avec les préventions, les goûts qui étoient alors a l’ordre du jours. Ce qui est surtout visible dans les *trois femmes les Finch*, les *Yedbourgs* – qualité qui défend a ses amis de juger ses ouvrages, parceque nous y trouvons des merites que le public doit ignorer, qui doivent lui échapper totalement, parce que le mot de l’enigme lui manque. en faisant abstraction de soi meme, en abnégant son individualité, et se mettant absolument a la place du public, ignorant absolument Mad. de Charrière et jugeant l’être moral: l’auteur – on comprend pourquoi son public a toujours été très peu nombreux. pour la goûter il a fallu la connoître, ou lui ressembler.<sup>72</sup>

The argument of resemblance was already used in the portrait that Therese Huber had drawn in her letter to the Reinholds. It serves here, as it did there, as a key to understanding the person and the work of Madame de Charrière.

Apparently the manuscripts were returned to the Gaullieurs after this letter, probably through Therese Forster’s mediation<sup>73</sup>, together with a proposal on how to proceed. Mrs Huber asked Mr Gaullieur in June 1808 to send them back, in order for her to read and edit them and submit them to a publisher:

Vos sentiments et mes egards pour Vous me portent a Vous réparer encore des Manuscrips dont Vous aviez fait Mention a Thérèse [Forster]. Je me suis entretenu sur ce sujet avec un ami entendu [Paul Usteri?], il est parfaitement de mon avis, et je repete l’offre que je Vous ai fait faire par Thérèse. remettez moi les manuscrits. j’en ferai ce que je puis, et a mesure que je trouve occasion d’en faire imprimer une traduction, ou que je vends une des pieces de Theatre, j’en partage avec Vous le produit. l’ami en question desespere que Vous en tiriez jamais un avantage quelconque en France, et en françois;

<sup>71</sup> *BTH*, III, to H. Gaullieur, September 15, 1807.

<sup>72</sup> *BTH*, III, to H. Gaullieur, before February 8, 1808.

<sup>73</sup> During one of Therese Forster’s visits to Bern, from Hofwil where, between November 1807 and July 1809, she was a governess in Philipp Emanuel von Fellenberg’s institute for the education and social training of boys belonging to the upper class.

ce qui n'est pas piece de Théâtre, n'est que fragment, je tacherai de l'arrondir, les pieces de Théâtre demandent des changemens considerables, mais j'espère les vendre après cela favorablement. – Voulez Vous hazarder cet arrangement? dans ce cas je Vous prie de faire remettre ces papiers a Mr Wagner [Michael Ludwig von Wagner] a Berne entre le 12 et 30 Juillet. Mes enfans Greyers<sup>74</sup> seront dans ce tems la a Berne, et me les rapporteront sans risque, et sans frais. Si Vous repugnez a se traité, n'en ayez aucun mal aise, nos interets sont egaux, et l'amitie a droit de s'attendre a une parfaite franchise.<sup>75</sup>

On October 28, 1808 she acknowledged receipt of the package and listed its contents – “1) le mariage rompu. 2) l'homme gâté. – 3) l'enfant gâté. 4) Victoire ou la vertu sans bruit. 5) les femmes. 6. comment la nommerat on.” – and inquired about “une continuation de cette histoire allemande, ou Constance [?] joue un rôle, et dont Votre angelique Henriette me fit la lecture”<sup>76</sup>. She reiterated the statement regarding her obligations and thanked him for his confidence in her in this matter.

There are three more sources that allow us to pursue the history of Charrière's literary estate. In September 1809 Therese Huber wrote to Reinhold: “This winter I shall live a very quiet life, [...] not go outside at all and translate all kinds of manuscripts by Madame de Charrière”<sup>77</sup>. In May 1812 the papers were still in her hands, as she confirmed in the context of another topic to Mr Gaullieur: “Je conserve soigneusement les manuscrits que Vous m'avez confié. le moment est tellement defavorable pour les entreprises litteraires que je n'ai pas encore pu reuisir à réaliser le plan que je Vous avois comuniqué. [...] Si Vous y consentez je garderai ce précieux papiers jusqu'à un tems plus favorable”<sup>78</sup>. It was not until 1820 that the manuscripts were mentioned again, twice: “J'ai eu une bien aimable lettre de Mad. Morel Gelieu de Corgemont; elle reclamoit ces papiers de Mad. de Chariere pour Mr Gaulieu. Ils etoient parti depuis longtems”<sup>79</sup>. From then on, there are no further concrete sources.

<sup>74</sup> Claire und Gottlieb von Greyerz.

<sup>75</sup> *BTH*, III, to Louis Eusèbe Henri Gaullieur, June 12, 1808.

<sup>76</sup> *BTH*, III, to L. E. H. Gaullieur, October 28, 1808.

<sup>77</sup> *BTH*, III, to J. G. Reinhold, from September 10 until September 25, 1809: “Ich werde diesen Winter sehr still leben, [...] keinen Fuß aus dem Hause sezen und allerlei Manuscripte von Frau v. Chariere übersezen”.

<sup>78</sup> *BTH*, V, nr. 48, lines 19-26 and note 19.

<sup>79</sup> *BTH*, VII, to Th. Forster, May 27, 1820 and (here) July 3, 1820.





*Therese Forster.*  
*Painting by Ludovike Simanowiz. 1805.*  
*Private collection Bern.*

The transmission of the manuscript of *Victoire ou la vertu sans bruit*, which until its rediscovery in the Therese Huber estate in the State and University Library of Lower Saxony was considered missing, can clearly be seen in the context of the questions on how to proceed and the manuscripts' going back and forth between the Gaullieurs and the Hubers<sup>80</sup>. In the already quoted letter to Henriette Gaullieur (before February 8, 1808) Therese Huber made a proposal in which *Victoire* is specifically mentioned:

Consultons maintenant ma chere dame, sur les moyens de tirer partie de ces papiers pour le public, et pour son possesseur. le libraire de Genève (?) Vous a demandé asses de Manuscripts pour composer quelques petits volumes.

---

<sup>80</sup> Magdalene Heuser, "Die wiedergefundene Handschrift".

proposez lui, outre le prince d’Egypte, le petit roman de Victorine, et les trois pièces de Théâtre que j’ai lu. peutetre qu’il entre dans cette negociation – mais demandéz lui quel honnoraire il Vous offre, avant de Vous desaisir de Vos papiers, pour en comparer l’avantage a celui d’une autre speculation que je vais Vous expliquer avec franchise.<sup>81</sup>

Further research is needed to determine whether any results – and if so, of what kind – will derive from these sources regarding the heritage for Charrière studies.

We owe a later and final contribution to Isabelle de Charrière’s admission into the cultural discourse (and to her staying power there) once again to the close collaboration between Ludwig Ferdinand and Therese Huber with the author Charrière as well as to the friendship between the Hubers and Usteri. At the end of December 1812, Therese Huber sent the draft of a lexicon article that she had written on Charrière to Usteri, who had apparently invited her, as someone who had known the author so very well for such a long time, to do this :

Thus, I show you my sincere willingness, while I try to control my vanity. I don’t even have fifteen minutes left – my heroine passed away in 1806 and was about 60 years old – should that be included ? I cannot make a complete list of her works; if necessary, the gentlemen may add to it – you may correct, delete, do whatever you want – I will write down what I remember of these works. As for novels, *Mistress Henley*, *Caliste ou lettres ecrites de Lausanne*, *lettres de Neuchatel*, *œuvres de l’abbe de la Tour*, *Le toi et Vous*, *l’émigré*, *l’enfant gaté*, *comment la nommera t on?* Plays – but I cannot possibly make a list of the political essays. Letters from a German princess, letters that were lost in snow – what do I know!<sup>82</sup>

<sup>81</sup> *BTH*, III, to H. Gaullieur, before February 8, 1808.

<sup>82</sup> *BTH*, V, nr. 120, lines 1-11, to Paul Usteri, December 18, 1812: “So beweise ich Ihnen meine herzliche Bereitwilligkeit, indem ich meine Eitelkeit ganz gefangen nehme. Mir bleibt keine Viertelstunde Zeit – meine Heldinn starb 1806 und war gegen 60 Jahr – muß das hinein? Das Verzeichniß ihrer Arbeiten kann ich nicht machen; ists nöthig so mögens die Herrn hinzusezen – nun corrigiren Sie, streichen aus, machen was Sie wollen – doch ich seze her was ich von den Werken nur mich besinnen kann. En Romans *Mistress Henley*, *Caliste ou lettres ecrites de Lausanne*, *lettres de Neuchatel*, *œuvres de l’abbe de la Tour*; *Le toi et Vous*, *l’émigré*, *l’enfant gate*, *comment la nommera t on?* *Pieces de Theatre* – doch von politischen Blättern kann ich unmöglich ein Verzeichniß machen. Briefe von einer deutschen Prinzeßinn, Briefe die im Schnee verloren gingen – was weiß ich!”. About the printing of Th. Huber’s manuscript see nr. 120, note 1 (pp. 696-697).

Usteri reworked the article that Therese Huber drafted and published it under his own name with the title “*Charrière (M<sup>me</sup> de St.-Hyacinthe de)*”<sup>83</sup>.

Magdalene Heuser was Professor of Gender Studies / German literature at the University of Osnabrück, retired since 2000. Since then she has been director of the *Arbeitsstelle Therese Huber* in the same university and editor of the nine-volume correspondence of Therese Huber (a DFG project), whose complete fictional works she also edited in a thirteen-volume project that began in 1989. In addition, she has published and coedited works on women’s autobiography.

Address: magdalene.heuser@gmx.de

### Résumé

Ludwig Ferdinand Huber, figure-clé dans le transfert culturel entre la France et l’Allemagne, est aussi considéré comme le plus important médiateur entre Isabelle de Charrière et ses lecteurs allemands. Il collaborait étroitement avec son épouse Therese Huber – elle-même écrivaine et traductrice –, et souvent il est difficile d’attribuer à l’un ou à l’autre certains écrits ou traductions.

Cet article étudie la naissance de l’amitié et de la collaboration entre Isabelle de Charrière et Huber, et insiste sur les sujets qui les occupaient en particulier durant leur collaboration qui a duré dix ans: la traduction est centrale, donnant lieu à un échange régulier sur des détails et des questions de principe, qui aboutissait à un discours sur les rapports entre les littératures française et allemande autour de 1800.

Après la mort prématurée de Huber (1804), sa femme et Therese Forster, la fille issue du premier mariage de celle-ci, se sont occupées de l’héritage de leurs mari et beau-père. Elles étaient responsables également des papiers concernant Isabelle de Charrière. Les témoignages concernant leurs activités, qui n’avaient guère encore été étudiés, sont révélateurs pour la façon dont a été traité l’héritage charriérien immédiatement après la mort de l’auteur.

---

<sup>83</sup> In *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, Michaud 1813, vol. 8, pp. 248-250. While adding “St.-Hyacinthe” to the name, Usteri can be supposed to follow the example provided by Fortunée Briquet: “SAINT-HYACINTHE, (Madame Charrière de) est née en Hollande” (cf. her *Dictionnaire historique, biographique et littéraire des Françaises et étrangères naturalisées en France*, Paris, Treuttel and Würtz, 1804). The handwritten letters (in the Zentralbibliothek in Zürich) by Ludwig Ferdinand Huber to Paul Usteri, the Swiss politician, publicist, and journal publisher, however, still form a gap in our knowledge of the network to which we owe the distribution of Charrière’s work in German-speaking countries.

Marie-Hélène Chabut

## L'amant pourfendeur de chimères dans la fiction féminine : Isabelle de Charrière et quelques autres romancières de la fin du XVIIIe siècle

Dans *Henriette et Richard* d'Isabelle de Charrière, le jeune héros, dans sa dernière lettre à Henriette, la femme qu'il aime, rapporte une discussion avec son mentor l'abbé des Rois au sujet de nos idées sur *l'homme naturel, la noblesse et la femme*. Selon l'abbé, il ne s'agirait que de « grandes images » inventées par les hommes soit par « intérêt », soit par « ennui » d'eux mêmes:

Je veux bien leur supposer outre l'intérêt un autre mobile que l'intérêt [...] ce mobile sera semblable à celui qui fit inviter les Sylphes à certaines gens, les fées ou les Sylphes à d'autres, les bergers d'Arcadie à Rousseau un monde idéal qu'il peuplait de *chimères*. Ce mobile c'est l'ennui de nous mêmes et de ce qui nous entoure, c'est le sentiment de notre faiblesse, petitesse, dégoûtant égoïsme, c'est le besoin de recréer nos esprits par de *grandes images*. [...]

*Le roturier invente le noble tel que vous vous le représentez. L'homme invente la femme. Puis on s'agenouille devant une chimère de sa propre invention, devant des hommes que l'imagination a parés de vertus auxquelles ils ne pensent pas, devant un sexe paré de vertus qui lui sont étrangères.*<sup>1</sup>

C'est ainsi que l'abbé des Rois pose la question des différences de classe et de sexe et souligne, par le biais de l'image de la chimère, le caractère socioculturel de nos principes et de nos connaissances.

Or, au seuil du XIXe siècle, l'on voit se dessiner dans l'écriture romanesque et dans l'art une nouvelle *image* de la masculinité qui semble mettre en question les *chimères* du *masculin* et du *féminin* dominantes dans la

---

<sup>1</sup> O.C., VIII, 1980, pp. 397-98 (mes italiques).

société du temps. De nombreuses études ont pourtant montré de manière fort convaincante que l'idéal romantique de « masculinité sensible » qui en fut l'aboutissement, en incorporant le « féminin » dans la nouvelle image du masculin, a en fait contribué à l'élimination de l'autre féminin et à son exclusion de la vie littéraire, artistique et politique, plutôt qu'à son affranchissement<sup>2</sup>.

La question que je me pose est donc la suivante: peut-on discerner, dans certains romans de femmes de la fin du XVIIIe siècle, un espace de résistance à la nouvelle *chimère* romantique en formation, ou tout au moins un espace romanesque dans lequel, au fil des Lumières mêmes et au seuil du romantisme, les critères de la masculinité sont révisés ou mis en question sans nier la femme et accompagnés d'un profond questionnement sur la condition féminine? Il m'a donc paru nécessaire de relire quelques romans de femmes de la fin du siècle pour y examiner l'image du jeune homme-amant sensible qu'ils mettent en place.

Dans cet essai, je m'attacherai à repérer, dans la fiction d'Isabelle de Charrière, Marie-Jeanne Riccoboni et Sophie Cottin, des personnages masculins-amants sensibles dont le discours et les actes mettent en évidence le caractère historique et culturel de nos valeurs et de nos « raisons », en particulier en ce qui concerne de soi-disant différences naturelles entre les sexes. J'examinerai les personnages de Richard, dans le roman inachevé *Henriette et Richard* (composé en 1792-93), Laurent dans les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* (1793) d'Isabelle de Charrière, mais également Sigefroid et Ernest, dans la peu connue *Histoire de Christine de Suabe* de Marie-Jeanne Riccoboni (1780) et Frédéric, dans *Claire d'Albe* de Sophie Cottin (1799).

### Isabelle de Charrière

*Henriette et Richard* raconte l'histoire amoureuse d'Henriette Giroud, fille d'un riche financier, Henri Giroud, qui a fait carrière à Paris, et de Richard, jeune noble ruiné fils de Geneviève des Echelles, veuve et qui dans sa jeunesse a refusé d'épouser Giroud. Au seuil de l'adolescence, Richard et Henriette sont élevés par l'abbé des Rois, esprit juste et ouvert qui leur promet, lorsqu'il découvre leurs sentiments mutuels, de les aider à réaliser leur union. L'obstacle se présente lorsqu'Henri Giroud, dont le ressentiment envers la noblesse a été nourri du refus de Geneviève, pose comme condition au mariage du jeune couple son propre mariage avec Geneviève des Echelles.

---

<sup>2</sup> Ce phénomène de « récupération » a été amplement analysé dans de nombreuses études. Voir par exemple Claudia Johnson, *Equivocal Beings. Politics, Gender, and Sentimentality in the 1790s*, Chicago, The University of Chicago Press, 1995, et aussi: Abigail Solomon-Godeau, *Male Trouble. A Crisis in Representation*, Londres, Thames & Hudson, 1997.

La suite du roman, dont l'action se déroule entre juin 1789 et l'exécution de Favras le 18 février 1791, raconte les aventures des deux familles dans leurs efforts pour assurer leur sûreté. Les manœuvres de l'opportuniste Giroud pendant cette période difficile qui les conduit de Paris et Passy secoués par les événements révolutionnaires au domaine des Echelles lui aussi affecté par la grande mutation sociale en cours occupent une place importante dans la dernière partie du roman.

Comme dans les autres récits de Charrière écrits sous la Révolution, la question des classes sociales est fortement liée à celle du rôle et de la condition des femmes. *Henriette et Richard*, roman en quatre parties, constitue un hybride narratif, mélange de récit à la troisième personne et de lettres écrites par les différents protagonistes, surtout Henriette et Richard mais aussi Henri Giroud. De plus, dès la première partie du récit, la voix narrative refuse de se définir clairement :

J'écris sans intérêt. Que je sois le mari, le fils, la fille, le domestique de la tante d'Henriette ou cette tante elle-même, toujours est-il certain que je ne suis pas gentilhomme, et de plus je proteste n'avoir encore rien perdu à la révolution. (*O.C.*, VIII, p. 304)

Cette voix on ne peut plus ambiguë renforce le rejet d'une narration omnisciente et autoritaire tout en instaurant d'emblée un espace de jeu et de mouvement pour les personnages et les idées.

Richard est présenté au début du roman comme un personnage encore proche de l'enfance et somme toute assez ignorant des règles de la société dans laquelle il évolue. Sa candeur apparaît, alors que les deux jeunes personnages viennent de reconnaître, à l'âge de 16-17 ans, leurs sentiments. Richard, en présence de l'abbé des Rois, prend alors les mains d'Henriette et déclare à son mentor: « Ne pourriez-vous pas [...] nous marier tout de suite? » (*O.C.*, VIII, p. 313), provoquant le rire d'Henriette, un peu plus formée que lui aux réalités sociales. Le plaisir que trouve Richard auprès d'Henriette est caractérisé par une confiance parfaite (*O.C.*, VIII, p. 391) qui lui permet d'ignorer ou d'oublier le monde des adultes: « Auprès de vous Henriette je m'amuse, et me retrouve presque un enfant parce que nos jeux sont comme ils étaient quand nous étions enfants » (*O.C.*, VIII, p. 332). Il n'a pas peur d'être différent et de ne pas coller à l'image de la masculinité qui domine dans le monde qu'il découvre chez les jeunes Gardes de Versailles. Surnommé Caton par ses amis qui se moquent de sa constance et de sa fidélité à celle qu'il aime, il écrit à Henriette :

Vous ai-je jamais dit qu'on se moque de ma sagesse et qu'on m'appelle le Comte Caton? Cela me plait et me fait rire loin de me fâcher, et si c'est pour vous Henriette, si c'est pour vous mériter et vous complaire et que je suis un

Caton, bien loin que ce soit à vous à m'en tenir compte, c'est à moi de vous remercier. (*O.C.*, VIII, p. 326)

La sensibilité de Richard, contrairement à celle de bon nombre de personnages masculins des romans féminins de la même époque et du long XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, n'est pas tournée uniquement vers lui-même. Ses sentiments en effet se développent dans le respect et la reconnaissance d'Henriette en tant qu'individu pensant, raisonnable et libre. Ainsi, il lui reconnaît, comme le fait la voix narrative<sup>4</sup>, une supériorité intellectuelle sur lui : « Vous êtes plus vive que moi et j'ai craint quelque fois que vous ne puissiez m'aimer comme je vous aime, mais l'expérience me rassure » (*O.C.*, VIII, pp. 391-392), et il est déterminé à la laisser régler sa vie, ses sorties et ses amusements comme elle l'entend, et souhaite qu'elle continue à sortir dans le monde et à s'amuser loin de lui et qu'elle ne vive pas trop retirée (*O.C.*, VIII, pp. 395-396). Ainsi, lorsque l'intrigante Mme de Valmine fait courir des rumeurs sur les sentiments d'un autre personnage masculin nommé le Comte pour Henriette, il refuse la jalousie et le jugement de l'opinion et exprime sa totale confiance en Henriette et en ses choix. Richard rejette le rôle classique de futur mari que l'on trouve dans maints romans où le jeune homme a déjà intériorisé la *chimère* de la place de la femme et de l'homme dans la société et le mariage, et se fait le gardien de la « réputation » de la jeune fille<sup>5</sup>.

On ne s'étonne pas dès lors de voir Richard remettre en question les *grandes images* de la raison sociale: honneur, raison, devoir. Son questionnement sur les classes va de pair avec celui qui porte sur les sexes. Ainsi, il écrit à Henriette : « Je sais très bien que votre grand père valait mieux que je

<sup>3</sup> A titre d'exemple, considérons par opposition à Richard le héros-narrateur des *Mémoires du Comte de Comminge* de Mme de Tencin (1735) qui finalement objectivise Adélaïde et l'aime de manière totalement égoïste : « je l'aimais plus pour moi que pour elle » (*Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Robert Laffont, 1996, p. 40). Considérons également le héros masculin d'*Adèle de Sénange* (1794) de Mme de Souza, lord Sydenham, obsédé par les moyens de façonner la jeune fille en ce qu'il souhaite, l'abbé des Rois aurait dit en la *chimère* qu'il s'est inventée. On peut enfin penser à Olivier, héros du roman du même nom de Claire de Duras (1822), totalement absorbé dans ses tourments et son malheur et littéralement vampirisant la vie de celle qu'il aime.

<sup>4</sup> La voix qui raconte l'histoire introduit Richard comme suit : « Quant à Richard, moins avancé qu'elle pour le développement de l'esprit, plus paisible moins mobile [...] il se laissa quelque temps aimer avant d'aimer lui même mais son cœur a bien su réparer le temps perdu » (*O.C.*, VIII, p. 300).

<sup>5</sup> Un exemple frappant du jeune personnage masculin reproducteur des idées reçues sur le rôle des femmes dans un roman contemporain d'*Henriette et Richard* est lord Sydenham, protagoniste d'*Adèle de Sénange*, obsédé par son rôle de Pygmalion moderne et dont la présence contraignante lors d'une fête ôte tout plaisir à la jeune héroïne.

ne vaudrai jamais que Lambert son frère, et Claudine, me valent pour le moins » (*O.C.*, VIII, p. 333). Son ouverture aux autres et son sentiment d'amour et de respect pour Henriette lui permettent de pourfendre les *chimères* de la raison et du devoir et de redéfinir son rôle d'homme dans sa société:

Non chère Henriette, Richard n'apprendra pas à se passer de vous. Il ne le veut pas, ne le *doit* pas, ne le pourrait pas. Et pensez-vous qu'il s'en trouvât plus *raisonnable* quand il aurait renoncé à tout le bonheur qu'il espère? [...], *je me suis fait une petite république dans la grande* et c'est à cette petite république que sont voués mon amour, mon zèle, mes services, toutes mes facultés. (*O.C.*, VIII, p. 391, mes italiques)

Richard frappe ainsi par sa capacité à sentir et à reconnaître l'importance de ses sentiments dans les raisonnements et dans les principes de vie qu'il élabore en renversant avec bonheur les *chimères* liées à la noblesse et aux femmes qui ont longtemps régné sur un monde désormais en rapide mutation.

Cette magnifique image masculine attire d'autant plus l'attention ici qu'elle est assez rare dans l'œuvre romanesque de Charrière qui abonde en jeunes hommes que j'ai nommés ailleurs « automates »<sup>6</sup> tels, dans ce roman même, le jeune marquis de Loisel, qui prétend à la main d'Henriette à cause de sa fortune<sup>7</sup>.

Enfin, le caractère éminemment positif du personnage est également renforcé grâce à un personnage féminin très fort par le biais duquel les rôles masculin et féminin se rejoignent dans cette entreprise de renversement des idées toutes faites. C'est Henriette qui déclare son amour à Richard, désobéissant au rôle passif de jeune femme à marier. De même, elle fait preuve d'une force et d'une détermination remarquables quand son père lui annonce le marché à proposer à la mère de Richard : « je n'aurai point d'autre époux que Richard » (*O.C.*, VIII, p. 317), et « Ma résolution ne menace que moi, mais je la tiendrai, mon Père, je la tiendrai » (*O.C.*, VIII, p. 321). Hardie dans ses propos, elle n'hésite pas à critiquer devant son père les mariages arrangés (*O.C.*, VIII, p. 338) et à rejeter les idées trop tranchées en politique, prenant ainsi le risque, en pleine révolution, de passer pour « dangereuse » (*O.C.*, VIII, pp. 404-405). Enfin, sa revendication d'une idée de raison, de devoir et de gloire qui est indissociable des sentiments fait exactement écho à celle de Richard. Elle voit en effet celui-ci comme « ce que j'aime, ce qui fait toute ma gloire, ce dont j'attends tout mon bonheur » (*O.C.*, VIII, p. 394). On

---

<sup>6</sup> Marie-Hélène Chabut, « Les hommes de Charrière: des automates aux amphibies », *Dix-huitième siècle* 37, 2005, pp. 419-432.

<sup>7</sup> La voix narrative décrit ainsi l'entrée du marquis chez les Giroud : « Le jeune homme introduit par son père vint étaler toute son élégante nullité. Milton dit des ténèbres de l'Enfer qu'elles étaient visibles et ici c'était une nullité visible, un vide palpable » (*O.C.*, VIII, pp. 315-316).



comprend alors pourquoi elle recommande à l'abbé des Rois qui lui vante l'application de Richard à l'étude des Anciens : « [...] ne souffrez pas qu'il devienne assez raisonnable pour se pouvoir passer de son Henriette [...] » (*O.C.*, VIII, p. 391).

Au fil de ce récit, les personnages masculin et féminin finissent par se ressembler étrangement dans leur refus des distinctions établies entre les classes et les sexes et dans leur révision irrévérencieuse des rationalités sociales. Et, comme dans plusieurs romans de Charrière, l'inachèvement du récit peut laisser le lecteur sur sa faim, mais par contre son ouverture lui offre de nombreux possibles<sup>8</sup>.

Je ne m'étendrai pas sur les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* et sur le personnage de Laurent Fontbrune que j'ai étudié ailleurs<sup>9</sup>. Je ferai simplement remarquer que Laurent le Jacobin ressemble fort à Richard le jeune noble, dans son rejet des *grandes images*, à cette différence près que les *chimères* à pourfendre sont pour l'un la *noblesse*, pour l'autre la *Révolution Jacobine*. Pour les deux personnages, c'est l'expérience personnelle de l'amour qui précipite la remise en question de la raison sociale. Un autre « frère » romanesque de Richard dans les *Lettres* est le jeune personnage noble d'Alphonse, l'ami de Laurent, émigré en Suisse et qui a refusé de se battre contre son pays dans l'armée de Vendée. Cependant, son caractère n'est pas aussi développé que celui du jeune personnage masculin d'*Henriette et Richard*. De même, le personnage noble de Pauline dans les *Lettres* fait pendant au personnage roturier plus développé et plus fort d'*Henriette*. Les deux récits ayant été composés presque en même temps, on pourrait les lire comme un diptyque dans lequel Charrière expérimente dans deux récits inachevés, avec des personnages de convictions politiques opposées qui finalement se posent les mêmes questions sur les idéologies qui les dominent. Les questionnements d'Alphonse et surtout ceux de Laurent portent cependant plus sur une réflexion philosophique liée à l'action

---

<sup>8</sup> Rappelons rapidement ici deux articles classiques sur la tendance de Charrière à ne pas terminer ou conclure ses récits: Susan Jackson, « The Novels of Isabelle de Charrière, or a Woman's Work is Never Done », *Eighteenth-Century Culture* 14 (1985), pp. 299-306, et Elizabeth MacArthur, « Devious Narratives: Refusal of Closure in Two Eighteenth-Century Epistolary Novels », *Eighteenth-Century Studies* 2-1, 1987, pp. 1-20, ainsi qu'un ouvrage plus récent : *L'Œuvre inachevée*. Textes rassemblés par Annie Rivara et Guy Lavorel. Lyon, Université Jean Moulin, Lyon 3, C.E.D.I.C., 1999 : sur Isabelle de Charrière, contributions de Colette Cazenobe (pp. 207-215), Laurence Vanoflen (pp. 191-197), Yvette Went-Daoust (pp. 199-205).

<sup>9</sup> Voir article cité (note 6), pp. 423-25. Voir également Marie-Hélène Chabut, « Les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* d'Isabelle de Charrière : violence politique et violence domestique, ou pour une raison sensible », dans *Violence et fiction jusqu'à la Révolution*, Martine Debaisieux et Gabrielle Verdier (éds.), Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1998, pp. 403-410.

politique et morale que sur les rôles des sexes tels qu'ils ont été *inventés* par une société.

### Marie-Jeanne Riccoboni

*L'Histoire de Christine de Suabe, et de Sigefroid, Comte de Surger* de Marie-Jeanne Riccoboni (1780)<sup>10</sup> est un court récit peu connu écrit dans le style des romans chevaleresques médiévaux. Cette nouvelle raconte l'histoire amoureuse de Christine de Suabe et Sigefroid de Surger, élevés ensemble par la mère de Sigefroid, cousine appauvrie du duc de Suabe, père de Christine. Comme dans *Henriette et Richard*, une des questions centrales est la raison sociale de classe: Au début du récit, alors que Sigefroid voit d'« invincibles obstacles » (p. 120) à son amour pour Christine, celle-ci rejette la différence de rang social et donne avec détermination sa foi à Sigefroid, lui demandant de partir pendant un an pour mettre ses sentiments à l'épreuve. Pendant ce temps, Christine est promise en mariage à l'empereur et Sigefroid est devenu un héros grâce à ses exploits militaires dans le pays voisin où le roi veut le récompenser par une union avantageuse avec une jeune princesse. Christine refuse pour elle même ce qui serait « raisonnable » selon les normes de sa classe, mais elle ne veut pas imposer sa décision à Sigefroid qui est désormais un héros national. Elle s'enfuit donc pour vivre dans la petite société, découverte par hasard, de Germaine et Ernest, leurs enfants et un moine ermite, retirés dans une forêt. Finalement, Sigefroid lui même, qui acceptait au début l'idée que son amour pour une personne « socialement supérieure » était coupable, décide de refuser le pouvoir et le statut social qui lui sont offerts et de se retirer avec Christine dans la forêt. Une fin tout à fait improbable et conventionnelle est ménagée par Riccoboni, dans laquelle le père de Christine découvre tout à coup l'amour paternel – et grand-paternel – et pardonne à sa fille.

A l'encontre de la majorité des jeunes personnages masculins de Riccoboni qui font passer avant tout les préjugés de classe érigés en « raison »<sup>11</sup>, les personnages d'Ernest et Sigefroid finissent par renverser la *chimère*. Il est notable que l'un d'eux, Ernest, ait décidé sans hésitation d'abandonner sa position sociale élevée pour accéder au bonheur si Germaine accepte également de le faire. Il représente en cela une exception remarquable dans l'œuvre romanesque de Riccoboni dont un des personnages masculins les plus positifs – ou les moins négatifs –, le Maréchal du Plessis

<sup>10</sup> Marie-Jeanne Riccoboni, *Aventure de la Germanie. Histoire de Christine de Suabe, et de Sigefroid, Comte de Surger*, dans *Trois histoires amoureuses et chevaleresques*, Pascale Bolognini (éd.), Reims, Presses Universitaires de Reims, 2005.

<sup>11</sup> Voir par exemple le détestable Milord Alfred dans les *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, le marquis de Cressy dans *Histoire du marquis de Cressy*, et même le « sensible » maréchal Du Plessis dans *L'Histoire de deux amies*, qui n'épousera Clémence qu'après qu'une « reconnaissance » rendra leur alliance « raisonnable ».

dans *Histoire de deux amies* (1786), est cependant incapable de transcender les limites que lui « impose » sa position dans le monde :

Le monde, les convenances, son rang; tant de disproportion dans l'âge, dans l'état, exigeaient le sacrifice d'une passion qui l'exposerait à la censure, peut-être même au ridicule. Il se le dit avec douleur, mais il s'imposa courageusement cet effort. Résolu d'immoler son amour à sa raison [...].<sup>12</sup>

Quant à Sigefroid, c'est sous l'influence et presque par imitation d'un personnage féminin fort et déterminé<sup>13</sup>, et une fois qu'il a acquis un statut social qui compense en quelque sorte la différence de classe entre lui et Christine, qu'il rejette le monde et ses *grandes images* sur les classes, le mariage d'alliance et le respect dû à l'autorité paternelle. Mais ce faisant il n'en foule pas moins aux pieds la *chimère* de l'ambition et de la gloire qui lui imposait jusqu'alors des limites: « [...] Je ne puis vous obéir. Que parlez-vous de gloire, de grandeur [...] mon ambition se bornait à vous servir, ma gloire était de mériter vos bontés » (p. 145, mes italiques).

Remarquons également que le prix de ce rejet est une véritable mort sociale. Les personnages en effet achètent leur bonheur au prix d'une vie isolée et retirée dans une petite société au cœur d'une forêt inaccessible, qui tient plus du renoncement et de l'utopie que d'une véritable mise en question ou d'un désir de changement social<sup>14</sup>. De plus, la fin très artificielle du récit

---

<sup>12</sup> Marie-Jeanne Riccoboni, *Histoire de deux amies*, Paris, Indigo et Côté-femmes éditions, 2001, pp. 38-39.

<sup>13</sup> Le personnage de Christine est en effet, comme celui d'Henriette, plein de détermination. Christine est présentée au début du récit comme un esprit supérieur: « Elle avait le cœur droit, l'esprit juste, le naturel sensible, beaucoup de courage et de fermeté, un attachement inviolable à sa parole, et le caractère le moins susceptible d'éprouver cette inconstance et cette légèreté trop souvent reprochées à son sexe » (p. 112). Elle rejette d'emblée la raison et les conventions sociales et place son bonheur du côté de la nature : « la nature, la raison nous avertissent de ne chercher notre bonheur que dans l'intime union de nos cœurs » (p. 119). Tout comme Henriette dans *Henriette et Richard*, elle refuse l'idée de se donner à un autre que l'homme qu'elle aime et préférerait la mort (pp. 136-137). Riccoboni a créé avec elle un modèle de « créature sensible et raisonnable » (p. 135). C'est cette revendication d'une rationalité sensible qui la fait passer par le travestissement, se déguiser en/devenir homme pour échapper à sa destinée de femme objet d'une alliance politique et qui lui permet de rejeter le nom du père et avec lui son statut social : « La Suabe n'a plus de princesse, la fille de Philippe est pour jamais disparue; Christine seule est devant vous » (p. 144).

<sup>14</sup> Ce renoncement est très clair dans les paroles d'Ernest déclarant ses sentiments et proposant son idée à Germaine : « Ce n'est point mon rang, ma fortune, mes titres, que je puis offrir à ma charmante amie; c'est mon cœur, ma personne, ma foi, une tendresse inaltérable. [...]. L'obscurité d'une profonde retraite peut seule me dérober à la censure, me donner la liberté de céder à mon penchant. Maîtres de nous-mêmes

renforce l'impression que ce monde merveilleux dans lequel l'amour vainc les préjugés et persuade les cœurs les plus endurcis, ne peut exister que dans l'espace fictif de l'écriture. Et pour qui est familier de l'écriture de Riccoboni, les dernières phrases du roman ne prennent-elles pas un ton de commentaire désabusé sur le potentiel de l'écriture à combattre nos *grandes images* de la société? La forêt en effet se trouve littéralement récupérée par le domaine et le discours patriarcaux:

La forêt cessa d'être maudite; le duc en fit abattre une partie pour embellir le séjour de sa fille. Un joli château s'éleva par son ordre au milieu du verger. Il y passait des mois entiers, et l'habita toujours, quand son petit fils eut atteint l'âge de régir les vastes états qu'il lui abandonna. [...] Clémence et sa sœur rentrèrent dans les domaines du comte de Singen: elles épousèrent de riches barons, et vécurent à la cour de l'aimable Ferdinand. (p. 155)

Cette réinsertion – et cette réinstallation – de l'autorité patriarcale dans l'espace utopique est finalement consacrée par la future destinée annoncée de Ferdinand, fils de Christine et Sigefroid, et des deux filles d'Ernest et Germaine : tout rentre dans l'ordre du père, Ferdinand reprenant et perpétuant le rôle de son grand-père, Clémence et sa sœur réintégrant leur fonction subalterne d'objets d'alliance et de décoration dans le monde. Bien triste dénouement pour cette histoire de défi social et d'amour de deux couples qui ont rejeté – ou cru rejeter – les *chimères*.

Il n'en reste pas moins qu'en inventant des personnages masculins différents, la nouvelle de Riccoboni réussit à nous faire entrevoir, même si ce n'est que dans la parenthèse de l'espace utopique, de nouvelles possibilités et une nouvelle conception de la raison, du masculin et du féminin.

### **Sophie Cottin**

*Claire d'Albe*<sup>15</sup>, roman épistolaire polyphonique de Sophie Cottin qui reprend plusieurs thèmes et éléments narratifs de *La Nouvelle Héloïse*, raconte l'amour impossible entre Claire d'Albe, jeune femme de vingt-deux ans et mère de deux enfants, mariée à quinze ans par son père à son meilleur ami sexagénaire, et le neveu/fils adoptif de celui-ci, Frédéric, dix-neuf ans. La majorité des lettres sont écrites par Claire à son amie Elise. Tout le roman raconte la naissance de l'amour-passion entre les deux personnages, exprimé d'abord par Frédéric, nié puis finalement reconnu par Claire qui, après avoir avoué ses sentiments au jeune homme, doit le forcer à partir. Elle l'envoie

---

en des lieux écartés, à jamais séparés du reste des humains, nous passerions des jours paisibles » (p. 130).

<sup>15</sup> Sophie Cottin, *Claire d'Albe*, dans *Romans de femmes du XVIIIème siècle*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Robert Laffont, 1996.

chez Elise. La santé de Claire se détériore, et Frédéric traîne une existence malheureuse. Monsieur d'Albe, qui a compris les sentiments des jeunes gens, demande à Elise de tromper les amants en faisant passer Frédéric pour inconstant auprès de Claire et en faisant croire à celui-ci que Claire l'a oublié. Mais Frédéric apprend la vérité et accourt chez Claire mourante. Ils consomment leur amour sur la tombe du père de celle-ci. Claire se repent et meurt, et Frédéric disparaît à jamais.

Une caractéristique frappante de la voix narrative dans ce roman est sa propension à un discours moralisateur qui représente une vision toute classique opposant les passions à la raison et au vrai. De plus, les deux jeunes gens découvrant leur amour se sentent criminels et honteux. Ils voient leur amour comme une passion aliénatrice qui leur fait perdre toute faculté de raisonner. Frédéric estime qu'il sent « trop pour pouvoir penser » (p. 739) et Claire écrit « L'image de votre bonheur [...] égare mes sens et trouble ma raison » (p. 739). Claire aussi bien que Frédéric sont imprégnés de cette *raison* morale. Claire a également intériorisé une vision très conservatrice – rousseauiste – du rôle social de la femme. Nouvelle Julie, son vieux et « sage » mari la félicite de son « désir sincère de glisser dans le monde sans y être aperçue » (p. 692); et devant l'étonnement de Frédéric sur le peu d'intérêt qu'elle montre pour les événements politiques, elle déclare: « [...] le bien qu'une femme peut faire à son pays n'est pas de s'occuper de ce qui s'y passe, ni de donner son avis sur ce qu'on y fait, mais d'y exercer le plus de vertus qu'elle peut » (pp. 703-704). L'on verra comment cette charge morale du discours romanesque, qu'elle représente ou non les opinions de la romancière, enrichit les questionnements présents dans le roman.

Et en effet, c'est cette *raison* morale et sociale affublée du nom de vertu qui, au fil des événements de l'histoire, devient pour les jeunes héros *chimère*, en particulier à cause de la tromperie de M. d'Albe et d'Elise qui l'accepte : la conséquence en sera que Claire, cessant de croire en l'amour de Frédéric, cesse en même temps de croire à la vertu. Elle écrit à son ami en ces termes :

Ô Frédéric! Mon estime pour toi fut de l'idolâtrie; en me forçant à y renoncer, tu *ébranles mon opinion sur la vertu même*; le monde ne me paraît plus qu'une vaste solitude, et les appuis que j'y trouvais, que des *ombres vaines* qui échappent sous ma main. (p. 755, mes italiques)

Ô Frédéric! ô souvenir mille fois trop cher! Hélas! ce nom fut jadis pour moi l'image de la plus noble candeur ; à ce nom se rattachaient toutes les idées du beau et du grand; lui seul me paraissait exempt de cette contagion funeste que la fausseté a soufflée sur l'univers. (p. 759)

Une distanciation d'avec les valeurs morales intériorisées par les personnages s'opère de même dans l'esprit de Frédéric pour qui la tromperie

du gardien de l'ordre social et moral – secondé par la meilleure amie de Claire! – devient le parangon de la trahison (p. 764) et l'opposé de la vertu: « Non, s'écrie-t-il, tu ne l'as pas cru que Frédéric ait cessé de t'aimer; non, ce blasphème horrible, épouvantable, a été démenti par ton cœur » (p. 763), et va justifier ainsi la transgression finale.

Le thème qui sous-tend cette révision de la vertu, et en particulier de la vertu féminine, comme *chimère* est celui de la nature. Frédéric est d'entrée de jeu présenté comme un enfant de la nature, quelqu'un qui méconnaît toute fausseté et « en est encore à savoir qu'on peut mentir » (p. 697). Claire le décrit comme suit dans une lettre à son amie Elise :

Aussi présente-t-il toute la piquante originalité de la nature. [...] on y pressent ces nobles et grandes passions qui peuvent égayer sans doute, mais qui, seules, élèvent à la gloire et à la vertu. Loin de lui ces petits caractères sans vie et sans couleur, qui ne savent agir et penser que comme les autres, dont les yeux délicats sont blessés par un contraste, et qui, dans la petite sphère où ils se remuent, ne sont pas même capables d'une grande faute. (p. 699)

Frédéric est l'antithèse de la petitesse et possède un potentiel de grandeur lié à son authenticité, mais qui pourrait bien se réaliser par une « grande faute » : pressentiment remarquable placé sous la plume et dans la conscience de son personnage féminin par la romancière... Notons également ici le lien établi par l'héroïne entre les passions, la gloire et la vertu.

Le motif de la nature est renforcé par la présence constante du corps et de la sexualité des personnages dans le roman. L'écriture est littéralement remplie de ces corps<sup>16</sup> qui ne peuvent vivre séparés et dépérissent, et qui malgré tout restent transparents l'un pour l'autre. Aussi Claire doute-t-elle immédiatement de l'inconstance de Frédéric :

Si ce sentiment profond, indestructible, qui me crie qu'il est toujours vertueux et fidèle, qu'on me trompe et qu'on le calomnie, [...] est réel, c'est donc toi qui me trahis? Toi, Elise! Quel horrible blasphème! Toi, ma sœur, ma compagne, mon amie, tu aurais cessé d'être vraie avec moi? (pp. 751-752)

Elise, bien qu'elle accepte de trahir son amie, a bien compris cela lorsqu'elle avertit M. d'Albe des dangers de son approche :

---

<sup>16</sup> Pour des exemples frappants voir (Claire) pp. 735, 740 et (Frédéric) 738 : « Je ne puis dormir ; j'erre dans ta maison, je cherche la dernière place que tu as occupée ; ma bouche presse ce fauteuil où ton bras reposa longtemps ; je m'empare de cette fleur échappée de ton sein ; je baise la trace de tes pas... ».

[...] vous deviez songer que toute force employée à combattre la nature succombe tôt ou tard. [...] Deux cœurs, animés d'une semblable passion, ont un instinct plus sûr que notre adresse; ils sont dans un autre univers; ils parlent un autre langage : sans se voir ils s'entendent, sans se communiquer ils se comprennent; ils se devineront et ne nous croiront pas. Prenez garde de mettre la vérité de leur parti. (p. 751)

Mise en garde on ne peut plus prémonitoire puisque tout ce qui représente l'autorité, en particulier celle du mari/père<sup>17</sup> et de la morale, va devenir pour les deux jeunes héros, et en particulier pour Frédéric, synonyme de fausseté, et va donc perdre tout ascendant sur lui.

C'est ainsi que l'aspiration préromantique à l'amour, présentée par les personnages mêmes, et en particulier par Frédéric, évident frère aîné de *René*, comme une « chimère »<sup>18</sup> ou un « fantôme » devient finalement la seule valeur ou la seule vertu possible, lorsque la notion patriarcale de vertu est pourfendue et détruite : « Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans le monde. Il n'y a de vrai que l'amour, il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible [...] » (p. 764). Et le beau rêve initial de Claire de faire de Frédéric un homme du monde qui ne connaisse pas la fausseté<sup>19</sup> s'avère finalement une autre *chimère*, tout comme les idées de Rousseau sur une éducation soi-disant naturelle.

Bien que Frédéric, accourant chez Claire presque mourante, initie l'acte physique irréversible qui rejette à jamais la loi du père/mari et les règles morales d'une société, cet acte d'amour est finalement présenté comme une accession du couple au bonheur, renforçant ainsi une vision de l'acte de transgression ultime comme « plénitude » pour les deux personnages, comme l'a fort bien remarqué Michael Call dans son excellent article sur *Claire*

<sup>17</sup> M. d'Albe représente en effet à la fois le mari – pour Claire – et le père – pour Frédéric –, cumulation fort intéressante de rôles masculins dans un même personnage.

<sup>18</sup> Evident précurseur du *René* de Chateaubriand (1802), Frédéric décrit comme suit ses aspirations de jeune homme : « Dans les premiers beaux jours de ma jeunesse, aussitôt que l'idée du bonheur eut fait palpiter mon sein, je me créai l'image d'une femme telle qu'il la fallait à mon cœur. Cette chimère enchanteresse m'accompagnait partout; je n'en trouvais le modèle nulle part; mais je viens de la reconnaître dans celle que votre mari a peinte » (p. 706). On retrouve le terme dans la bouche de Claire essayant de persuader Frédéric que la jeune Adèle lui conviendrait : « Parce que Adèle n'est pas en tout semblable à la chimère que vous vous êtes faite, devez-vous fermer les yeux sur ce qu'elle vaut? » (p. 717).

<sup>19</sup> Claire, venant de rencontrer Frédéric et prenant son rôle d'éducatrice au sérieux écrit en ces termes à Elise : « j'en trouverai moi-même un bien réel [plaisir] à éclairer son esprit sans nuire à son naturel, et à le guider dans le monde en lui conservant sa franchise » (p. 702).

*d'Albe*<sup>20</sup>. En effet, la voix narrative devient dans cette fin de roman éminemment ambiguë, en particulier dans le récit de l'acte d'amour entre les deux personnages :

---

<sup>20</sup> Michael Call, « Measuring up Infertility and 'Plenitude' in Sophie Cottin's *Claire d'Albe* », *Eighteenth-Century Fiction* 7, 2, 1995, pp. 185-201.



Elle l'a goûté dans toute sa *plénitude*, cet *éclair de délice* qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir ; elle l'a connue, cette *jouissance délicieuse* et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée ; son âme, confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de *volupté*. (p. 764, mes italiques)

Et après ce récit, la voix narrative, reprenant un ton moralisateur, a bien du mal à convaincre par le récit de la mort « honorable » de l'héroïne pardonnée par son mari magnanime. Car le dernier mot prononcé au seuil de la mort par Claire n'est-il pas le nom de Frédéric<sup>21</sup>?

Dans *Claire d'Albe*, Frédéric représente une version positive du héros préromantique. Il habite ce court roman dans une relation d'égalité et de réciprocité avec le personnage féminin, comme l'a montré de façon convaincante Samia Spencer<sup>22</sup>. Il amorce la réécriture du discours patriarcal de l'honneur et de la vertu dont il est pourtant imprégné, et il le fait par un acte ultime de communion avec l'héroïne qui, au lieu de la nier, de l'effacer, lui permet d'accéder, ne fut-ce que pour un instant, à la jouissance et à la volupté. Le corps masculin sensible se construit ici avec celui, également sensible et sensuel, de la femme. Cette « égalité » des personnages est marquée par le fait que la seule issue possible à la destruction de la *chimère* que constitue la loi morale patriarcale est la mort sociale et la mort physique des héros. En effet, les ultimes lignes du roman annoncent, après la mort de l'héroïne, la disparition et la mort prochaine du jeune homme :

Jamais nul être vivant n'a su ce qu'il était devenu : on dit seulement qu'aux funérailles de Claire un homme inconnu, enveloppé d'une épaisse redingote, et couvert d'un large chapeau, avait suivi le convoi dans un profond silence; qu'au moment où l'on avait posé le cercueil dans la terre, il avait tressailli, et s'était prosterné la face dans la poussière, et qu'aussitôt que la fosse avait été comblée il s'était enfui impétueusement en s'écriant: « A présent je suis libre, tu n'y seras pas longtemps seule! ». (p. 769)

Dans *Henriette et Richard*, les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*, *L'Histoire de Christine de Suabe*, et *Claire d'Albe*, Isabelle de Charrière, Marie-Jeanne Riccoboni et Sophie Cottin ont inventé, au seuil d'un monde nouveau, des personnages masculins de jeunes hommes qui

<sup>21</sup> « 'A présent, je meurs en paix, dit-elle, je peux paraître devant Dieu...Je vous offensai plus que lui, il ne sera pas plus sévère que vous.' Alors, jetant sur lui un dernier regard, elle serra la main de son amie, prononça le nom de Frédéric, soupira et mourut » (p. 768).

<sup>22</sup> Spencer, Samia, « Reading in pairs : *La Nouvelle Héloïse* and *Claire d'Albe* », *Romance Languages Annual*, 7, 1995, pp. 166-72. Spencer voit les deux personnages comme accédant à une sorte de figure androgyne qui transcende les distinctions entre masculin et féminin.

frappent par leur capacité à rejeter les grands principes dont ils sont imprégnés et qui leur imposent une place et des rôles tout faits dans leur société. Mais ce qui ressort de ces personnages, c'est que leur questionnement sur leur destinée n'ignore pas mais au contraire inclut la destinée et le rôle des femmes dans cette même société. Cette inclusion est rendue possible dans chaque roman par la relation du jeune protagoniste masculin avec un personnage féminin qui allie force morale, raison et sensibilité, et par la construction dans la fiction d'une relation d'égalité et de respect mutuel entre les personnages. Bien sûr, pourfendre la *chimère* implique, lorsqu'il s'agit de conclure l'œuvre de fiction, la mort sociale, la mort physique, ou la récupération dans l'ordre patriarcal, comme dans *L'Histoire de Christine de Suabe*. C'est pourquoi les récits inachevés de Charrière qui ont depuis longtemps intéressé de nombreux lecteurs et lectrices<sup>23</sup> permettent à son écriture de ne pas réinstaller la *chimère* sur son piédestal et de laisser entrevoir un peu plus longtemps, dans leur absence de fermeture, des futurs meilleurs possibles.

Il n'en reste pas moins que tous ces personnages d'hommes jeunes, amants ou maris potentiels – et le mariage on le sait est un point focal de la thématique du roman féminin de cette période – représentent la projection dans le discours romanesque féminin d'un idéal masculin qui se redéfinit sans cesse tout en œuvrant à l'affranchissement de la femme. L'originalité de ces images fictives de la masculinité, à la fois aboutissement et questionnement des Lumières, est qu'elles échappent encore, en cette fin de siècle, à l'effacement de l'autre féminin incorporé dans l'idéal de « masculinité sensible » qui marquera le XIXe siècle romantique.

Marie-Hélène Chabut est professeure de littérature française à Lehigh University, en Pennsylvanie, où elle enseigne le XVIIIe siècle et les écritures de femmes. Elle a publié sur Diderot de nombreux articles, ainsi qu'un livre intitulé *Denis Diderot. Extravagance et génialité* (Amsterdam, Rodopi, 1998). Depuis plusieurs années, sa recherche porte sur les femmes écrivaines, en particulier Graffigny, Riccoboni et surtout Charrière. Dans ses essais et publications sur cette dernière, elle s'intéresse particulièrement à ses contes et nouvelles, comme « écritures alternatives » des Lumières. Récemment, elle a entrepris une analyse de la représentation de la masculinité dans les romans de femmes du long XVIIIe siècle.

---

<sup>23</sup> Voir note 8.

**Abstract**

This essay focuses on the representation of the young man – lover or potential husband – in four women's novels written at the end of the eighteenth century: Isabelle de Charrière's *Henriette et Richard* and *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*, Marie-Jeanne Riccoboni's *Histoire de Christine de Suabe*, and Sophie Cottin's *Claire d'Albe*. It argues that these novels, in large part through the kind of young male characters they invent, question and resist not only the classical canon of the rational masculine, but also the new developing romantic canon of « feminized » masculinity and the masculine body that was developing during that period, and that ended up relegating women to literary, social and political non-existence. To different degrees then, they succeed in avoiding the new masculine ideal that was rapidly becoming fashionable and would culminate in the romantic period.

**Marie-Paule Laden**

## **Les abbés amphibies d'Isabelle de Charrière**

Le destin critique des œuvres romanesques des auteurs dits « canoniques » du XVIII<sup>e</sup> siècle et celui des écrits d'Isabelle de Charrière est semblable. Tout comme la littérature des Lumières a bénéficié du renouveau des études critiques dans les années soixante et soixante-dix, les œuvres de Charrière ont profité de l'épanouissement des études féministes dans les années quatre-vingts (et bien sûr, de la publication de ses *Œuvres complètes*<sup>1</sup> qui a rendu ses textes accessibles). De nombreux chercheurs, et surtout chercheuses, ont ainsi exhumé un grand nombre de textes de femmes écrivains et proposé des lectures dépassant la dichotomie classique entre femme victime et homme oppresseur, pour montrer que la valeur parfois subversive de ces textes tient autant à leur forme qu'à leur contenu. On pense en particulier aux travaux de Nancy Miller, Susan Lanser, Susan Jackson, parmi bien d'autres aux Etats-Unis.

Dans ce contexte notre article cherche à examiner comment, dans ses romans de la période révolutionnaire, Isabelle de Charrière reprend et subvertit les lieux communs de la littérature des Lumières pour suggérer qu'une réalité plus complexe et changeante (« chatoyante » dirait Constance dans *Trois femmes*), contredit inexorablement les ambitions classificatrices qui caractérisent la pensée de son époque. L'examen portera sur la figure de l'abbé, tel qu'elle apparaît dans les principaux romans de la période révolutionnaire, *Henriette et Richard*, *Les lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*, ainsi que *Trois femmes*. Nous nous efforcerons de faire ressortir la stratégie de Charrière à son égard, car elle joue avec les différentes formes en vogue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en mélangeant genres et voix narratives dans le même texte.

Rendant hommage à un article particulièrement stimulant de Michel Delon, « *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* ou l'éloge de l'amphibie »<sup>2</sup>, nous nous bornerons donc à examiner le rôle que joue l'abbé

---

<sup>1</sup> Par Geert van Oorschot, éditeur à Amsterdam (1979-1984).

<sup>2</sup> Dans *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*. Actes du Colloque de Neuchâtel, 11-13 novembre 1993, publiés par Doris Jakubec et Jean-Daniel Candaux,

dans ces romans. Nous essayerons de montrer comment, dans ces textes qu'elle écrit pendant la période révolutionnaire, à travers la figure de l'abbé, protagoniste, narrateur et intermédiaire, personnage hybride, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la fiction, Isabelle de Charrière transforme le contexte social, intellectuel et idéologique dans lequel elle situe ses personnages, et brouille les frontières entre réalité et fiction en combinant plusieurs niveaux de représentation.

Jacqueline Letzter a remarqué fort justement qu'en déléguant la narration à un narrateur masculin, Charrière cherche à faire accepter des récits qui, racontés par une femme, pourraient sembler scabreux ou subversifs<sup>3</sup>. C'est sans doute le cas dans *Honorine d'Uzerche*, un des récits de *L'Abbé de la Tour*, qui relate un amour incestueux entre un frère et une sœur. Il semble cependant que dans la plupart des romans qui ont pour cadre la Révolution, l'abbé devient de plus en plus protéiforme, et que son rôle dépasse largement la caution morale que peut apporter un homme d'église à un récit plus ou moins scabreux, à la manière d'un Renoncour introduisant le récit du Chevalier Des Grieux dans *Manon Lescaut*.

Cet abbé voyageur, franchisseur de frontières, allant et venant entre l'intérieur et l'extérieur du texte<sup>4</sup>, permet à l'auteur Charrière de multiplier les points de vue et les perspectives et de décrire non seulement la disparition d'un monde dépassé, tel Sénac de Meilhan dans *L'Emigré*, mais aussi et surtout de s'interroger sur de nouvelles structures sociales et de nouveaux modes de pensée. Si la rédaction de ces romans est presque exactement contemporaine de la période qu'ils décrivent, tous ces textes renvoient avec insistance à l'avenir, ce qui pourrait aussi expliquer leur inachèvement. L'abbé, personnage passerelle par excellence, est en quelque sorte le médiateur, celui qui permet de passer d'un monde à l'autre, d'un système de pensée ou de valeurs à un autre.

### **L'abbé précepteur, substitut paternel et porteur d'une idéologie:**

#### ***Henriette et Richard***

Ce rôle d'intermédiaire est évident dans *Henriette et Richard*, roman bien sûr inachevé, comprenant quatre parties (mais selon sa correspondance, l'auteur en avait prévu six), sans doute écrit en 1792 et publié pour la première fois

---

Hauterive-Neuchâtel, Gilles Attinger, 1994, pp. 197-208. Sur le personnage de l'abbé dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière, voir aussi l'article de Valérie Cossy, « Des romans pour un monde en mouvement. La Révolution et l'émigration dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière », *Annales Benjamin Constant* 30 (2006), pp. 154-178.

<sup>3</sup> Voir Jacqueline Letzter in *Intellectual Tacking : Questions of Education in the Works of Isabelle de Charrière*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1998, pp. 175-176.

<sup>4</sup> Ainsi l'abbé de la Tour, narrateur de la première partie de *Trois femmes*, devient le destinataire privilégié de la partie épistolaire du roman avant de reprendre son récit dans la *Suite*.

dans les *Œuvres complètes*. N'étant pas parvenue à faire publier ce texte, « cette anecdote », comme elle l'appelait, l'auteur pensa un moment à le publier en même temps que les *Trois femmes*<sup>5</sup>. Cependant, contrairement à l'abbé de la Tour, à la fois narrateur et protagoniste dans *Trois femmes*, l'abbé des Rois occupe le rôle de personnage et de précepteur dans *Henriette et Richard*.

Son rôle s'avère particulièrement intéressant puisque, au niveau de l'intrigue, il sert à la fois de témoin et de charnière entre les trois différentes générations de personnages qui peuplent le roman. Il est non seulement l'éducateur des deux jeunes personnages éponymes, mais aussi celui du père d'Henriette, Henri Giroud ; il est de plus étroitement lié à la famille de Geneviève, mère de Richard dont il est peut-être amoureux. On peut, comme les éditeurs des *Œuvres complètes*, voir dans Henriette le personnage qui permet la rencontre des différents milieux représentés dans ce roman. Celui de la noblesse appauvrie à laquelle appartient Richard, et celui de la paysannerie et de la bourgeoisie des finances dont est issue Henriette, classe qui cherche son camp en ce tout début de Révolution, mais c'est cependant l'abbé des Rois qui sert de passerelle entre les générations et les classes.

Ainsi, bien avant la naissance d'Henriette et Richard, il assiste à la scène dans laquelle le vieux Giroud, dégoûté par les exactions de son fils<sup>6</sup>, confie à Geneviève de l'Arche un coffret contenant des bijoux et des remises de dettes. « Vous voyez, dit-il à l'abbé, mais n'en parlez jamais à moins que quelque circonstance imprévue ne vous y force » (*O.C.*, VIII, p.292). La « circonstance imprévue » arrivera pendant la Révolution, et l'abbé des Rois pourra témoigner, et se porter garant de la façon dont ces biens sont entrés dans la famille des Echelles dans la dernière partie achevée du roman.

Mais c'est sur le plan des idées plutôt que sur celui de la diégèse que l'abbé retient notre attention. Comme dans tous ses romans, dans *Henriette et Richard*, Charrière entre en dialogue avec Rousseau. Plusieurs chapitres sont ainsi consacrés à l'éducation que l'abbé des Rois dispense à ses pupilles. Le lecteur tenté de déduire que l'abbé est un adepte de Rousseau en lisant qu'il interdit les spectacles à ses élèves est bien vite détrompé. « Une chose que l'on trouvera singulière de la part de l'abbé c'est qu'il ne permît pas que l'on menât Richard ni Henriette à aucun spectacle » (*O.C.*, VIII, p. 304). Il leur interdit l'entrée de la Comédie pour des raisons bien différentes de celle de l'auteur d'*Emile* et de *La Lettre à d'Alembert* (texte que l'abbé invite d'ailleurs Richard à lire (*O.C.*, VIII, p. 397)). C'est que, selon lui, les pièces de Molière et de Racine sont mal jouées, et nous découvrons qu'il les fait interpréter à ses élèves. Nous observons en outre que, contrairement à l'*Emile* et à

---

<sup>5</sup> Voir *O.C.*, VIII, p. 277 (Introduction).

<sup>6</sup> Il a engrossé une paysanne et refuse de reconnaître l'enfant.

la Sophie de Rousseau, Henriette et Richard reçoivent la même éducation même si Richard dédaigne les romans tandis qu'Henriette lit *Grandison*.

Dans les parties épistolaires du roman c'est l'abbé des Rois qui prend le relais de la voix narrative ludique, désinvolte et ambiguë, qui ouvre le texte. « Ce chapitre ne sera pas long si je ne parle que de ce qu'on leur enseigna, car outre que je n'en suis pas trop informé, le lecteur n'en a que faire », lit-on au début du chapitre 7 intitulé *Education de Richard & d'Henriette*<sup>7</sup> (*O.C.*, VIII, p. 301). La voix de l'abbé se distingue de moins en moins de celle du narrateur, et les deux jeunes protagonistes le citent d'ailleurs de plus en plus souvent dans les dernières parties de ce roman inachevé.

Il est particulièrement frappant que cette voix devienne porteuse d'idéologie dans la quatrième et dernière partie du roman composée d'un mélange de récit et de lettres. Sur le plan de l'action, c'est l'abbé qui sert d'intermédiaire dans l'échange de lettres entre Richard, qui se trouve aux Echelles, et Henriette, placée par son père dans un couvent pendant les événements de juillet 89. Cet échange épistolaire entre deux jeunes amants séparés par la dureté d'un père se transforme en débats d'idées truffés de citations de l'abbé. Pour se limiter à un seul exemple, on relève ainsi dans une lettre de Richard à Henriette, un parallélisme intéressant entre les femmes et la noblesse.

La noblesse dans les livres est comme sont les femmes. Il en est de même, dit l'abbé, des nobles dans certains livres et des femmes au théâtre. Les sentiments attribués à la noblesse ont été connus par des roturiers. C'est un jeu de leur esprit. Le roturier invente le noble tel que vous vous le représentez. L'homme invente la femme. Puis on s'agenouille devant une chimère de sa propre invention, devant des hommes que l'imaginaire a parés de vertus auxquelles ils ne pensent pas devant un sexe paré de vertus qui lui sont étrangères. (*O.C.*, VIII, p. 398)

A travers cette discussion qui fait écho à ce qu'exprime aussi Constance dans une lettre à l'abbé de la Tour dans *Trois femmes* (Lettre XI, *O.C.*, IX, pp. 114-115), il s'agit ici bien sûr, pour Charrière, d'insister sur les mythes sur lesquels sont fondées nos croyances. « Le roturier invente le noble... l'homme invente la femme »<sup>8</sup>. A travers l'abbé, et par le truchement de Rich-

<sup>7</sup> Ainsi au début du chapitre 3 de la première partie : « On vient de voir le contraire de ce qui se trouve dans les histoires faites à plaisir et les drames et les comédies où les jeunes gens valent presque toujours mieux que leurs pères » (*O.C.*, VIII, p. 292); ou encore, au début du chapitre 4 : « A présent que notre héroïne est née, nous laisserons son père s'enrichir et vivre comme ceux de son état, sans trop nous occuper de lui jusqu'au moment où la Révolution a changé son séjour et sa fortune » (*O.C.*, VIII, p. 293).

<sup>8</sup> Voir aussi à ce sujet l'article de Marie-Hélène Chabut, « L'amant pourfendeur de chimères... », pp. 59-74.

ard, Charrière signale à ses contemporains qu'il est temps de sortir des dichotomies toutes faites. Car en cette période révolutionnaire, il devient de plus en plus évident que les rapports entre hommes et femmes, roturiers et nobles ne reposent plus sur des différences de sexes ou de rang, mais sur des constructions symboliques (qu'elle appelle ici chimères et mythes, et associe à des vues de l'esprit), où le sexe et le rang sont des données mobiles. Il n'est pas indifférent que ce soit de l'abbé des Rois, mentor, confident, intermédiaire et facilitateur de cette correspondance, qu'émane cette discussion puisqu'il est aussi celui qui remplit le vide laissé par la figure de pères défailants ou absents, dans un roman qui est en fait un détournement du discours dominant.

**L'abbé « amphibie »<sup>9</sup> : *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés***

Ce statut hybride de l'abbé, qui renforce l'effet polysémique du roman et qui permet à Charrière de se situer à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de son propre texte à la manière d'un Diderot, est encore plus frappant dans *Les Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*. Ce roman épistolaire, publié non sans mal en septembre 1793, et dont selon les éditeurs des *Œuvres complètes*, la date de rédaction n'est pas vraiment établie<sup>10</sup>, constitue une sorte de second volet à *Henriette et Richard* puisqu'il s'inscrit dans la période qui suit les événements relatés dans le roman précédent. Comme *Henriette et Richard*, *Les Lettres trouvées* situent les personnages dans un contexte historique très précis et presque contemporain de la rédaction du roman, la première lettre envoyée de Londres par Germaine étant datée d'avril 1793.

Dans *Les Lettres trouvées*, non seulement un abbé, dont le lecteur ignorera toujours le nom, occupe la même fonction médiatrice que l'abbé des Rois dans *Henriette et Richard*, mais la discussion portant sur la nature de la noblesse et de la roture entamée dans le roman précédent, est ici partie intégrante de la composition et de la structure de ce roman épistolaire polyphonique puisque chaque épistolier occupe une place différente sur l'éventail social et politique. La discussion est amorcée dans la première moitié du roman à travers les descriptions que fait Germaine pour Alphonse de ses expériences

<sup>9</sup> Selon une note de Michel Gilot dans les *Œuvres complètes*, « amphibie » est un terme qui avait longtemps servi à la « bonne compagnie » pour désigner les roturiers qui prétendaient à la noblesse. Dans sa *Bibliothèque des petits-maîtres* (édition de 1761, p. 101), Gaudet présentait les négociants comme des *amphibies* qui tiennent des commerçants et des nobles. En 1762 l'Académie donnait de cet adjectif une définition un peu adoucie : « On dit figurément d'un homme qui se mêle de différentes professions opposées l'une à l'autre que c'est un *amphibie* » (*O.C.*, VIII, p. 768, n. 25).

<sup>10</sup> On peut tout de même observer que les lettres qui composent le roman sont datées du 19 avril 1793 au 16 juillet 1793. Comme le texte paraît en août ou en septembre de la même année, on peut considérer que l'écriture est ici aussi presque contemporaine de l'action du roman.



dans les salons des émigrés réfugiés à Londres, puis elle est reprise et développée entre deux amis, Laurent le roturier et Alphonse l'aristocrate. La majorité des lettres qui constituent ce roman émanent en effet de jeunes gens dispersés en France en Vendée, en Suisse, en Angleterre, puis en Hollande à la suite des événements de 1793. Germaine, envoyée à Londres par son père, le Marquis de \*\*\*, qui a rejoint l'armée de Condé en Allemagne, aime Alphonse, jeune aristocrate qui, ayant refusé de se battre contre son pays, a émigré en Suisse. Son ami Laurent, un roturier engagé dans l'armée révolutionnaire, s'éprend de la demi-sœur de Germaine, restée en Vendée.

La double intrigue amoureuse est donc le prétexte qui permet de poursuivre la discussion amorcée dans le premier volet de ce diptyque à travers un échange de lettres et d'idées. Comme dans *Henriette et Richard*, les amours contrariées des jeunes épistoliers ont aussi pour objet de mettre en évidence l'absolutisme aveugle de l'ancienne génération, puisque Germaine enfreint les ordres de son père en écrivant à Alphonse<sup>11</sup>. Et c'est bien sûr l'abbé, ancien précepteur et mentor d'Alphonse, qui facilite l'échange, provoquant ainsi les foudres du marquis, personnage autoritaire et accroché à ses privilèges :

Que n'avez-vous fait, Monsieur l'Abbé, le fameux serment ! Vous seriez actuellement évêque, et vous prêcheriez vos ouailles, au lieu de me prêcher, moi qui ne demandais point de sermons. Il me semble que vous êtes constitutionnel, monarchien, au demeurant un fort bon homme ; mais pas du tout un bon Français, un digne descendant de vos nobles ancêtres, non plus qu'un digne Ministre de l'ancienne église. Encore un coup, je voudrais que vous eussiez juré. Les êtres amphibies sont ce que j'aime le moins dans la création : votre cher Alphonse marche sur vos traces. Mon dieu, qu'il sied bien à vingt-deux ans de dissenter au lieu de se battre ! Il se battrait, dit-il, à la Vendée : cela ne coûte rien à dire, car la guillotine lui en barre le chemin ; mais il peut se battre à la frontière, et au lieu de cela il raisonne, il distingue et catonise à vos côtés. (*O.C.*, VIII, p. 436)

Cet extrait est intéressant à maints égards. C'est, tout d'abord, une parfaite illustration de la créativité ludique qui caractérise l'écriture de Charrière, qu'il s'agisse de son œuvre ou de sa correspondance, comme l'illustrent la métaphore de l'amphibie et la création du verbe catoniser à partir du nom de l'orateur romain. C'est aussi un exemple de la minutie avec laquelle l'auteur, à partir de la Révolution, inscrit ses œuvres dans le contexte politique et social des années quatre-vingt-dix. Les exclamations du marquis, « que n'avez-vous fait le fameux serment », « je voudrais que vous eussiez juré » qui renvoient

---

<sup>11</sup> « Je disais que mon père n'aurait pas dû me défendre de vous écrire, et qu'il n'en avait plus le droit [...] Et qu'est-ce qui a changé, pour qu'on doive aujourd'hui me défendre ce qu'on me permettait ou m'ordonnait autrefois ? » (*O.C.*, VIII, p. 417).

au serment des prêtres, et la référence à la guerre en Vendée qui évoque la contre-révolution, permettent immédiatement au lecteur de situer l'intrigue historiquement même avant l'évocation de la guillotine à la fin du passage.

Cette diatribe, envoyée par le marquis à l'abbé dans la septième lettre, souligne qu'il a bien compris le danger que constitue l'hybridité de l'abbé pour l'ordre essentialiste qu'il représente. Mais c'est aussi pour Charrière l'occasion de souligner qu'en cette période révolutionnaire, il ne s'agit plus d'opposer des systèmes, mais de les mettre en regard, de les juxtaposer, afin de faire ressortir, à travers leurs divergences, non plus des oppositions mais des différences, opération qui permettrait de jeter un nouveau regard sur l'orthodoxie du siècle. C'est pourquoi vers la fin de ce roman nécessairement inachevé, c'est sous la plume du roturier républicain que sont mises en lumière les qualités de la noblesse, et c'est l'aristocrate qui rêve d'une république. L'abbé, quant à lui, souhaite un croisement : « Il veut un roi à la tête de ta République ; voilà toute la différence entre ton plan et le sien, écrit Alphonse à Laurent ; encore ne veut-il un roi que pour faire mieux cheminer la République » (*O.C.*, VIII, p. 438). Pour Michel Delon, qui s'intéresse davantage aux métaphores qu'au rôle joué par l'abbé, dans l'article mentionné plus haut, « c'est cet idéal de l'amphibie, c'est-à-dire d'une mixité réversible, qui anime toute la fiction de Mme de Charrière »<sup>12</sup>.

#### **L'abbé narrateur, témoin et protagoniste : *Trois femmes***

Cet « idéal de l'amphibie » se retrouve aussi dans *Trois femmes*, roman rédigé entre 1794 et 1795, qui occupe le premier volet d'une série de textes qu'Isabelle de Charrière regroupa sous le titre de *L'Abbé de la Tour ou recueil de nouvelles et autres écrits divers*. On y trouve en effet un répertoire des genres et des formes pratiqués à l'époque : roman épistolaire, dialogues, conte philosophique, mémoires, essai, et même dictionnaire, présenté en une sorte de jeu de relais entre différents narrateurs et protagonistes. Les éditeurs des *Œuvres complètes* y voient très justement un troisième volet aux deux romans précédents puisqu'il a pour cadre la troisième phase de la Révolution française<sup>13</sup>.

Cependant, contrairement aux autres romans, les deux premières parties des *Trois femmes* sont introduites par un prologue qui a pour effet de placer le roman sous le signe de l'écriture et de la lecture tout en mettant en valeur le rôle de l'abbé comme auteur du texte que nous allons lire : « Pour qui écrire désormais ? disait L'abbé de la Tour. Pour moi, dit la jeune

<sup>12</sup> Michel Delon, art. cit., p. 202.

<sup>13</sup> « En effet on pourrait dire *a posteriori* que les *Trois femmes*, qui ont pour cadre la troisième phase de la Révolution française, constituent pour nous le troisième volet d'un triptyque dont *Henriette et Richard* et les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* forment les deux premiers volets » (*O.C.*, IX, p. 9).

Baronne de Berghen » (*O.C.*, IX, p. 41), et « Allez écrire, lui dit la Baronne » (*O.C.*, IX, p. 42)<sup>14</sup>. La première partie est donc narrée à la troisième personne par l'abbé de la Tour, témoin privilégié des événements qu'il relate. L'intrigue renvoie au conte philosophique et au roman sentimental : L'orpheline émigrée Emilie tombe amoureuse de Théobald, fils du seigneur d'Altendorf, « gentilhomme à 64 quartiers » (*O.C.*, IX, p. 51), qui l'aime aussi contre les vœux de sa famille. En dépit des principes moraux qui leur ont été inculqués, les jeunes gens décident de s'enfuir. Le scandale est évité in extremis, avec l'aide de l'abbé, par la pragmatique Constance, qui ayant rattrapé le couple, réussit à réconcilier tout le monde et à arranger le double mariage de Théobald et d'Emilie, et de la servante Joséphine enceinte des œuvres d'Henri, valet de Théobald.

Comme dans les romans précédents, l'abbé n'est pas un simple narrateur qui validerait un récit scabreux par sa position d'ecclésiastique lui-même émigré<sup>15</sup>, il est aussi médiateur et facilitateur des amours de Théobald et d'Emilie. C'est lui qui ménage le premier entretien entre les jeunes gens puis persuade le vieux baron d'agréer au mariage<sup>16</sup>. Comme l'abbé des Rois dans *Henriette et Richard*, l'abbé de la Tour est un narrateur ludique dont les facéties rappellent celles du narrateur de *Jacques le fataliste*. Pour ne citer qu'un seul exemple, voici comment l'Abbé décrit les rapports entre Emilie et Théobald: « Peu à peu les caractères se développant laissèrent apercevoir des contrariétés. Lesquelles? direz-vous – Oh, lesquelles! cela serait bien long à détailler, et vous pouvez mieux l'imaginer que je ne puis le dire » (*O.C.*, IX, p. 56). Une large place est effectivement laissée à l'imagination du lecteur qui devra combler des lacunes et introduire sa propre pensée dans les interstices que l'auteur a ménagés dans son texte.

La deuxième partie du roman, composée de douze lettres écrites en majorité par Constance et adressées à l'abbé de la Tour, décrit la vie du couple à Altendorf. L'abbé y joue plus qu'un rôle de témoin puisque sa présence et ses opinions sont inscrites en creux dans les réponses que fait Constance à des lettres que nous ne voyons pas : « Vous croyez donc qu'on ne peut se

<sup>14</sup> Sur l'instance narrative dans *Trois femmes*, voir l'excellent article de Zeina Hakim, « Le pouvoir et la résistance : la place de l'instance narrative dans *Trois femmes* » dans *Cahiers Isabelle de Charrière*, no 2, 2007, pp. 52-67.

<sup>15</sup> On peut noter que l'abbé de la Tour interrompt la narration à la troisième personne pour souligner sa position de témoin, d'homme d'église et d'émigré : « Elle [Joséphine] alla droit à la Dame qui était à la porte du château avec son mari, son fils et un émigré français, abbé (c'était moi qui, déjà connu dans cette maison, arrivais à l'instant de Munster) » (*O.C.*, IX, p. 50).

<sup>16</sup> « Voilà qui est fort bien, dis-je à mon tour, en m'adressant au vieux Baron : [...] Ne trouveriez-vous pas bon que nous allussions, votre fils et moi, chez ma compatriote, pour lui dire que sa lettre et son travail ont été reçus de Madame avec bonté ... » (*O.C.*, IX, p. 51).

passer d'idoles, et vous consentez qu'on honore en Voltaire la tolérance qu'il a prêchée et inspirée », s'exclame Constance au début de la lettre IX (*O.C.*, IX, p. 109). Dès la première lettre de cette partie épistolaire du roman, Constance associe l'abbé à la vie paisible du château d'Altendorf: « Nos trois métiers forment un triangle autour d'un antique guéridon d'argent sur lequel on place deux flambeaux. [...] Si vous étiez avec nous, comme je le voudrais, je vous donnerais souvent mon aiguille et m'irais chauffer » (*O.C.*, IX, pp. 91-92). L'image d'un abbé qui aurait troqué sa Bible pour un métier à tapisserie relève de cette stratégie du déplacement, de cet art du détour qui caractérise l'œuvre de Charrière. La féminisation de l'abbé fait écho aussi à la mise à plat de la dichotomie entre masculin et féminin, noble et roturier, amorcée dans les romans précédents. C'est ainsi que les layettes identiques, confectionnées par Constance et Emilie, sont à l'origine de la confusion des bébés de Joséphine et de la comtesse si bien qu'il ne sera jamais possible de distinguer le bébé aristocratique de celui des domestiques. Cette confusion involontaire donne d'ailleurs à Constance l'idée d'une expérience intéressante lorsqu'elle offre de subvenir aux besoins de deux jumeaux orphelins, à condition que la fille porte des vêtements masculins et soit prénommée Charles, tandis que le garçon nommé Charlotte sera habillé en fille. « Si le garçon a l'esprit et l'humeur d'une fille, la fille l'esprit et l'humeur d'un garçon, je le fais savoir partout, et j'espère qu'on dira beaucoup de pauvretés de moins sur les caractères essentiellement différents et les facultés distinctives des deux sexes » (*O.C.*, IX, p. 114), écrit Constance à l'abbé, illustrant ainsi la façon dont Charrière s'amuse à déconstruire les discours masculins en les mettant en regard avec des discours féminins et en inversant les points de vue. On peut observer que les incidents que relate Constance à l'abbé illustrent sur le plan expérimental les discussions portant sur la noblesse, la roture et les sexes évoquées plus haut dans *Henriette et Richard* et poursuivies dans *Les Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*.

L'abbé des Rois, l'abbé des \*\*\*, l'abbé de la Tour, ces abbés hybrides dont la personnalité et les rôles reflètent le rapport ambigu de l'auteur avec la scène politique et littéraire de cette fin de siècle, lui permettent, nous l'avons vu, de multiplier les points de vue et de transformer le contexte social et idéologique dans lequel évoluent ses personnages. C'est aussi grâce au personnage de l'abbé<sup>17</sup> que s'opère cette inscription constante de la lecture et de la littérature dans tous ses textes, avec peut-être, en arrière-plan, l'image d'une vision toujours impossible à réaliser pleinement, toujours impossible à communiquer pleinement ou à imposer aux autres, et qui reste en fin de compte personnelle. On pourrait dire que les romans qu'écrit Isabelle de

---

<sup>17</sup> La « suite » de *Trois femmes* dans laquelle Constance raconte sa propre histoire ainsi que celle d'un de ses oncles est également narrée par l'abbé de la Tour, toujours à la demande de la baronne de Berghen, première lectrice du texte.

Charrière pendant la période révolutionnaire fonctionnent comme les renvois de confirmation et de réfutation que décrit Diderot dans l'article « Encyclopédie ». Comme ces derniers, ils servent à « opposer les notions, à contester les principes »; ils « renversent secrètement quelques opinions ridicules qu'on n'oserait insulter ouvertement, » dans le but de « changer la façon commune de penser »<sup>18</sup>.

« Changer la façon de penser », en éliminant frontières et dogmatismes, c'est ce que vise – en toute modestie, à travers la figure de ses abbés amphibies – l'œuvre d'Isabelle de Charrière à partir de la Révolution.

Marie-Paule Laden est professeur de langue et de littérature françaises à l'université d'état de Californie à San Francisco (San Francisco State University). L'essentiel de ses recherches porte sur le roman du XVIIIe siècle. Elle est l'auteur d'une étude sur l'imitation de soi dans les romans français et anglais du XVIIIe siècle et d'articles sur Madame de La Fayette, Lesage, Marivaux et, plus particulièrement, Isabelle de Charrière.

Adresse : mpladen@sfsu.edu

**Abstract :**

The *abbé* is a ubiquitous figure in eighteenth-century literature. This article focuses on the different roles played by the *abbé* in the novels Isabelle de Charrière wrote during the Revolutionary period. Although the Abbé de la Tour is the unifying element in the texts that Charrière gathered under the title *L'abbé de la Tour ou recueil de nouvelles et autres écrits divers*, he is more than a narrative ploy in the novels examined in this essay. A mentor and father-figure in *Henriette et Richard*, a hybrid character connecting the various factions scattered all over Europe by the Revolution in *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés*, author, prime witness and protagonist in *Trois femmes*, the *abbé* is above all Charrière's ideological representative in the new post-Revolutionary world.

---

<sup>18</sup> Diderot et d'Alembert, *L'encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, Paris-Briasson et. al., 1751, V, p. 642 A.

## Nouvelles parutions / Recent publications

Jean Mainil, *Don Quichotte en jupons ou des effets surprenants de la lecture, Essai d'interprétation de la lectrice romanesque au dix-huitième siècle*, Paris, Editions Kimé, Collection « Détours littéraires », 2008, 256 p.  
ISBN 978-2-84174-443-5 ; € 25,00

Derrière son titre apparemment léger, c'est à une réévaluation en profondeur de la figure de la lectrice et de la place des romancières dans l'histoire littéraire que nous convie Jean Mainil. Pour lui, très clairement, la lectrice folle ou naïve, celle qui confond fiction et réalité ou qui prétend décoder celle-ci à l'aide de grilles de lecture est plus qu'un personnage, plus qu'un thème. Elle est véritablement un topos qui, tout en empruntant à *Don Quichotte*, hante la littérature de Molière à Flaubert, des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules* jusqu'à *Emma Bovary*.

Après avoir offert, dans sa préface et son introduction, un large survol de ce topos tel qu'il apparaît dans les œuvres et dans la critique, Jean Mainil choisit de s'arrêter sur des romans publiés entre la deuxième moitié du XVIIIe et le début du XIXe siècle : *The Female Quixote* (1752) de Charlotte Lennox, les *Lettres de Mistriss Henley* (1784) d'Isabelle de Charrière, et *Julie ou j'ai sauvé ma rose* (1807) et *Amélie de Saint-Far ou la fatale erreur* (1808) de Félicité de Choiseul-Meuse. Chaque romancière fait l'objet d'un chapitre en rapport avec les sous-genres romanesques de l'Age classique : Arabella, l'héroïne de Lennox férue des romans de Madeleine de Scudéry, incarne « la lectrice héroïque » ; Mistriss Henley, imprégnée de Rousseau, représente « la lectrice sentimentale » ; et la Julie de Choiseul-Meuse, qui a lu dans son intégralité toute la littérature obscène des Lumières, campe « la lectrice libertine ».

Sous la plume de Mainil, cette collection de romancières et d'héroïnes n'a rien d'anecdotique. Ce n'est pas par hasard qu'il additionne les éléments féminins, mais bien parce qu'il s'agit pour lui d'évaluer la littérature à l'aune du masculin et du féminin en tant qu'ils opèrent des déclinaisons spécifiques du donquichottisme, ce dont, trop souvent, la critique et l'histoire littéraires n'ont pas tenu compte de manière satisfaisante. Mainil juge notamment nécessaire de compléter les propos de Gérard Genette dans *Palimpsestes*, dont il

souligne dans sa préface l'aspect contradictoire. Pour Genette, l'intérêt de la « transsexuation » par la réécriture réside dans le « renversement » de l'hypotexte qu'elle permettrait d'opérer, alors qu'il ne voit dans le texte de Lennox qu'un « chaînon manquant » entre deux chefs d'œuvre (masculins) : *Don Quichotte* et *Madame Bovary*. Non seulement cette qualité de « chaînon manquant » refuse à l'œuvre de Lennox tout intérêt spécifique, mais tous ceux qui ont lu Lennox savent bien que ce qu'elle propose ne saurait se résumer à un simple renversement sur le mode binaire.

Dans sa préface, Mainil soulève « trois problèmes spécifiques » (p. 10) qui, d'emblée, invitent les lecteurs à tenir compte du caractère à la fois central et complexe du sexe des personnages et des auteurs. Premièrement, le bovarysme ne s'inscrit pas dans la continuité pure et simple du donquichotisme. L'affirmer c'est confondre « un idéalisme chevaleresque essentiellement noble » et tourné vers les autres avec « un idéalisme individuel » caractérisé par « l'obsession [d'Emma] de gratifier son propre indéfinissable et inaccessible désir » (p. 10). Mainil tient également à souligner la dimension chronologique de l'intertexte : « les don Quichotte au féminin des XVIIe et XVIIIe siècles, en France comme en Angleterre, lisent des romans que n'avait pas lus don Quichotte [...]. Ces romans, Emma Bovary ne les lira plus » (p. 10). La folie de tous ces personnages ne saurait donc être identique. Enfin, les héroïnes romanesques ne s'identifient jamais à don Quichotte lui-même ou autre hidalgo, mais « à des personnages de leur propre sexe » : « les lectrices que mettent en scène Charlotte Lennox, Isabelle de Charrière, et Félicité de Choiseul-Meuse ne peuvent pas partir à la conquête du monde, cherchant par monts et par vaux une Dulcinée au masculin. Leurs aventures sont autres » (p. 11).

Les œuvres de Lennox, Charrière et Choiseul-Meuse ont donc au moins en commun ces différences-là. En outre, Mainil nous convainc aisément, au fil de ses chapitres d'analyse, de ce qu'il énonce dans sa préface, à savoir que ces romancières sont définies par leur choix d'« une troisième voie » entre une condamnation sans appel et une défense du romanesque : « cette voie qui est celle de la récupération ironique et tactique passe par une reformulation polymorphe de la figure emblématique de la contamination romanesque : la lectrice folle » (p. 17). *Northanger Abbey* constitue à ses yeux un roman exemplaire des œuvres qu'il se propose d'analyser par la manière dont Jane Austen détourne la critique du romanesque pour, en fait, légitimer le roman, les lectrices et les romancières (pp. 18-19). Comme Jacqueline Letzter, qu'il ne cite pas mais qui la première avait appliqué le terme à l'œuvre de Charrière, Mainil s'en remet au concept de « tactique » développé par Michel de Certeau pour définir l'approche des trois romancières qu'il étudie. Celles-ci, en effet, n'attaquent pas de front le topos qui les discrédite en tant qu'autrices et en tant que lectrices : « Les romancières dont il est question ici pratiquent par contre une tactique particulière de réappro-

priation littéraire. Comme toute tactique qui est bricoleuse, clandestine, et ironique par essence, cette réappropriation ‘n’a pour lieu que celui de l’autre’. Elle s’inscrit dans le topos même qu’elle dénonce » (p. 19).

Avant d’aborder les textes eux-mêmes, Mainil nous offre encore une très riche introduction dans laquelle il dépeint « le fabuleux destin d’un stéréotype » – celui de la lectrice folle – qu’il situe dans un cadre culturel beaucoup plus large que le discours littéraire : médecins, pédagogues et patriotes prennent au XVIII<sup>e</sup> siècle le relais des théologiens et des moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle. En étudiant des discours très variés, Mainil parvient à mettre en lumière la puissance de ce consensus qui frappe d’anathème les lectrices de romans. Emanant d’horizons les plus divers, des propos tous plus sombres les uns que les autres sur les attaques subies par la Raison, sur les maladies nerveuses, la dissolution des mœurs et la déliquescence nationale (des deux côtés de la Manche) convergent dans une mise en accusation de l’effet de la lecture romanesque sur les femmes comme ennemi public numéro un. Offerte comme un plus à l’analyse littéraire qui constitue le cœur de l’ouvrage, cette introduction sur les représentations de la lectrice dans la perspective des *cultural studies* est éminemment utile pour prendre la mesure du poids et de l’omniprésence de ce stéréotype auquel s’affrontent les romancières. Mainil nous rappelle à sa manière que leurs romans ne se limitent pas à un jeu littéraire de « reprise de motif » mais qu’ils s’inscrivent dans des enjeux culturels et politiques déterminants du point de vue de l’histoire du genre (*gender*). Avant de se lancer dans l’analyse fine des textes, Mainil a le mérite de nous rappeler que Lennox, Charrière et Choiseul-Meuse écrivent dans un contexte culturel régi par une doxa massivement répandue selon laquelle femmes et littérature sont incompatibles.

Chacun des trois chapitres d’analyse contient une évaluation de l’hypotexte dans la perspective des questionnements soulevés dans la préface et l’introduction et une analyse des éléments métadiscursifs dans les romans de Lennox, Charrière et Choiseul-Meuse. Pour les besoins des *Cahiers Isabelle de Charrière*, nous nous arrêterons sur l’analyse des *Lettres de Mistriss Henley*, mais nous ne saurions trop encourager les lecteurs à parcourir les pages consacrées à Lennox et à Choiseul-Meuse. Expliquées par Mainil, les tactiques de subversion de cette dernière, notamment, sont proprement époustouflantes. Qu’une romancière ait réussi à récupérer la figure de la lectrice libertine envers et contre le sous-genre romanesque le plus phallocrate de tous – le roman érotique et pornographique – apparaît comme un pur miracle de l’histoire littéraire. D’autant plus que la subversion a lieu à l’ère du code Napoléon, une époque où, pensait-on avec Stendhal, les femmes avaient fini de rire. Passionnante pour elle-même, l’étude de Choiseul-Meuse par Mainil éveillera, on l’espère, la curiosité des chercheurs pour cette romancière « dont on connaît aujourd’hui mal la vie et l’œuvre » (p. 182).



Mainil place au cœur de sa lecture des *Lettres de Mistriss Henley* le dialogue intertextuel avec *Le Mari sentimental* de Samuel de Constant qui en constitue l'hypotexte, un aspect du roman que la critique charriériste a tendance à limiter à ses préambules d'analyse. Ce faisant, Mainil prend notamment le contre-pied des interprétations biographiques de *Mistriss Henley* (Godet, Courtney, Trousson). Pour lui, le point de départ de ce roman est la scène de lecture du *Mari sentimental* par les époux Henley car, avec *Mistriss Henley*, Charrière écrit un roman sur les effets de la lecture en se livrant à un nombre impressionnant de détournements. Pour commencer, le personnage de Mistriss Henley ne correspond pas aux deux grandes tendances du « quichottisme en jupons » : elle n'est ni une lectrice folle qui finit vieille fille à force d'exiger trop de la réalité ni une femme irresponsable dont un tuteur devrait contrôler les lectures. En évoquant une lectrice dont le sort a déjà été scellé par le mariage, Charrière détourne le « quichottisme littéraire ». Et, en faisant faire à Mistriss Henley la critique d'un roman qu'elle lit en commun avec son époux (qui, lui, s'identifie au protagoniste Bompré), « Charrière remet en question un double principe interdépendant, la pertinence de la folie littéraire comme condition nécessaire de la lectrice, et le statut privilégié du mari sacré gardien de l'éducation et maître attiré des lectures » (p. 125).

Mainil fournit une lecture subtile et originale du roman de Samuel de Constant, en particulier lorsqu'il met en lumière le potentiel ironique du personnage de Bompré : « dans sa quête pour appliquer à tous les domaines ses considérations et ses théories, M. Bompré souffre bien de quichottisme, un quichottisme non pas chevaleresque, mais politique, agricole et champêtre » (p. 138). La lecture figure évidemment en bonne place parmi les défauts de Mme Bompré qui « voudrait transformer son cadre champêtre en un lieu idyllique et poétique » (p. 143). Mais alors que le quichottisme de l'époux pourrait inviter les lecteurs à considérer avec prudence les critiques qu'il émet au sujet de son épouse, Mainil constate qu'il n'en est rien. L'ouverture ironique ne se soutient pas jusqu'à la fin car « le suicide final du mari sentimental et le comportement égoïste et impérieux de son épouse font véritablement de la destinée de M. Bompré une tragédie : celle d'un mari qui ne sait pas se faire respecter par une femme qui a lu trop de romans » (p. 145). Face à cette situation, Charrière, selon Mainil, déjoue le scénario du « roman-réponse » à plus d'un titre. Tout d'abord, il faut se souvenir que ce qu'elle récrit, ce n'est pas le roman (boiteux) de Constant, « mais les lectures qui en sont faites, le plus souvent au détriment des épouses transformées pour la cause en un groupe homogène et considérées comme autant de mesdames Bompré » (p. 148). A travers sa correspondance, Mistriss Henley, comme en sont informés les lecteurs du roman, veut rectifier une lecture erronée qui condamne les épouses en les caricaturant.

Mainil identifie trois tactiques mises en œuvre par Charrière à cet effet. Premièrement, son héroïne-lectrice rejette le manichéisme du roman original : elle « est à la fois un peu Mme Bompré, mais aussi un peu le mari sentimental, un peu l'un et l'autre, un peu ni l'un ni l'autre aussi » (p. 150). Charrière a aussi l'art d'éviter les parallèles simples entre son roman et celui de Constant, et la reprise de motifs (le portrait, le chat, la décoration du château) ne sert chez elle qu'à illustrer, au contraire, « combien est erronée la généralisation du comportement de Mme Bompré à toutes les épouses » (p. 151). Enfin elle récuse « la logique binaire du roman originel, et celle de la lecture de son mari » (p. 149) et, par là, la suprématie de la raison dont il se réclame. Chez le « mari de roman » de Charrière, l'idéalisme et l'intransigeance quichottesques se confondent bel et bien avec un appel constant à la raison, « qui se manifeste le plus souvent par des préventions, par des idées bien arrêtées sur l'éducation, sur la mode, sur le mobilier de la chambre de sa femme et sa pérennité, sur la tradition, sur la famille et la lignée des femmes à qui la famille doit tant » (p. 156). Enfin, Mainil nous invite à voir le lien tissé par Charrière entre les deux textes non pas tant dans la manière dont les personnages font usage ou non de leur raison ou de leur sensibilité, mais dans le rapport de pouvoir au sein de chacun des deux couples mis en scène. Le caractère impérieux – et raisonnable – de Mr Henley ressemble, pour qui sait bien lire, au caractère impérieux – et fantasque – de Mme Bompré : « Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'une détermination romanesque et poétique ou d'une logique péremptoire prétendument rationnelle, la raison du plus fort est toujours la meilleure » (p. 160). L'identification romanesque selon Charrière ne serait donc jamais celle que l'on croit et Mr Henley a bien tort de comparer ses prétendus malheurs à ceux du mari sentimental.

Tout en fournissant une analyse fine d'un corpus fort varié en apparence, Mainil parvient, grâce à la richesse de son questionnement critique et à la structure rigoureuse de son ouvrage, à produire une étude cohérente en tant qu'ensemble. Il concilie avec bonheur l'attention pointue au détail de la citation avec un débat théorique toujours passionnant. *Don Quichotte en jupons* fait partie de ces ouvrages qui donnent envie de relire les œuvres d'un regard neuf et, même s'il ne le clame pas haut et fort, il constitue une contribution importante à la question du genre (*gender*) en littérature.

Valérie Cossy

\*\*\*

Tili Boon Cuillé, *Narrative Interludes: Musical Tableaux in Eighteenth-Century French Texts*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, 284 pp.  
ISBN 978-0802038425; \$ 75,00

In this her first book, the American literary historian Tili Boon Cuillé studies the significance of the musical tableau in eighteenth-century French literature. Her purpose is to bring to the fore important political, aesthetic, and moral debates that divided the Republic of Letters between 1750 and 1810, including the suitability of the French language for musical expression, music's ability to create unmediated experience, and the moral implications of music for women.

Cuillé defines the musical tableau as "a musical performance staged for a beholder inscribed within the text" (pp. 5-6). In her introduction she explains how the musical tableau derived from the tableau in the visual and dramatic arts. First theorized by Diderot in his *Entretiens sur le fils naturel* (1757), the tableau was considered a resting point in the action; a moment of rapt absorption, capable of bringing the beholders' emotions to the forefront, and provoking changes in their attitudes and opinions<sup>1</sup>. Cuillé argues that in late eighteenth-century France musical tableaux, in particular, became "privileged sites for aesthetic innovation and social resistance" (p. 20).

The book is divided in two parts (each with three chapters), centered on debates launched by Rousseau. The first part, "Music and Language: *La Querelle des Bouffons*", focuses on Diderot, Cazotte, and Beaumarchais, all of whom, Cuillé claims, experimented with the musical tableau and alternative means of conveying music in literary text to challenge Rousseau's denigrating statements about the French language and music<sup>2</sup>. The second part, "Music and Morality: *La Querelle des Femmes*," will interest Charrière scholars directly because it focuses on Isabelle de Charrière and three female authors of the generation that immediately followed hers and were influenced by her. Chapter four is devoted entirely to a close reading of Charrière's *Caliste* (1787); chapter five on Sophie Cottin's *Malvina* (1800) and Barbara von Krüdener's *Valérie* (1803); and chapter six on Germaine de Staël's *Corinne* (1807). Cuillé shows that, unlike their male contemporaries who used the musical tableau to counter Rousseau's aesthetic theories, these female au-

---

<sup>1</sup> Michael Fried brought Diderot's tableau theory to critical attention in his influential *Absorption and Theatricality: Painting and Beholder in the Age of Diderot*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

<sup>2</sup> Rousseau's provocative statements about French language and music appear in many of his works, but mainly in his *Lettre sur la musique française* (1753), *Essai sur l'origine des langues* (1761) and *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1761).

thors deployed the musical tableau to achieve social reform. By creating musical tableaux in which their heroines play, perform and compose music but do not succumb to the seduction of music, these authors freed women from the suspicion that surrounded their musical pursuits (p. 203).

In her analysis of *Caliste*, Cuillé explores the role of music in Charrière's most famous novel; a role that has received little attention until now (p. 130). Caliste is a talented but disenfranchised female musician, who is tainted by her illegitimate birth and profession as an actress, to which her mother has destined her. After seeing the young woman perform in Nicholas Rowe's *The Fair Penitent*, an English lord buys her off from her mother, allowing her to leave the stage. The lord wants only the best for his protégée. He takes her to Paris to pursue her education, in particular her musical training; the couple then travels to Italy where she continues to refine her musical tastes and talents. The lord dies a few years after they return to England, leaving Caliste with no resources, but recommending her to his wealthy uncle, and assuring her that with her graces and talents she will be able to find a husband after his death. This proves difficult, because her reputation as a courtesan pursues her. The man she loves – William, the story's narrator – is charmed by her, but too weak to go against his father's opposition to their marriage. For the sake of respectability, she marries another suitor, but soon dies from a broken heart.

Most of her life Caliste struggles to gain control over her fate and convince society that, despite her profession and unknown origin, she is virtuous and worthy of love and respect. Cuillé argues convincingly that Caliste strategically avails herself of music to achieve these ends. However, Caliste uses music not as a means of seduction, but rather as a means to achieve noble ends. She organizes private bi-weekly concerts at her London home to encourage the best musicians of her time and give them an opportunity to play their compositions together; she gives singing lessons to poor orphan girls she has taken under her wing in order to give them a profession which will rescue them from the street. This musical activity keeps her lover near her, but at the same time at bay (because of the presence of other musicians, or the physical barrier provided by an instrument). Thus she proves to him – and even more, to his father – that music does not inevitably lead to a woman's fall. Although Caliste succeeds in keeping her virtue and respectability, it is at the price of her happiness, since the frustrated William eventually leaves her. At the end of the novel, when she is near death, she organizes one last concert, asking that on this occasion only solemn religious music be played: Händel's *Messiah*, Pergolesi's *Stabat Mater*, and an anonymous Italian *Miserere*. Caliste herself is the primary beholder of this tableau, but the spectacle of her absorption affects everyone around her: her husband, the musicians, her pupils and servants, all of whom are moved to admire the exceptionally generous and virtuous person she is. Thus Caliste finally achieves her

goal of having turned public opinion in her favor.

Cuillé is the only critic to date to analyze Charrière's literary works in light of her activity as an opera composer and librettist. She demonstrates the novelty and temerity of *Caliste* which points a finger at a society that perpetuated age-old prejudices against women and music. Read in the light of Charrière's own ambitions – and frustrations – as a musician and composer (especially in the period immediately following *Caliste*), the story of Caliste struggling to improve her fate through music becomes a direct appeal to her contemporaries to win society's respect for the profession of female musicians. It paved the way for other women authors (including Staël, Krüdener and Cottin featured in this book) to rehabilitate music-making heroines in their novels.

Jacqueline Letzter

\*\*\*

*Annales Benjamin Constant*, n°30, Genève, Editions Slatkine, 2006 (Diffusion France : Honoré Champion éditeur, Paris).  
ISSN 0263-7383 ; € 27,00

Ce volume intéressera tous les charriéristes grâce à deux contributions ciblées sur Isabelle de Charrière, qui prennent place dans la partie intitulée *L'Émigration en Suisse (1789-1798). Événements, récits, représentations*, rédigée par Claire Jacquier. Il s'agit de contributions présentées lors de deux journées d'études sur l'émigration qui se sont tenues à Neuchâtel (les 19 novembre 2004 et 3 juin 2005).

Dans son article intitulé « Isabelle de Charrière et le bonheur d'être suisse en 1797/1798 », Danièle Tosato-Rigo réexamine l'idée – émise à plusieurs reprises – selon laquelle, dans sa *Réponse à l'écrit du colonel de la Harpe intitulé : De la neutralité des gouvernans de la Suisse depuis l'année 1789* (rédigé en novembre 1797 et publié anonymement en janvier 1798), Isabelle de Charrière se serait montrée ignorante du sujet qu'elle traitait et d'une option politique très conservatrice.

Frédéric-César de La Harpe rappelle, dans sa brochure, que le peuple vaudois a été spolié de ses droits par Berne et affirme que les gouvernants suisses n'ont pas observé de neutralité à l'égard du gouvernement révolutionnaire français depuis 1789. L'enjeu est de taille : les troupes françaises pourraient apporter en Suisse la bonne parole révolutionnaire. Isabelle de Charrière, soucieuse d'éviter une invasion française, tente de prouver que le Pays de Vaud est heureux et qu'il serait donc inopportun de vouloir changer son régime politique.

Tout d'abord, l'article constate que dans les deux textes, celui de La Harpe et celui de Charrière, les auteurs ont pris des libertés à l'égard des faits, mais que cela n'a été reproché qu'à Charrière. Puis, ces deux textes sont confrontés à huit autres publications de l'époque traitant du même sujet ; cette démarche, qui n'avait jamais été faite, enrichit considérablement le débat ainsi que l'étude des idées politiques de Madame de Charrière. La confrontation de ces textes permet de dégager le langage politique de Charrière (dont la dimension affective a été un peu minorée dans cet article – peut-être parce qu'elle est déjà connue ?). Que veut dire en effet « neutralité » pour les uns et les autres ? Isabelle de Charrière montre comment le débat peut se déplacer : est-il interne à la Suisse ou renvoie-t-il aux émigrés ? Est-on dans une polémique conjecturale ou de principe ? Faut-il avoir une approche théorique ou pragmatique ? Par ailleurs, Danièle Tosato-Rigo recontextualise ces publications à la lumière de la domination française en Europe, en particulier sur la République batave (qui touche Charrière de près) et met en regard des textes ce que dit la correspondance de Charrière. Il est à souhaiter que l'auteur de cette étude passionnante, innovatrice et bien argumentée poursuive ses recherches sur la pensée politique, encore trop délaissée, de Charrière.

Valérie Cossy présente dans « Des romans pour un monde en mouvement » une tentative d'évaluer l'incidence des événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sur l'esthétique narrative d'Isabelle de Charrière. Rappelant les caractéristiques, bien connues maintenant, des romans de Charrière, elle rapproche ces œuvres de la démarche d'écrivains britanniques tels que William Godwin, Mary Hays ou Mary Wollstonecraft (en opposition à Edmund Burke). Après 1789, les personnages des abbés et des émigrés, inévitables chez un auteur attaché à la vraisemblance des personnages et à l'actualité de son écriture, ajoutent une nouvelle instance narrative. Quant à la figure de l'abbé, dont la présence peut paraître surprenante chez une auteure « incrédule, hollandaise et protestante » (p. 166), elle a l'avantage d'être neutre par rapport aux personnages masculins et féminins (p. 169). Pour les émigrés, Charrière distingue, selon les loyautés différentes, les « bons » et les « mauvais » (p. 172). Tout ceci est l'occasion pour Isabelle de Charrière de s'interroger sur le sens des mots (p. 159), sur ce que doit être un roman (p. 162), sur la langue française (p. 173). Ces pages sont particulièrement percutantes. On regrettera peut-être dans cette étude très touffue que le texte d'*Honorine d'Uzerche* n'ait pas été pris en compte : le personnage de l'abbé aurait pu nuancer encore l'argumentation (p. 167-171).

Dans un troisième article, « Romans suisses de l'émigration, au croisement de l'histoire et de l'utopie sociale », Claire Jacquier présente deux romans de Jeanne Polier et Constance de Cazenove d'Arlens, auxquels elle compare ensuite ceux de leur contemporaine Isabelle de Charrière (pp. 215-216, 222, et 224). Elle prolonge l'étude précédente et dévoile les représentations romanesques et donc peu lucides de l'émigration utilisées par ces deux

écrivaines. L'article est convaincant, mais il n'est pas sûr que le lecteur adhère à l'idée qu'Alix (personnage principal des *Mémoires d'une famille émigrée* de Polier) « fait allégeance à l'ethos aristocratique » alors que sa belle-famille l'accepte malgré la perte de sa virginité – même pour une noble cause (p. 219).

Trois autres articles concernent l'émigration en Suisse entre 1789 et 1798. Même si Isabelle de Charrière n'en est pas le centre, on lira avec intérêt la présentation de deux lettres inédites de Malesherbes (admiré par Madame de Charrière) par Michèle Crogiez Labarthe qui contribue ainsi à une meilleure compréhension du cheminement de la pensée du juriste au sujet des juifs, des protestants, des émigrés, des lettres de cachet et de la défense du roi Louis XVI. Jean-Daniel Candaux commence une géographie des imprimeurs de l'émigration et de la Contre-Révolution hors de France, qui montre le rôle prépondérant, après 1789, de Londres, Hambourg et Neuchâtel. L'auteur explique par quels mécanismes les principaux sites avant 1789 (Londres, Amsterdam, Genève/Lausanne/Neuchâtel, Avignon, Francfort-sur-le-Main) ont disparu – ou survécu. Les charriéristes jetteront un coup d'œil sur la p. 231. Fabrice Brandli étudie la correspondance de la légation française de Genève entre 1789 et 1794 et y montre les variations de la représentation de l'émigré, dépendante de la position politique et idéologique du résident, qui se durcit de Castelnau (sympathisant discrètement avec les émigrés) à Soulavie (pour qui l'émigré incarne le Mal politique) en passant par Châteauneuf (qui tente de maintenir la balance entre tolérance et application stricte de la loi).

Guillemette Samson

\*\*\*

Catriona Seth, *Marie-Antoinette. Anthologie et Dictionnaire.*, textes choisis, présentés et annotés par Catriona Seth, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2006. 878 pp.  
ISBN 2-221-108583-4 ; € 29,00.

Méditant sur la flatterie et sur les princes Isabelle de Charrière rappelle cette anecdote : « Il est un conte burlesque qu'on n'ose plus faire tant il est vieux, d'une princesse qui parlant d'une ville bloquée et affamée, disait: mais ces gens-là que ne mangeraient-ils du pain et du fromage ! Je crois que ce conte n'exagéra pas de beaucoup l'ignorance presque inséparable de la grandeur » (*Apologie de la flatterie* dans *Observations et conjectures politiques*, 1787-1788, n° 15, O.C., X, p. 104).

A-t-elle pensé au trop fameux « Qu'ils mangent de la brioche » attribué à Marie-Antoinette ? Propos que cette dernière n'aurait d'ailleurs

jamais tenus. En tout cas, c'est bien à la reine de France qu'elle s'adresse dans le conte *Aiglonette et Insinuante* qui compte au nombre de ces écrits où Isabelle de Charrière réfléchit à l'institution du prince, comme *Bien-Né* (conte adressé à Louis XVI) ou *l'Apologie de la flatterie*, mais aussi *Réflexions sur la générosité et sur les princes*, lettre dans laquelle l'écrivaine avait déjà fait la leçon à une princesse, Wilhelmine de Prusse épouse du stathouder Guillaume V.

Marie-Antoinette a-t-elle lu *Aiglonette et Insinuante* ? On ne le sait. Il se pourrait que l'auteure ou du moins sa fiction ne lui ait pas été absolument inconnue car un exemplaire de l'ouvrage regroupant le texte du *Mari sentimental* et celui des *Lettres de Mistriss Henley* (Genève/Paris, Buisson, 1785) et qui est conservé à la Réserve des livres rares de la Bibliothèque Nationale de France, porte sur sa couverture les armes de la reine de France, mais on ne peut assurer que la reine ait lu le volume ou même l'ayant lu qu'elle eût su que l'auteure des *Lettres de Mistriss Henley* fût Isabelle de Charrière.

Quoi qu'il en soit, Catriona Seth a retenu *Aiglonette et Insinuante* dans la remarquable anthologie qu'elle consacre à Marie-Antoinette. Le 250<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de la reine a été marqué par la sortie du film de Sofia Coppola et par un flot de publications. L'exposition qui s'est tenue au Grand Palais à Paris début 2008 montre que la vogue de la « dernière reine » n'a pas diminué. La somme que nous donne à lire Catriona Seth offre sur cette reine adulée et décriée une variété de points de vue éclairant un personnage à l'identité multiple : elle a aussi le mérite de nous faire entendre parmi ces nombreux témoignages la voix ténue de la reine. Catriona Seth a rassemblé de nombreux textes dont certains peu connus ou guère accessibles, regroupés sous six grandes rubriques. La première présente les lettres de Marie-Antoinette à sa mère, correspondance passionnante en ce qu'elle révèle de la personnalité de la jeune princesse, de son passage de l'adolescence à l'âge adulte, des relations avec sa mère dont le portrait apparaît en filigrane; document précieux également, par sa dimension pédagogique, sur l'institution du prince, en l'occurrence de la princesse. La deuxième rubrique intitulée, « Regards sur une souveraine » rassemble des textes divers s'échelonnant de 1779 à 1792 : conseils d'une mentore à la fois sérieuse et pleine de finesse (Charrière), admiration jointe au pressentiment du destin tragique de la reine (Burke), railleries, anonymes, sur le couple royal (*Les Amours de Charlot et Toinette*), cris de haine des femmes du peuple réclamant dans un pamphlet également anonyme la mort de la reine. « La Reine en procès » offre les pièces du procès même de Marie-Antoinette rendue responsable de tous les maux dont souffre la France et atteinte dans son rôle et son image de mère par l'accusation d'inceste portée par Jacques-René Hébert, auteur de la feuille *Le Père Duchesne* dont les deux numéros qui ont suivi l'exécution de la reine sont publiés ici. Les *Réflexions*



*sur le procès de la Reine* de Madame de Staël laissent entendre la voix d'une écrivaine qui, ainsi que le souligne Catriona Seth, « sent qu'à travers l'épouse de Louis XVI, c'est toute la possibilité d'une vie politique au féminin que la Révolution tente de mettre à mort » (p. 50).

Ce sont aussi maintes voix féminines qui s'expriment et se croisent avec des témoignages masculins dans les trois dernières parties de l'anthologie, « Historiens et mémorialistes », « Hommes de lettres » et « Marie-Antoinette face à l'historiographie moderne ». Les *Mémoires* de Madame d'Oberkirch rappellent le souvenir de la jeune princesse adolescente arrivant en France, les *Souvenirs* de Madame Vigée-Lebrun celui d'une jeune femme joyeuse et d'une mère épanouie. Les impressions de Madame Royale, celles de Rosalie Lamorlière font partager au lecteur l'intimité de la reine prisonnière et sont un témoignage émouvant sur ses derniers jours. Les hommes de lettres du XIXe siècle, les frères Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy contribuent à réhabiliter la reine tout en refusant l'hagiographie et en cherchant à analyser les réactions que le personnage a pu susciter. Pour clore cette anthologie, Catriona Seth a choisi trois auteures modernes (Chantal Thomas, Lynn Hunt, Sarah Maza) dont les textes « témoignent d'une phase nouvelle dans les études sur Marie-Antoinette [...] devenue un objet à traiter sérieusement, de manière lucide et dépassionnée » (p. 617). Ces historiennes mettent bien en lumière le fait que l'exécration dont la reine a été l'objet, tient, entre autres, au refus des révolutionnaires de voir les femmes occuper l'espace public et elles renouent en ce sens le dialogue avec Madame de Staël qui avait pressenti ce qu'allait accomplir le XIXe siècle, à savoir le cantonnement des femmes dans la sphère privée.

Les notices introductives à ces textes permettent de les situer avec précision ainsi que leurs auteurs dans le contexte de leur époque. Le Dictionnaire qui suit l'Anthologie constitue une mine d'informations : la variété des entrées allant d'Adélaïde de France, alimentation, ou automates à Stefan Zweig en passant par éventail, grâce ou Grétry, renseignent le lecteur non seulement sur les contemporains de Marie-Antoinette, familiers, amis, ennemis, écrivains, artistes, mais aussi sur l'époque, ses goûts et ses modes, ainsi que sur ceux qui se sont passionnés pour la personne et le personnage de Marie-Antoinette. La préface très touffue offre des perspectives et éclairages stimulants et incite à réfléchir sur la construction d'un personnage historique qui fascine peut-être encore plus par la multiplicité des images qu'il a suscitées que par sa personne réelle. De ces multiples images, retenons celle qu'évoque le surnom que lui a attribué Isabelle de Charrière : Aiglonette, diminutif qui – pour citer Catriona Seth – la transforme, bien qu'elle soit de la race des aigles en « un oisillon frivole qui se croirait grand rapace » (p. 128).

## Madeleine van Strien-Chardonneau

### Aperçu bibliographique / Bibliographical notes

#### 2006

« *Ein unerschöpflicher Reichthum an Ideeën* » : *Komponistinnen zur Zeit Mozarts*. Elena Ostleiner, Gabriele Dorffner (eds.), Strasshof, Vier-Viertel-Verlag, 2006.

[Sur Isabelle de Charrière, pp. 106-116]

Christelle Gonthier, *Les Lumières aux possibles de la représentation : esthétique de la monstration chez Diderot, Chardin et Isabelle de Charrière*,. Thèse University of New Mexico, 2006.

Vicki Mistacco, *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Age à nos jours – Première partie : XIIIe-XVIIIe siècles*, New Haven, Yale University Press, 2006.

[Sur Isabelle de Charrière et les *Lettres de Lausanne*, pp. 440-472]

#### 2007

Isabelle de Charrière, *Trois femmes. Nouvelle de l'Abbé de la Tour*, edited and introduced by Emma Rooksby. New York, The Modern Language Association of America, 2007.

Isabelle de Charrière, *Three Women. A Novel by the l'Abbé de la Tour*, translated and introduced by Emma Rooksby, New York, The Modern Language Association of America, 2007.

Katherine Astbury, « Translating the revolution: Therese Huber and Isabelle de Charrière's *Lettres trouvées dans des porte-feuilles [sic] d'émigrés* », in : Gillian E. Dow (ed.), *Translators, Interpreters, Mediators. Women Writers 1700-1900*, Bern, Peter Lang, 2007, pp. 99-110.

Yves Citton, « Gémir en silence : puissance des engagements hétérogènes d'A. Chénier », in : *Littérature et engagement pendant la Révolution française*, Isabelle Brouard-Arends, Laurent Loty (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp. 163-191.

[Mention d'Isabelle de Charrière et comparaison avec André Chénier]

Suzan van Dijk, « De grootste – de kleinste : een gender-kwestie? Madeleine de Scudéry, Belle van Zuylen en Jane Austen », *Armada* vol. 13, no 49, 2007, pp. 95-101.

Robert O. Gjeddingen, *Music in the Galant Style*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

[Sur Isabelle de Charrière, p. 45, pp. 56-57, pp. 212, 229, 442]

Geneviève Lafrance, *Bienfaisance et Evolution. L'imaginaire du don chez Isabelle de Charrière, Gabriel Sénac de Meilhan, Joseph Fiévée et Germaine de Staël*. Thèse Université de Paris IV-Sorbonne et Université de Montréal, 17 décembre 2007, sous la direction de Michel Delon et Benoît Melançon.

Caroline Weber, « Rewriting Rousseau : Isabelle de Charrière's Domestic Dystopia », in : Nicole Pohl, Brenda Tooley (eds.), *Gender and utopia in the eighteenth century: essays in English and French utopian writing*, Aldershot (England), Burlington, VT, Ashgate, 2007, pp. 69-86.

## 2008

Isabelle de Charrière, *Sir Walter Finch et son fils William*, Paris, Gallimard, coll. « Folio 2 euros », série « Femmes de lettres », 2008.

Cecil P. Courtney, « De kloof tussen leven en logica. Isabelle de Charrière en de biografie in verleden, heden en toekomst », *Biografie Bulletin*, zomer 2008, pp. 37-45.

Barbara Gray, *Beyond boundaries : Reconstructing identity conflicts to foster collaboration*, Utrecht, Universiteit Utrecht, 2008.

[Discours inaugural, chaire Belle van Zuylen 7 mai 2008]

Joke Hermsen, *De liefde dus* (roman), Amsterdam, De Arbeiderspers, 2008.

Ursula Jung, [Compte rendu de] Suzan van Dijk u. a. (Hg.) : *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière : Education, création, réception*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2006, in : *Romanische Forschungen* 120 (2), 2008, pp. 229-232.

Jean Mainil, *Don Quichotte en jupons, ou des effets surprenants de la lecture. Essai d'interprétation de la lectrice romanesque au XVIIIe siècle*, Paris, Editions Kiné, 2008.

[pp. 119-183 : « La lectrice sentimentale » ; concerne le *Mari sentimental* et *Lettres de Mistriss Henley*]

Caroline Godfrey<sup>1</sup>

**Readers by authors: *The Female Quixote*  
by Charlotte Lennox (1752)**

Recent work by historians of reading and critics of the novel has promoted the novel reader, particularly the female novel reader to iconic status. She has become a powerful symbol of eighteenth-century developments in reading and the anxieties that surrounded them<sup>2</sup>. This symbolic place of the female reader in histories of reading and the characterisation which seems to make her representative of the novel writer's task of negotiating with the "general reader", is the background to my dissertation. For this study, I have chosen four female novelists to investigate the techniques that governed their responses to potential readers.

I have chosen to focus specifically on female authors for two reasons. Firstly, as frequently acknowledged, women writers, occupying a position of cultural marginality, had a more vexed relationship with the concept of authorship and its implicit connotations with authority<sup>3</sup>. Secondly, the centrality of the female reader in cultural worries about reading and the frequent dismissal of this character as vulnerable and easily influenced meant that female authors had more at stake in addressing this practice<sup>4</sup>. The implicit

---

<sup>1</sup> In 2007, Caroline Godfrey won the Belle de Zuylen Prize with her Master's thesis entitled: *Readers by authors: "Reading for the plot" and "Reading for the spaces" in four eighteenth-century novels by women* (University of Southampton, 2006). She therefore was invited to publish an article based upon her work in the *Belle de Zuylen Papers*, but was not able to accept because of new activities and obligations. Subsequently, the editorial board selected fragments from the Introduction and Chapter I, and adapted them for publication in this form. Footnotes have been considerably reduced.

<sup>2</sup> The Introduction provides numerous details, references and reflections.

<sup>3</sup> Cf. a.o. Jane Spencer, *The Rise of the Woman Novelist: From Aphra Behn to Jane Austen*, Oxford. Basil Blackwell, 1986.

<sup>4</sup> Cf. Jacqueline Pearson *Women's Reading in Britain, 1750-1835: A Dangerous Recreation*. Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 218.

question the female author must have faced was; if women made incompetent readers, how could they expect to be competent writers?

In this essay, I refer specifically to “reading spaces”, literally, the physical spaces that fictional readers are shown occupying, whether these be private rooms such as the bedroom, communal spaces like the parlour or stagecoach, or the commercial space of the circulating library<sup>5</sup>. “Reading for the spaces” has more abstract connotations, and to explain this term I draw on the aid of narrative theory: “reading for the spaces” is constituted by the room permitted to the reader for forming their own interpretations about the progress, themes and characterisation of novels. These two concepts, “reading space” and “reading for the spaces” are frequently linked.

The novel that I focus on here, *The Female Quixote* (1752)<sup>6</sup>, has become a staple text that must be fitted into any history of the novel in order to prove its validity, while its author, Charlotte Lennox, provides an unusual example of a female author who has become crucial to critics’ understanding of the novel as a genre<sup>7</sup>. *The Female Quixote*, besides featuring numerous scènes which explicitly address the “practice and representation of reading”, in my view shows a distinct *ambivalence* concerning what it was to be both a reader and a writer of novels.

### **The time and space of *The Female Quixote***

In my first chapter I examine the canonical novel, *The Female Quixote*, which although it owes its reputation to being read as a confident intervention in literary history, and perhaps also to its focus on the culturally dominant private female reader, shows a distinct ambivalence concerning what it was to be both a reader and a writer of novels.

It does seem as if *The Female Quixote* records a triumph for the respectable female-authored novel. Lennox’s curing of the *romance* obsessed “woman-reader-heroine” who is educated to see the value of the socially orientated *novel* seems to follow what Richard A. Barney terms the genre’s “plot of enlightenment”<sup>8</sup>. This links the “socialization in a protagonist’s development” and the “gradual exfoliation of personal identity” with the “simi-

<sup>5</sup> Simon Varey, *Space and the Eighteenth-Century Novel*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

<sup>6</sup> Edition used: Charlotte Lennox, *The Female Quixote*, ed. Margaret Dalziel, Oxford, Oxford University Press, 1989.

<sup>7</sup> The same can be said about the reader-and-writer Isabelle de Charrière, who explicitly appreciated Lennox’s novel. In 1794 she wrote to her friend Henriette L’Hardy: “Vous qui parlez toujours de Don Quixote, connaissez-vous un Don Quixote femelle, traduit je crois de l’anglais, fort agréable à lire? Tâchez, si vous ne l’avez pas lu, de vous le procurer.” (*O.C.*, IV, p. 667, letter of 9-13 December 1794).

<sup>8</sup> Richard A. Barney, *Plots of Enlightenment: Education and the Novel in Eighteenth-Century England*, Stanford, Stanford University Press, 1999, p. 36.

lar goal of edifying readers”, all of which appear to be contained in Arabella’s (the protagonist’s) conversion.

*The Female Quixote* makes its “statement” under “the sign of the reading woman” and is a novel apparently written *about* a female reader *for* female readers<sup>9</sup>. It seems to fit into a specific narrative about reading which, whether viewed as a positive or negative development, tells the story of the disciplining of solitary reading in favour of its socially utilitarian purposes. It appears that Lennox’s novel literally invites itself to be utilised in a variety of different critical stories, tracing either the development of the novel, the history of women’s writing or the dichotomy between individualistic and socially orientated uses for reading.

In this chapter, I demonstrate how the conflicts involved in these “stories”, between male and female, solitary and social reading and realistic *novel* and over-imaginative *romance* are subsumed within an unresolved clash between time and space, between “reading for the plot” and “reading for the spaces”, which highlights the ambivalence in the author’s own self-conception.

### The female reader and private space

From its very beginning, *The Female Quixote* attempts to create a fertile canvas from which to paint a portrait of the solitary female reader, highlighting the desire for privacy and a “Place of ... Retreat” in the country at a distance from the “Plots” of the corrupt world of the court (p. 5). Having created a haven that contradicts the plot society has intended for him, the Marquis, father of Arabella, unknowingly aids his daughter to reach the same achievement through reading. Although he provides her with instruction in “primarily ornamental accomplishments” such as music, dancing and speaking foreign languages, attributes designed merely to attract husbands, he is strangely negligent of her reading, allowing her free reign of his library<sup>10</sup>.

It is here that Arabella finds her beloved romances, such as Madeleine de Scudéry’s *Clélia* (1678) or La Calprenède’s *Cassandra* (1652)<sup>11</sup>,

<sup>9</sup> In a review of *The Female Quixote* in *The Covent Garden Journal*, 24 (24<sup>th</sup> March, 1752), Henry Fielding comments that Lennox’s novel would “afford very useful Lessons to all those young Ladies who will peruse it with the proper attention”. In the twentieth century, Katherine Sobba Green has also referred to the novel’s “identifactory [female] readers”. See *The Courtship Novel 1740-1820: A Feminized Gaze*, Lexington, KY: University Press of Kentucky, 1991, p. 53. In consideration of these comments, I refer consistently to the reader of *The Female Quixote* as “her”.

<sup>10</sup> Sharon Smith Palo, “‘The Good Effects of a Whimsical Study’: Romance and Women’s Learning in Charlotte Lennox’s *The Female Quixote*”, *Eighteenth-Century Fiction*, 18:2 (2005), p. 205.

<sup>11</sup> In Isabelle de Charrière’s correspondence, we find no trace of her reading these works.

transported to the library after her mother's death. In the eighteenth-century libraries, "specifically figured patriarchal power" and as Richard Barney and Christine Roulston have commented, the Marquis' decision to house his wife's romances in his own library creates an ambivalent situation in which these books are *partially* legitimised by male authority<sup>12</sup>. At this time it would have been more common for a father to monitor his daughter's reading or even to keep certain parts of his library under lock and key. Lennox creates a female reader who has had the opportunity to develop her own personal reading habits unmonitored by the supervising eye of her father.

Throughout *The Female Quixote*, reading and the ownership of books are seen as female occupations and attributes. Arabella clearly maintains day-to-day control over her small "library", or collection of books, many of which are a female inheritance, originally purchased by her mother with no reference to her husband's authority. She therefore exists in sharp contrast to a later Lennox heroine, Sophia, whose "little library" is viewed admirably by her suitor, Sir Charles, partly because "many of the books that composed it he had presented her"<sup>13</sup>.

Although Arabella has access to her father's library, Lennox insistently demonstrates that her choice of "reading space" is her own chamber. For example, after a short discussion with her cousin and suitor, Mr. Glanville and his sister in Book II, Arabella is shown going "*up to her Apartment*" where she "betook herself to her Books, which supplied the Place of all Company to her" (p. 91). Frequently, Arabella's choice to read alone in her closet is seen as a personal alternative to participating in frivolous social customs. In Bath, Arabella suggests to the resolutely unstudious Miss Glanville that if the kinds of pleasures offered by the fashionable city are restricted to "Dressing, Dancing, listening to Songs, and ranging the Walks with people as thoughtless as herself", she will very soon "regret the Solitude and Books I have quitted" (p. 279). It is appropriate therefore, that during her stay in the fashionable resort she rejects a proposal to "range the walks" with her cousins, preferring to finish reading the story of Melinsintha (p. 281). From the point of view of the other characters, this behaviour, which even extends to appearing at the assembly rooms dressed in the archaic costume of another one of her favourite heroines, is seen as ridiculous and absurd.

However, Lennox is clear that the heroine's immersion in romances and her confusion between the real and the fictional has not simply deluded her, but aided her to develop a "hypertrophied" imaginary "universe, not just

---

<sup>12</sup> Pearson, *op.cit.*, p. 153; Barney, *op.cit.*, p. 262; Christine Roulston, "Histories of Nothing: Romance and Femininity in Charlotte Lennox's *The Female Quixote*", *Women's Writing*, 2:1 (1995), p. 41.

<sup>13</sup> Charlotte Lennox, *Sophia*, London, James Fletcher, 1762, II, p. 73.



a room of her own”<sup>14</sup>. Arabella’s imaginings spill out from her chamber, creating a romance world with herself as its chief heroine and the men in her life as a series of suitors, as an exciting alternative to the limited world inhabited by an aristocratic daughter, later to become a wife. Such a world even has its own laws and traditions as Arabella makes clear when she informs Mr. Glanville that the “Empire of Love is govern’d by Laws of its own, which have no Dependence upon, or Relation to any other” (p. 320). From reading in the chamber, Arabella’s world, complete with its own laws and conventions spreads outwards demonstrating her success in colonising, rather than simply possessing, “reading space” through the power of her imagination. As Gaston Bachelard has eloquently demonstrated, space that has been “seized” by human creative powers is no longer the same as “indifferent space subject to the measures and estimates of the surveyor”<sup>15</sup>. “Topophilia”, here taken to mean the personal, imaginative possession of “reading space” is thus the true “adventure of books”<sup>16</sup>.

Due to its crucial importance in *The Female Quixote*, reading is not presented solely as an abstract referent to a distant activity, but is materially embodied and physically reconstructed. The characters in the novel refer frequently not only to what one may acquire from reading but the materiality of their engagement with the physical object, the book. In addition to the descriptions of the housing and reading of books in chambers and libraries, Lennox makes a reference, in Book III, to the books that Arabella’s library is “stuffed” with (p. 122), hence evoking books as material objects to be handled, stored and perused.

For example, in instructing Mr. Glanville to become familiar with her romances Arabella demonstrates the physical and mental effort she has invested in reading such books. Her maid is described, first of all, entering the room “sinking under the Weight of those voluminous Romances” (p. 49). With her books now at her disposal, Arabella points out the sections that she desires Glanville to read. After counting the pages, her suitor is “quite terrified at the Number” (p. 50). The mental exertion and discipline required in reading these lengthy romances is re-emphasised later in the novel in relation to the scheming Sir George. Although he is able to use his knowledge of the romance tradition in an attempt to try to seduce Arabella, Lennox makes it clear that he too lacks the self-control needed to finish these books. Although “well read in Romances” he is “terrified” by the “prodigious Length” of the task of reading them (p. 129). The fact that we are not simply *told* characters are reading or avoiding reading, but *shown* them doing so, allows Lennox’s

---

<sup>14</sup> Helen Thompson, “Charlotte Lennox and the Agency of Romance”, *The Eighteenth-Century: Theory and Interpretation*, 43:2 (2002), p. 102.

<sup>15</sup> Gaston Bachelard, *The Poetics of Space*. Boston: Beacon Press, 1994, p. xxv.

<sup>16</sup> Mentioned in Lennox’s chapter title.

reader to meta-textually align herself with the fictional readers, preferably Arabella, the most “successful” reader, within the novel. Both Arabella and Lennox’s reader are shown or implied occupying “reading spaces” in which they are, rather idealistically, entitled to be alone with their thoughts and to form their own interpretations of the material they read, with the added possibility of creating world-views to contrast with the plots that society offers them.

#### **Negative alternatives to the solitary female reader**

Lennox’s foregrounding of the solitary female reader, aided by the rural retreat in which the first half of the novel unfolds, finds a new context when the scene of the novel shifts to Bath. Here, Arabella’s reading is compared to other, more trivial social pursuits as discussed above, but it also forces her into contrasts with other types of reader. In Bath, Arabella and the reader are introduced to a Mr. Selvin who, although he considers himself “deep-read” in History, “never failed to take all Opportunities of displaying his Knowledge of Antiquity, which was indeed very superficial” (p. 264). This Mr. Selvin is likened to Mr. Tinsel: while Mr. Selvin tries to employ his reading of History to amaze his social connections, Mr. Tinsel attempts to amuse Arabella with the “Histories” of fashionable women in the assembly room. These “Histories” are in fact gossipy narratives of female secrets and indiscretions. Selvin and Tinsel demonstrate that for the people gathered at Bath, History is not a serious discipline but can be read or created in order to augment one’s appearance in society.

Rather than providing a constructive alternative to the “crisis” of private reading, Selvin and Tinsel’s “reading” is seen as equally problematic; insubstantial social tinsel in the sense of one of this word’s subsidiary meanings, “chiefly for ornament”. And unlike Arabella’s private engagement with romances, Selvin and Tinsel’s History has no concrete relationship with a personal “reading space”, serving instead as portable, cheap and showy social adornment.

#### **The conversion of the female reader?**

Having created a positive portrait of a solitary female reader by comparison with a greatly debased form of “social” reading, and validated this reader’s imaginative world over the rather trivial customs of real life, the last third of Lennox’s novel which details Arabella’s cure indicates a sharp change in direction. She introduces two characters – a Countess and a doctor of divinity – whose socially orientated understanding, firstly of life and secondly of reading, is as plot-directed as Selvin and Tinsel’s was empty and directionless. In a chapter entitled “Being in the Author’s Opinion, the best Chapter in this History”, Lennox appears to create a final re-validation of socially educative

“reading for the plot” at the expense of the previously prevalent *topos* of the “reading space”.

The first stage of this apparent re-validation is the appearance of the Countess who, although “deep read in Romances”, seems to have cured herself of the habit of private reading due to “an early Acquaintance with the world” (p. 323) which occurs prior to the beginning of the novel. Lennox suggests that if the Countess ever possessed her own imaginative space, constructed through her reading of romances, she relinquished it when she found it to be incompatible with the plot “the World” deemed appropriate for her as an aristocratic woman. It is this “plot” on which the Countess elaborates when she informs Arabella:

I was born and christen'd, had a useful and proper Education, receiv'd the Addresses of my Lord – through the Recommendation of my Parents, and marry'd him with their Consents and my own Inclination, and [...] since we have liv'd in great Harmony together. (p. 327)

These “material passages” of the Countess’s life, which span chronologically from the beginning of birth to the ending of marriage and are shared by “other Women of the same Rank, who have a moderate Share of Sense, Prudence and Virtue”, make up the female plot to which Arabella and *The Female Quixote* will soon turn. The Countess’s visit marks an initial stage of doubt for both Lennox’s heroine and her reader. This scène suggests Arabella’s cultivation of a private “reading space”, intrinsically linked with her individual, imaginative conception of the world, is sharply at odds with her realistic social destiny and thus the chronology of the novel in which, Lennox has begun to make clear, the reader and heroine are immersed.

The doctor, then, manages to convince Arabella of her errors. Instead of debating with her – as the Countess did – in the privacy of her own home and chamber, he turns the locus of her imaginative world into a school-room in which he discusses with his pupil not only the social plot of life, but also the social plot of fiction. By impressing Arabella with the need for discrimination in her choice of books, the doctor converts her chamber from an arena of female freedom to a realm of masculine pedagogy where she must imbibe the lessons her father neglected to teach her.

In the doctor’s fatherly lecture to Arabella, the counter-world or “second world”, produced by romance reading collides with the divine’s socially utilitarian view of the novel which assumes the necessity of “reading for the plot” in order to inculcate “the most solid Instructions, the noblest Sentiments, and the most exalted Piety” (p. 377) of books that are noted for their “Resemblance to Truth” (p. 378). This ideological collision efficiently initiates a decolonisation of the feminised “reading space”; Arabella’s faith in romantic love, adventure and female dominance is effectively expelled by the symbolic removal or “Banishment” (p. 377) of the romances from her closet.

Arabella is forced to retreat from her own imaginative space and enter the communal “Stream of Custom” which will unremittingly and indiscriminately transport the heroine, along with “the Brave and the Coward, the Sprightly and the Dull” to a socially validated, realistic conclusion: her long deferred marriage with her cousin Glanville. While Arabella’s romance reading situated her in a specific private space and Selvin and Tinsel’s reading had no location, reading the novel as an educative tool reflecting the end to which woman’s plot tended, positions the heroine in time rather than space.

However, this interpretation is complicated by Lennox’s reference to a “Reader” in the very last paragraph of the narrative:

We chuse, Reader, to express this Circumstance, though the same, in different Words, as well as to avoid Repetition, as to intimate that the first mentioned Pair were indeed only married in the common Acceptation of the Word ... (p. 383)

This is the first and the only time that Lennox has mentioned her reader. This final, personal appeal, to explain her authorial purposes before withdrawing, is particularly striking. Patricia Meyer Spacks (who also assumes the reader is female) comments that, “In privacy she learns what Lennox has to teach. She may keep this a secret, ‘a woman’s secret’”<sup>17</sup>. Spacks re-emphasises the atmospheric background of seclusion and secrecy against which Lennox makes her final contact with the reader. She evokes the *topos* of the reader’s own space over the novel’s *chronos* by foregrounding the reader in the act of reading and illustrating the role she will play in constructing her own individual or “secret” interpretation of the novel. The reader may want to qualify or even reject the conventional conclusion of marriage<sup>18</sup>. Arabella is converted from being the heroine of her own romantically imagined world to being a conventional heroine, subject to the more limiting but socially cohesive story plotted for her by real life and the realistic, male sanctioned novel. However, Lennox does not finally link the “exfoliation” of a personally imagined identity with the goal of educating readers, for the novel ends by allowing the reader space to *refuse* to invest in Arabella’s conversion to a more realistic plot<sup>19</sup>. Lennox concludes ambiguously by allowing “reading for the plot” to co-exist with “reading for the spaces”, opening up a final space for her real reader, just as she closes it down for her fictional reader. The author does not make a confident statement about the progress of the novel, about women’s writing or about reading but offers some hesitant, conflicting possibilities that are never resolved.

---

<sup>17</sup> Patricia Meyer Spacks, *Privacy: Concealing the Eighteenth-Century Self*, London, University of Chicago Press, 2003, p. 44.

<sup>18</sup> Roulston, art.cit., p. 41.

<sup>19</sup> Barney, *op.cit.*, p. 36.

Therefore, this novel displays a cautious exploration of how much freedom readers should be allowed. It veers between its championing of the private female romance reader, idealistically venerating the space that Arabella and her real reading counterpart inhabit before closing down the heroine's space in favour of a more realistic, male legitimised "reading for the plot", only to re-open it again for the reader. Far from a literary manifesto, *The Female Quixote* shows Lennox's confusion about the fundamental relationships governing the novel and her own role as a novelist.

## Le Prix Belle de Zuylen

## The Belle de Zuylen Prize

En 2006, l'Association Isabelle de Charrière avait décidé, conjointement avec le projet « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 » alors en cours à l'OGC (Ecole doctorale en Histoire et Culture de l'Université d'Utrecht), d'instituer un prix bisannuel, destiné à couronner un mémoire de master. Ecrit en français, anglais ou néerlandais (quelle que soit la nationalité de l'étudiant et sa discipline d'étude) le mémoire devait traiter soit Isabelle de Charrière et son œuvre, soit une ou plusieurs des écrivains femmes européennes, actives à cette même époque.

En 2007 le prix a été décerné pour la première fois, à Mme Caroline Godfrey pour son mémoire de Master intitulé *Readers by Authors: "Reading for the plot" and "Reading for the spaces" in four eighteenth-century novels by women*, mémoire soutenu à l'Université de Southampton (voir les *Cahiers Isabelle de Charrière* de l'année dernière). Dans la présente livraison, nous reproduisons une partie du chapitre sur une de ces quatre romancières, à savoir Charlotte Lennox – romancière lue et appréciée par Isabelle de Charrière (voir pp. 100-108).

Le prochain prix sera donc décerné en 2009. Des mémoires soutenus ou à soutenir dans les années universitaires 2007-2008 et 2008-2009 pourront être envoyés à la rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière /*

In 2006, the Association Isabelle de Charrière decided to establish, together with the project « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 » carried out at the OGC (Research Institute for History and Culture at Utrecht University), a biennial prize, intended to recognize the excellence of a master's thesis, written in French, English, or Dutch, focusing on Isabelle de Charrière and her work, or on one or several other female European writers of that same period (around 1800).

In 2007 the Belle de Zuylen Prize was awarded for the first time, to Ms. Caroline Godfrey for her thesis *Readers by Authors: "Reading for the plot" and "Reading for the spaces" in four eighteenth-century novels by women*, defended in 2006 at the University of Southampton (see *Belle de Zuylen Papers* of 2007). In this issue we reproduce part of her Chapter I, which is about one of the four novelists: Charlotte Lennox, whose work was appreciated by Belle de Zuylen (see pp. 100-108).

The next Belle de Zuylen Prize will be awarded next year: theses that have been or will be defended during the current or past academic year, may be submitted to the editors of the *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*, before February 1, 2009. The results will be published in the fourth issue of the *Papers*.

The Belle van Zuylen Prize is financed by the Association Isabelle de

*Belle de Zuylen Papers*. Les envois devront se faire avant le 1<sup>er</sup> février 2009. Les résultats seront publiés dans le quatrième numéro des *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*.

Le jury du Prix sera composé de plusieurs membres des comités de rédaction et de lecture de ces *Cahiers*, ainsi que de quelques membres du réseau

Le prix Belle de Zuylen est financé par l'Association et le projet NWO « New approaches to European Women's Writing », qui a pris la relève du projet précédent, et où Isabelle de Charrière, écrivaine hollando-suisse, entourée d'un réseau international joue toujours un rôle important. Il est doté d'une somme de 500 euros et de deux années d'adhésion à l'Association Isabelle de Charrière. Une partie du mémoire, ou un article rédigé à partir de celui-ci sera publiée dans les *Cahiers*.

Charrière, together with the NWO project « New approaches to European Women's Writing », which succeeded to the preceding project, and where Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière – Dutch-Swiss author surrounded by an international network – still plays an important role. The Prize consists of a monetary gift of € 500 and of a two-year membership in the Association Isabelle de Charrière. The recipient will also be invited to write an article, based on his/her thesis, that will be published in the *Papers*.

### **Histoire et vie de l'Association Isabelle de Charrière**

Le bureau de l'Association veut tenir au courant non seulement ses membres, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à Isabelle de Charrière, de certains développements récents, qui pourraient avoir de l'intérêt pour eux.

#### **Contacts entre les Associations suisse et néerlandaise**

L'année écoulée a été pleine d'activités. En particulier, par deux fois

### **Life and times of the Isabelle de Charrière Association**

The Association's board wishes to inform its members, as well as all others who are interested in Belle de Zuylen, of some recent developments that may be of interest to them.

#### **Contacts between the Swiss and Dutch associations**

The past year has been a busy one. Twice, a group of some fifteen mem-

une quinzaine de membres de l'Association néerlandaise s'est déplacée: en janvier nous sommes allés assister à l'une des représentations de la pièce écrite par Anne-Lise Tobagi, *La Dame du Pontet*, au théâtre de Colombier. Cette très belle soirée avait été précédée d'une visite à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, où nous avons pu voir quelques-uns des manuscrits d'Isabelle de Charrière, qui étaient commentés par Valérie Cossy, Claire Jaquier et Maryse Schmidt. Le lendemain, nous avons visité le Salon de Madame de Charrière au Pontet. Le tout magnifiquement organisé par un de nos membres, Sabine de Raat en collaboration avec Marieke Frenkel, co-présidente de l'Association suisse.

Au mois de mai, un autre groupe est allé à Paris écouter Valérie Cossy, qui faisait une belle conférence sur Isabelle de Charrière à la Bibliothèque de l'Arsenal dans la série *Les lundis de l'Arsenal: Des femmes en littérature*.

#### **La Chaire Belle de Zuylen de l'Université d'Utrecht**

Cette année la Chaire Belle de Zuylen a été occupée par Prof. Barbara Gray, de la Pennsylvania State University. Pendant six mois elle a travaillé à la Faculté de Droit-Sciences Economiques.

Son discours inaugural, *Beyond boundaries: Reconstructing identity conflicts to foster collaboration*, discutait les paradoxes de la construction de groupes, aussi bien au niveau de l'individu qu'à celui de la société.

bers of the Dutch association took to the road. In January they attended, in Colombier's theater, a performance of Anne-Lise Tobagi's play, *La Dame du Pontet*. This very fine evening was preceded by a visit to the Public and University Library of Neuchâtel to see several manuscripts of Belle de Zuylen, with explanations from Valérie Cossy, Claire Jaquier, and Maryse Schmidt. The next day the group visited Madame de Charrière's Salon at Le Pontet. The whole trip was a resounding success, especially thanks to one of our members, Sabine de Raat, who was in charge of travel and accommodations in addition to scheduling the local events in collaboration with Marieke Frenkel, co-president of the Swiss association.

Last May a similar group went to Paris to hear Valérie Cossy's fine lecture on Isabelle de Charrière at the Bibliothèque de l'Arsenal in the series, *Les lundis de l'Arsenal: Des femmes en littérature*.

#### **The Belle de Zuylen Chair of Utrecht University**

Last year the Belle de Zuylen Chair was occupied by Prof. Barbara Gray, from Pennsylvania State University. During six months she was appointed at the Faculty of Law, Economics and Governance.

In her inaugural address, entitled *Beyond boundaries: Reconstructing identity conflicts to foster collaboration*, she discussed the paradoxes of group boundary construction for individuals and society. Beneficial out-



L'identification à un groupe et la construction de distinctions sociales ont été présentées comme bénéfiques et dangereuses en même temps, puisque créant des dynamiques responsables de stéréotypes et de préjugés, et menant à des cycles de conflits identitaires. L'auteur a utilisé des exemples pris dans ses travaux précédents sur des conflits liés à l'environnement, mais a fait aussi référence à Isabelle de Charrière, qui a dû ressentir ces mêmes tensions car elle était une jeune femme pleine de talents, cherchant sa voie dans la société de son époque. Elle construisait son correspondant d'Hermenches comme un "outsider", mais se décrivait elle-même également ainsi, souffrant du milieu social où sa famille la plaçait et qui influait sur sa créativité.

Durant le cours de cette année universitaire la Chaire Belle de Zuylen sera occupée par Prof. Michal Kobialka (Université de Minnesota), qui sera attaché à la Faculté des Sciences Humaines (MCW). Il prononcera son discours inaugural le 8 janvier 2009 dans l'Aula de l'Université. Comme un hommage à Belle de Zuylen, qui n'avait pas « les talents subalternes », il discutera la nature contestable de toute connaissance historique, et ce à propos des pratiques théâtrales au XVIIIe siècle : « Theatre/Performance Culture in Eighteenth-Century London: A Prolegomenon to Theatre Historiography of the Enlightenment ». Toutes les personnes intéressées sont cordialement invitées.

**Correspondance de Charrière en ligne ?**

comes of group identification and the construction of social distinctions were presented as at the same time dangerous, as they generate in-group/outgroup dynamics perpetuating stereotyping and prejudice, and thus self-sealing cycles of identity conflict. Examples from the author's work on environmental conflicts were used to illustrate and explain these dynamics. And also reference was made to Belle de Zuylen, who experienced these tensions as a bright young woman trying to find her own place in eighteenth-century Dutch society. Not only did she construe her correspondent d'Hermenches as a societal "outsider", but she described herself similarly, noting her distaste for the social milieu into which her family introduced her, and which stifled her creativity.

Next Belle de Zuylen Professor will be Prof. Michal Kobialka (University of Minnesota), who will pursue his research in the history of theatre at the Faculty of Humanities. His inaugural address will be held at 8 January 2009. As homage to Belle de Zuylen and her "no talent for subordination", this lecture deals with the contested nature of historical knowledge and the eighteenth-century representational practices in London: "Theatre / Performance Culture in Eighteenth-Century London: A Prolegomenon to Theatre Historiography of the Enlightenment". This is an invitation to everybody interested.

**Belle de Zuylen's correspondence on-line?**

Entre l'Institut Huygens (Etudes et Editions de Textes) à La Haye et le projet NEWW (New approaches to European Women's Writing, Université d'Utrecht), des discussions se poursuivent actuellement sur la mise en ligne des lettres d'Isabelle de Charrière. Rendre accessibles des correspondances d'écrivains comme Charrière correspond aux objectifs de l'Institut et s'insérerait parfaitement dans l'étude à grande échelle telle que préparée dans ce projet dirigé par Suzan van Dijk. A suivre.

The Huygens Institute (Text Editions and Study of Dutch Literature) at The Hague and the NEWW project (New approaches to European Women's Writing, Utrecht University) are presently discussing the possibility of digitizing and online presentation of Belle de Zuylen's letters. This would correspond to the objectives of the Institute and to those of the project, preparing large-scale study of international networks of women authors – like the one surrounding Belle de Zuylen. To be continued.

### **Le Salon de Madame de Charrière au Pontet entre dans une nouvelle ère**

Certains lecteurs sauront que le salon d'été, dans la maison d'Isabelle de Charrière du Pontet à Colombier, a subi une importante restauration.

Fin juin 2008, ces travaux se sont achevés, et désormais la Fondation Kinderman peut concrétiser son but «d'y promouvoir toutes activités culturelles, scientifiques, artistiques ou de nature à éveiller l'imagination, le sens créatif et la réflexion».

Le «salon de musique» renouvelé a été présenté pour la première fois au public le 13 septembre 2008 lors des «Journées européennes du Patrimoine» qui, cette année, étaient consacrées aux «Lieux de délices».

Afin de faciliter la gestion du salon de musique, la Fondation Kinderman avait saisi l'occasion, en

### **Madame de Charrière's Salon at Le Pontet Starts a New Life.**

As some readers know, the summer salon at Isabelle de Charrière's house in Colombier has undergone a major restoration that was completed in late June 2008. As a result, the Kinderman Foundation can now start implementing its plans to promote, in this salon, "cultural, scientific, and artistic activities or any other events that stimulate people's imagination and creativity or encourage reflection".

The renovated "music salon" opened its doors to the public for the first time on September 13, 2008, during the "European Heritage Days" whose special theme this year was "Delightful Places".

In order to facilitate management of the salon, the Kinderman Founda-

2007 déjà, de devenir locataire de l'appartement adjacent, partant de l'idée qu'il serait avantageux de pouvoir proposer à un locataire potentiel le salon accompagné d'un lieu muni de toutes les facilités. Le but de la Fondation était de mettre en location cet appartement avec le salon, en soumettant ce dernier à une servitude consistant à le laisser à la disposition de la Fondation et de ses partenaires plusieurs fois par an.

C'est en la personne de M. Claude Favez, professeur au Conservatoire de Neuchâtel et plein d'idées pour des projets éducatifs et des événements culturels à organiser dans le salon, que la Fondation Kunderman a trouvé le locataire idéal pour faire revivre ce site cher à Isabelle de Charrière.

tion decided to rent the adjacent apartment when in 2007 it became available. It was the foundation's goal to rent both the salon and the apartment (considered to be an attractive combination), with the stipulation that the salon be available to the foundation and its partners for several events each year.

In Mr. Claude Favez, a professor at the Neuchâtel Conservatory who has many ideas for educational programs and cultural events in the salon, the foundation has found the perfect renter with whose help this site, so dear to Madame de Charrière, will start a new life.



## Une tour appelée la *Belle*

Du côté ouest d'Utrecht, pas loin de Zuylen, s'érigera peut-être bientôt un bâtiment dépassant en hauteur – fait inouï dans l'histoire de la ville, voire du pays – la tour de l'ancienne cathédrale, la *Dom*. Mesurant, en principe 262 mètres, le “bâtiment multifonctionnel” abritera des habitations, un hôtel, un musée et des espaces publics. Il marquera le centre de vastes nouveaux quartiers actuellement en construction. A la suite, sans doute, des activités entourant le bicentenaire de la mort de l'écrivaine, on a décidé de nommer cette tour d'après cette habitante officiellement la plus célèbre de la ville: Belle de Zuylen. C'est encore son manque de « talents subalternes » qui est invoqué comme explication.

Les avis sur l'opportunité de construire, à cet endroit, un bâtiment de ces proportions-là sont partagés, et il n'en est pas autrement pour le choix du nom. Les discussions – à l'intérieur et à l'extérieur de l'Association Isabelle de Charrière – sont houleuses. On peut suivre l'évolution des débats et – peut-être – des travaux, sur le site intitulé [www.belle-vanzuijlen.nl](http://www.belle-vanzuijlen.nl): avec des points qui établissent une distinction...



*Maquette de la Belle van Zuylen  
Architekten Cie. Photo: Willem Mes*